R

DE

A

NO

é

Chez

A

RELATION
DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE AVX MISSIONS DES PERES de la Compagnie de IESVS, EN LA NOVVELLE FRANCE,

és années mil six cens cinquante six & mil six cens cinquante sept.

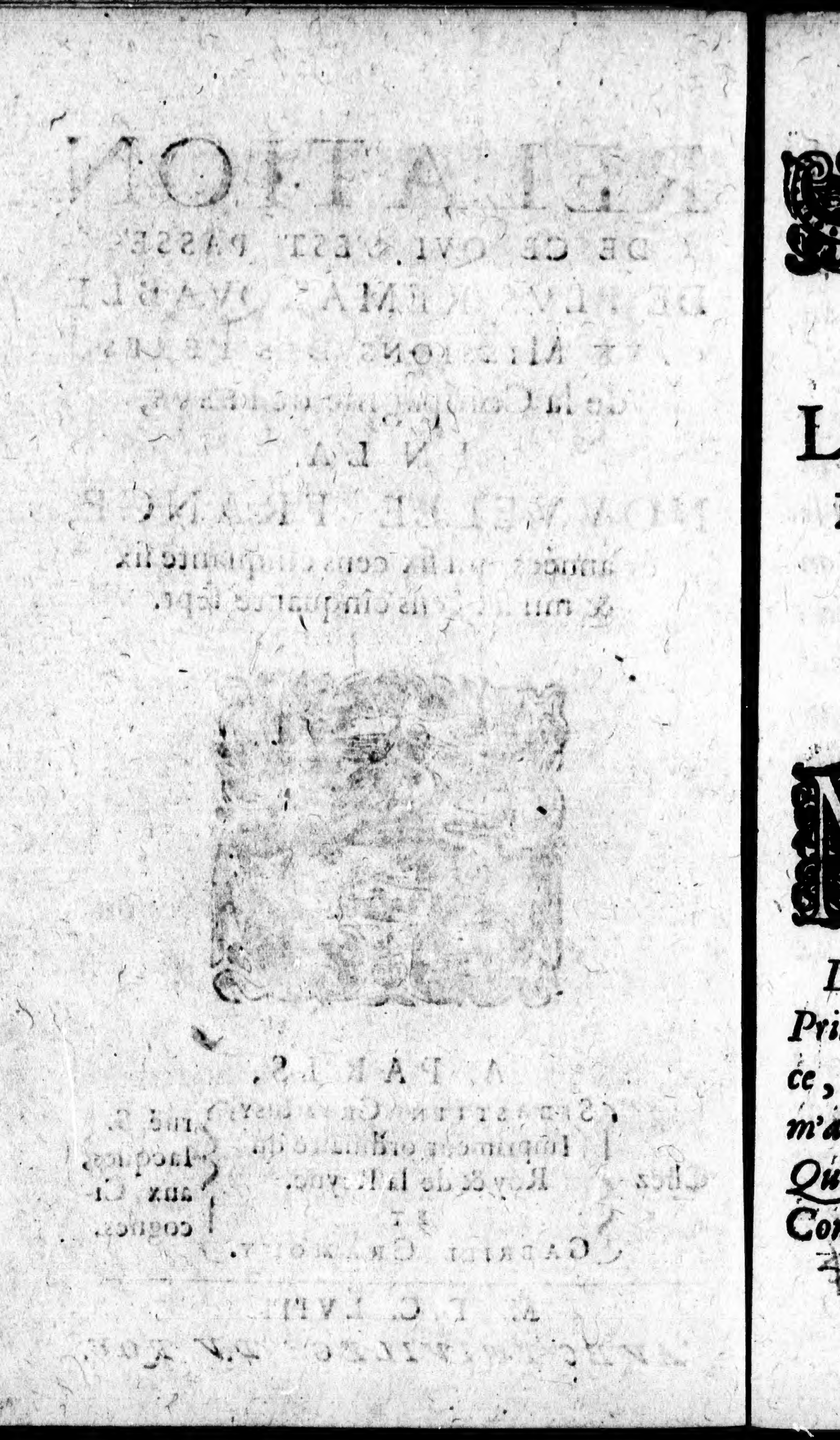


A PARIS,

Chez { SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne. ET GABRIEL CRAMOISY. } ruë S. Iacques, aux Cicognes.

M. D.C. LVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.





AU R. P. LE P. LOUIS CELLOT, PROVINCIAL de la Compagnie de IESUS, de la Prouince de France.



ON R. P.

Pax Christi,

De cinq ou six vaisseaux qui ont esté ce Printemps dernier en la Nouuelle France, celuy qui en est retourné le premier, m'a apporté des Lettres du Pere Iean de Quen Superieur de nos Missions en ces Contrées ; qui m'aprennent qu'il deuoit

enuoier à V. R. la Relation entiere de ce qui s'est passé depuis vn an dans nos Missions, dont il m'a addressé, par auance quelques cahiers. Or le Nauire auquel on l'auoit confiée, ayant esté pris par les Espagnols, & toutes les Lettres qui s'y sont trouuées ayant esté iettées dans la Mer, i'ay esté obligé de ramasser dans le Liuret que ie presente à V. R. ce qu'on a pû recouurer de ces Lettres, & de quelques autres Memoires qui nous furent rendus trop tard l'année precedente. Ceux qui s'interessent pour la gloire de nostre Seigneur en la conuersion des Infidelles, seront bien aises de voir comme nos Peres marchant sur les pas de ceux de nostre Compagnie, qui ont esté grillés, rostis, & mangés depuis quelques années par les Iroquois, sont entrés dans le païs de ces Anthropophages, auec moins de peur de leurs trahisons, & de leurs cruautés, que d'amour & de zele pour les gagner à

IESVS-CHRIST. *Le Pere qui a dressé ces Memoires que i'ay receus, asseure que qui voudroit agir parmi ces peuples, selon la prudence purement humaine, ne feroit iamais rien de fort auantageux pour leur salut. Il faut se mettre dans les dangers du feu de la terre, pour les deliurer des feux de l'Enfer. Il se faut jetter dans la captiuité, pour les mettre en liberté. Il faut endurer la faim, la soif, la nudité, pour les nourrir, & pour les reuestir de* IESVS-CHRIST. *On ne sçauroit se figurer tout ce que nous auons souffert dans vn voyage fort long, tres-rude, & rempli à tous momens de diuers dangers de la mort; en suite duquel nous mismes pied à terre au bord d'vn bois, qu'il fallut faire reculer à grands coups de haches, pour donner place à l'habitation que nous voulions dresser. Mais ces grandes forests estant gardées pendant l'Esté des petits Dragons vo-*

lans, ie veux dire par vn million d'escadrons de Mousquittes, de Marigoins ou de Cousins tres auides d'vn sang, qu'ils n'auoient iamais gousté : nous estions contraints de leur ceder la place pendant la nuict, & de nous aller coucher sur des roches au bord d'vn lac, exposez à l'air, au vent & souuent à la pluye. Ces trauaux soustenus seulement d'vn peu de bouillie faite de farine de bled d'Inde, cuite dans la belle eau claire, nous abbatirent presque tous. Plus de quarante huict personnes de nostre monde, tomberent malades : Il nous fallut loger sous des roches si à l'estroit, que nous estions presque entassez les vns sur les autres. Pendant que l'vn brusloit dans l'ardeur de la fievre, l'autre trembloit de froid: & pour nous consoler, on nous venoit souuent dire de diuers endroits qu'on nous alloit egorger, que nous serions bien-tost deliurez de tous nos maux. Quotidie

morimur, & ecce viuimus, *nous mourions tous les iours, & nous voilà encore graces à Dieu tous viuans : Il est vrai que ceux qui sont alterez du salut des Ames, qui ne s'opere iamais que par la croix, trouueront icy dequoy se satisfaire : mais il ne faut rien craindre, Dieu est partout ; c'est icy qu'on le gouste plus purement, & quasi sans mélange des creatures. Enfin* salutem ex inimicis nostris & de manu omnium qui oderunt nos. *Il nous a sauuez par nos ennemis mesmes & par les mains de ceux qui nous haissoient à mort. Nous marchons la teste leuée, ils nous ont secourus dans nos besoins, nous preschions, nous catechisions, nous baptisions publiquement dans leurs bourgades : on y dresse des Chapelles, on y prie Dieu, on y dit la saincte Messe ; on y reçoit les Sacremens. Vn grand nombre d'Iroquois y fait hautement profession de la Foy de*

Iesvs-Christ : *En vn mot* Deus Dominus illuxit nobis, *c'est Dieu qui a fait ce grand iour. Voilà mon R. P. ce que vous verrez en detail dans cette Relation, & qui sans doute portera V. R. & tous ceux qui ayment l'Eglise de I. C. à prier pour ces pauures peuples, & pour ceux qui trauaillent à leur conuersion, comme aussi pour celuy qui est*

de V. R.

Le tres-humble & tres obeyssant seruiteur en nostre Seigneur,

PAVL LE IEVNE,
de la Compagnie de IESVS.

Au College de Clermont ce 1. de Decembre 1657.

TABLE DES CHAPITRES contenus en ce Liure.

ẽ

EXTRAICT DV PRIVILEGE du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne, Directeur de l'Imprimerie Royalle du Louure, Bourgeois & ancien Escheuin de Paris: d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter vn Liure intitulé, *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de* IESVS, *au pays de la Nouuelle-France ès années* 1656. *&* 1657. Et ce pendant le temps & espace de vingt années consecutiues. Auec deffenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, soubs pretexte de deguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par ledit Priuilege. Donné à Paris le 3. Decembre 1657. Signé, Par le Roy en son Conseil,

MABOVL.

Permission du R. P. Prouincial.

NOvs LOVIS CELLOT, Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne, Directeur de l'Imprimerie Royalle du Louure, Bourgeois & ancien Escheuin de cette ville de Paris, *l'Impression des Relations de la Nouuelle-France*. A Paris, le 28. Decembre 1656.

Signé, LOVIS CELLOT.

RELATION

RELATION DE CE QVI S'EST PASSE' EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE de IESVS, aux païs de la Nouuelle France, depuis l'Esté de l'année 1656. iusqu'à l'Esté de l'année 1657.

CHAPITRE I.

Ambassade des Iroquois Sonnontoëronnons trauersée par l'Iroquois Agnieronnon.



NOvs auons souuent remarqué dans nos Relations des années passées, qu'il y a cinq Nations Iroquoises, dont les trois prin-

cipales sont les Sonnontoeronnons, qui sont les plus nombreux & les plus éloignés des François. Les Onnontoeronnons, où nous auons depuis peu commencé vne bonne Mission. Et les Agnieronnons qui ont commerce auec les Hollandois voisins de la nouuelle Angleterre. Le 19. de Septembre de l'année 1655. le P. Ioseph Chaumont, & le P. Claude d'Ablon partirent de Quebec pour aller recognoistre le païs des Sonnontoeronnons, qui nous pressoient de les aller instruire, & d'aller establir en leur païs vne habitation Françoise. Leur voiage est amplement décrit dans la Relation de l'année derniere. Peu de temps apres leur depart de Quebec trois personnes considerables arriuerent de Sonnontoan païs des Sonnõtoeronnons, qui nous donnerent aduis que les esprits de leur nation estoient disposés à la paix, & que l'hyuer prochain ils deuoient venir en bon nombre, contracter auec nous & auec les Hurons & les Algonquins vne alliance inuiolable. On ne manqua pas aux presens reciproques de part & d'autre, suiuant la coustume de-

ces peuples. Apres quoy, vn des trois se resolut de passer l'hyuer auec nous, comme voulant seruir d'ostage de leur fidelité. Les deux autres se mirent en chemin au commencement de Nouembre de la mesme année 1655. pour porter plus promptement en leur pays les heureuses nouuelles de l'accueil qu'on leur auoit fait.

Ces deux Ambassadeurs furent tuez à leur retour, ainsi que nous l'aprismes par la rencontre qui se fit d'vn des cadavres que l'on trouua à trois ou quatre lieües au dessus de Montreal, tout couuert de playes & de sang. Le soupçon de ce meurtre ne pût tomber que sur les Iroquois Agnieronnons, qui jaloux de l'amitié dont les autres nations Iroquoises nous recherchent, la veulent empescher par toutes sortes de moiens.

Cela n'empescha pas que dés le commencement du mois de Ianuier 1656. nous ne vismes icy l'Ambassade dont nous auions parole.

Ils estoient dix de compagnie, dont le chef estoit vn des premiers Capitaines de tout leur pays, âgé de cinquante

à soixante ans, homme sage & adroit dans les affaires, eloquent au delà de ce qu'on en peut croire, dont le cœur estoit tout François, & desia gagné à la foy.

De vingt & vn presens qu'il fit, le plus riche & le plus éclatant, fut celuy par lequel il nous tesmoigna hautement que toute sa nation vouloit se faire instruire; qu'elle demandoit pour cét effet des Peres de nostre Compagnie, & qu'elle souhaitoit les biens qui ne se voient qu'apres la mort, dont les Chrestiens Hurons captifs en grand nombre chez eux, leur parloient auec tant d'estime, que plusieurs d'entre eux auoient desia le cœur Chrestien, auant que de l'estre.

Les desseins du Ciel ne nous sont pas moins adorables que cachez. Ce Capitaine qui apres Dieu appuyoit le plus nos esperances, nous fut rauy en vn moment. Ces Ambassadeurs pour se diuertir, estoient allez à la chasse du Castor entre les trois Riuieres & Quebec, en attendant la fin de l'hyuer pour leur retour. Vne troupe d'Iroquois Agnie-

ronnons, qui venoient en mesme temps à la chasse des hommes, rencontrerent leurs pistes, & ayant surpris à l'escart ce Capitaine, sans l'auoir reconnu de plus pres, ils le tuerent d'vn coup de fuzil, qui luy perça le cœur.

Apres ce coup, capable de mettre la guerre entre ces deux Nations Iroquoises, ils continuerent les vns & les autres dans la confiance qu'ils auoient en nous, n'ignorants pas que nous auons le cœur ouuert pour tous les peuples de ces contrées, & nous considerans comme vne Nation neutre, & comme vn lieu de seureté. En effet vne bande de guerriers Algonquins, s'estant trouuée en mesme temps dans les trois Riuieres, auec l'Agnieronnon leur ennemy mortel, ils s'y parlerent auec douceur, ils s'y regalerent auec ioye, & à les voir, on eust creu qu'ils estoient amys. Ce n'est pas vn mauuais presage, quand le Loup & l'Agneau habitent sous le mesme toict. Quand le Lion & la Brebis paissent ensemble, c'est vne marque que IESVS-CHRIST veut estre leur Pasteur.

CHAPITRE II.

Dessein des Iroquois Agnieronnons sur la Colonie des Hurons dans l'Isle d'Orleans.

LE vingt-cinquiéme iour du mois d'Auril 1656. deux Iroquois Agnieronnons, s'estant coulez par les bois au dessous de Quebec, en vn lieu où la chasse des oyseaux de riuiere est en abondance; deux Hurons qui y aborderent en vn canot, y furent saluëz chacun d'vn coup de fuzil: l'vn tomba roide sur la place; l'autre, quoy que blessé griefuement, eut toutesfois assez de courage & de force pour pousser son canot en l'eau, & se sauuer heureusement.

Vingt Hurons s'embarquerent promptement à cette nouuelle, pour couper chemin en quelque lieu, aux meurtriers, qui auoient pris la fuitte par terre. A plus de vingt lieuës de là, ayant

apperceu quelques pistes sur le riuage de nostre grande Riuiere, ils atteignirẽt leur proye; mais comme ces deux fugitifs ne marchoient qu'esloignez l'vn de l'autre, il n'y en eut qu'vn de pris, qui estant mené à l'Isle d'Orleans, y fut condamné à la mort & au feu, qu'il auoit sans doute bien merité.

Nous auions fait auec douceur tout ce qui se pouuoit, afin qu'on luy accordast la vie & que l'on peust se seruir de luy, pour destourner vne troupe de trois cens Iroquois Agnieronnons, dont nous sçauions que la Colonie Hurone de l'Isle d'Orleans estoit menacée: mais les esprits estoient trop eschauffez dans le ressentiment d'vn crime qu'ils auoiẽt vû tout fraischement deuant leurs yeux, & dont le pere & la mere du defunt demandoient instamment iustice. C'estoit les plus riches de tout le bourg Huron, & qui pleuroient leur fils vnique, qui estoit vn ieune homme plein de belles qualitez, destiné à la charge de Capitaine, & qui auoit depuis deux ans donné la vie à cinq Agnieronnons, qu'il auoit fait prisonniers de guerre.

Le mesme iour qu'on brusloit ce captif Iroquois, heureux dans son malheur, en ce qu'il receut le Baptesme, & qu'il mourut Chrestien : Quelques François des trois Riuieres rencontrerent à dix ou douze lieuës de là ces trois cents Agnieronnons, qui venoient fondre sur les Hurons. Ces guerriers traiterent doucement nos François, ils leur firent part de leur chasse, & en les congediant leur firent vn present de Pourcelaine, afin qu'on ne donnast point des trois Riuieres aduis à Quebec de leur marche.

Le lendemain trois de leurs Capitaines vinrent eux-mesmes aux trois Riuieres, sçauoir où on desiroit qu'ils campassent, & protester de la continuation de la Paix auec nous.

Pour les arrester en chemin par les voyes de douceur, le Gouuerneur des trois Riuieres leur fit trois beaux presens, les coniurant de retourner en leur pays, puis qu'ayants la paix auec nous, & les Hurons estants aussi nos alliez, nous deuions espargner le sang & la vie des vns & des autres.

Les Iroquois respondirent par huict presens de Pourcelaine, dont les quatre plus remarquables furent ceux-cy.

Leur Chef faisant paroistre vn grand collier de Pourcelaine : c'est icy, dit-il, vne chesne de fer, plus grosse que les arbres qui naissent en nos forests, qui liera les Hollandois, les François, & les Agnieronnons ensemble. Le tonnerre & la foudre du ciel ne rompront iamais cette chaisne.

Par vn autre present, ie connois, disoit-il, l'esprit d'Onnontio, ie sçay que le François est veritable en ses promesses. Si ie voy quelqu'vn de mes gens tué sur la Riuiere, ie n'auray aucun soupçon que ce soit par la trahison des François. Ie te coniure aussi de croire le mesme de moy ; & s'il se trouue quelque François tué à l'escart, n'en accuse pas l'Iroquois Agnieronnon ; nos mains en seront innocentes, & ne trahiront pas nostre cœur, qui ne respire que la Paix.

Quand quelque malheur, disoit-il, par vn autre present, arriuera au François, ou à l'Agnieronnon, nous meslerõs ensemble nos pleurs & nos larmes ; &

nos cœurs auront les mesmes sentimens: car ie n'ay plus qu'vn cœur auec toy.

Par le dernier de ces presens, i'obeys à Onnontio, disoit-il, ie m'en retourne en mon païs, & ma hache pour cette fois ne sera pas rougie dans le sang des Hurons. Mais ie desire aussi que le François m'obeisse en vne chose, c'est qu'il ferme la porte de ses maisons & de ses forts à l'Onnontageronnon, qui veut estre mon ennemy, & qui couue des pensées de guerre contre moy.

Ces presens estoient acheuez, mais l'assemblée n'estoit pas encore separée, lors que l'on apperceut trois canots qui venoient d'en haut. C'estoit Iean-Baptiste Ochionagueras Capitaine Onnontageronnon, qui ayant embrassé la foy depuis deux ans; & dés-lors ayant pris vn cœur tout François, procura puissamment la Paix que nous auons auec les Nations Iroquoises d'en-haut.

Les Iroquois Agnieronnons voyant cet homme, qu'ils sçauent estre de grand credit, & grand guerrier, prierent nos François de ne luy rien tesmoigner du present qu'ils venoient de faire,

nous inuitant de fermer nos portes aux Onnontageronnons, & de ne nous ioindre pas d'alliance auec eux.

Le iour suiuant, nous receusmes aduis à Quebec de tout ce qui se passoit aux trois Riuieres : ce fut par des hommes enuoyez exprez, qui firent trente lieuës en vn iour auec tant de bon-heur qu'ils tromperent toutes les diligences des Iroquois Agnieronnons, qui auoient mis partout sur les chemins des corps de garde pour fermer le passage.

Il fut iugé necessaire pour le bien public, d'enuoyer quelqu'vn de nos Peres au deuant de ces trois cents Agnieronnons, pour arrester leur course, nous doutans bien que contre leur parole, ils auroient continüé leur dessein de pousser iusques à l'Isle d'Orleans, pour se vanger de la mort de l'Iroquois Agnieronnon, qui venoit d'y estre bruslé depuis si peu de iours.

Le Pere Simon le Moyne qui aime & est aimé tendrement des Iroquois, se trouuant à lors à Quebec, par vne heureuse rencontre, fut prest en moins d'vne heure pour partir sans delay. Il

fait rencontre en son chemin, au milieu de la nuit, des canots Iroquois qui estoient aux auenuës, pour découurir ce qui pourroit passer. On le conduit dans vne palissade, enuiron à demie-lieuë de là, où leur gros estoit campé. Il leur fait dix presens, pour rompre leur dessein, & les faire retourner sur leurs pas. Apres de longues deliberations ils luy tesmoignent que sa voix est toute-puissante sur eux, & pour l'en asseurer par effet, plus que de parole, ils font vn cri dans le camp, qui congedie toutes les troupes : C'est à dire que les petites bandes, de dix ou douze hommes pour l'ordinaire, ayent à se separer. Les vns vont d'vn costé, prenans parti pour la chasse de l'orignac : les autres vont d'vn autre costé à la chasse du castor : quelques-vns au nombre de trois ou quatre font mine d'aller à la petite guerre, pour faire quelque coup à l'escart. La pluspart retournent, disent-ils, en leur païs.

Cette nouuelle donna de la ioye à Quebec, & quelque sorte d'asseurance aux Hurons de l'Isle d'Orleans : mais

qui ne leur osta pas toutesfois toute leur crainte. Il leur resta quelque defiance de l'esprit perfide de l'Agnieronnon; mais pleust à Dieu qu'elle eust esté plus grande. *Voyez le Chapitre dixiéme.*

CHAPITRE III.

Les Hurons de l'Isle d'Orleans attaquez par les Iroquois Agnieronnons.

LE 18. de May 1656. ces perfides s'estans cachés dans les bois, à dix ou douze lieuës au dessus de Quebec, où ils voyoient sans estre veus, laisserent passer vne escoüade de François & de Sauuages, qui montoient au païs des Onnontoeronnons. Mais les mains leur demangeans, & leur accoustumance au massacre les sollicitant, ils se iettent sur quelques canots qui faisoient l'arriere-garde: Ils blessent, ils prennent, ils pillent, ils mal-traitent ceux qui les conduisent. Mais enfin les Onontoeronnons & les François les menançants, ces traitres firent semblant de s'estre mépris,

comme nous verrons au Chapitre suiuant, ils rendirent les prisonniers; mais à condition qu'ils poursuiuroient tous leurs route, sans que pas vn fust obligé de descendre à Quebec.

Cette tempeste estoit essuyée, nos Gens estant passez outre sur le grand Fleuue de Sainct Laurens. Mais la nuict du dix-neuf au vingtiéme du mesme mois de May, ces mal-heureux couuerts des tenebres de cette nuict tres-obscure, descendirent sans bruit, passant deuant Quebec sans estre apperceuz. Ils aborderent auant le iour au dessous de la bourgade Huronne, & ayant caché leurs canots dans le bois, ils se répandirent de tous costez aux auenuës des terres, que l'on ensemençoit pour lors de bled d'Inde.

Le matin tous les Chrestiens Hurons ayant assisté à la Messe, selon leur coustume, & par bon-heur la pluspart s'estant confessez, vne partie sortit pour le trauail. Les ennemis qui estoient en embuscade, se ietterent sur eux, en massacrerent quelques-vns sur la place, & en emmenerent quelques autres captifs, le

reste se sauuant dans nostre Maison ceinte d'vne palissade de bonne deffence, fortifiée pour de semblables occasions.

Apres cette deffaite les ennemis se retirerent sur le Midy. Ils auoient enuiron quarante canots, qui parurent sur nostre grand fleuue, prenant la mesme route pour leur retour, qu'ils auoient prise la nuict pour faire ce mal-heureux coup. Nostre perte a esté de soixante & onze personnes, auec vn grand nombre de ieunes femmes, qui estoient la fleur de cette Colonie.

Les François de l'Isle d'Orleans qui furent rencontrez par ces Barbares, ne furent point faits captifs, les Iroquois disant qu'ils auoient la Paix auec nous. Ce qui n'empescha pas qu'ils ne pillassent quelques maisons abandonnées, dont ils ont fait depuis leurs excuses, condamnans d'vne part l'insolence de leur ieunesse, qui par toute la terre est difficile à retenir dans la chaleur de la victoire, & accusans d'autre part ceux de nos François qui auoient quitté leurs maisons; ayant pris, disoient-ils, l'es-

pouuante mal à propos. Il est vray que les Iroquois ont respecté les lieux qu'ils ont trouué habitez mesmes par de simples femmes, s'y comportant auec toute la douceur possible.

Ce mal-heur arriua vn Samedy, le vingtiesme iour de May, si toutefois les maux de cette vie sont des malheurs, lors que Dieu en tire sa gloire & le salut de ses eleus.

Il se trouua entre ces Hurons captifs onze Congreganistes qui n'ont pas perdu l'esprit de la pieté dans l'extremité de leurs miseres, du nombre desquels fut Iacques Oachoux, alors Prefet de la Congregation & le plus feruent de tous nos Chrestiens.

Ce bon Chrestien se voyant captif, au lieu de chanter ses proüesses de guerre selon la coustume, prit pour suiet de sa chanson ce qu'il auoit plus dans le cœur. Ne me plaignez point, disoit-il, ne m'estimez pas malheureux, ie seray heureux dans le ciel. Ie ne crains point les feux que mon sang est capable d'esteindre, ie crains le feu d'enfer qui iamais ne s'esteindra. Cette vie ne m'est rien, quand mes

mes pensées me portent au Ciel. Il poussoit ce chant d'vne voix si puissante, qu'il se faisoit entendre presque de demie lieüe, l'eau & le vent portant sa voix iusques à nous. Il consoloit les autres, & les animoit aux souffrances, & se voyant bruslé en toutes les parties du corps, auec des haches toutes rouges de feu, & des tisons ardens; sans jetter aucun cry, ny se plaindre des cruautez qui le faisoient mourir mille fois, auant que d'en mourir vne seule; il prioit Dieu au milieu des flammes, & disoit hautement que jettant les yeux vers le Ciel, auec cette parole, I E S V S ayez pitié de moy, il sentoit chaque fois l'allegement de ses douleurs, & vn surcroist de force & de courage.

Nous en auons sçeu toutes les particularitez par vn autre Chrestien qui estoit captif auec luy, nommé Ioachim Ondakout, qui s'est veu dans les flammes auec luy, y ayant admiré sa constance & son esprit vrayment Chrestien dans les tourmens.

Ce Ioachim estoit le plus considerable de tous ceux qu'on auoit fait captifs,

grand guerrier, & dõt la vie n'est qu'vne suitte de victoires & de rencontres, d'où son courage l'a bien souuent retiré contre toute esperance. Cette derniere fois ayant desia esté bruslé à demy corps, ayant les doigts couppez, & estant tout couuert de sang; la nuict qui deuoit estre sa derniere, n'attendant que le poinct du iour auquel deuoit acheuer son supplice, la cabane où il auoit esté bruslé, estant pleine d'autant de bourreaux qu'il y auoit là d'Iroquois, qui estoient plus de cinquante à le garder; le sommeil les ayant abbatus, il fut assez heureux pour rompre ses liens, & pour trouuer passage: & s'estant veu en liberté, le corps nud & déchiré, sans prouisions, sans armes, & sans secours, il marcha quinze iours entiers par des routes égarées, pour se sauuer en se perdant, & n'ayant plus de forces, estant arriué sur les riuages du grand lac des Iroquois; par bon-heur il y fit rencontre de la bande des François qui alloient à Onnontagé: sans eux, il estoit mort, & par leur moyen il recouura la vie. On luy donna des viures, vn canot,

& vn ieune-homme Huron detaché de leur compagnie, auec lequel il peust acheuer son voyage, & venir à Quebec.

Cét homme auant son mal-heur s'estoit relasché de sa ferueur, & ne paroissoit qu'à demy Chrestien, faisant mesme gloire de tesmoigner qu'il ne faisoit pas estime de la Foy, ny des Chrestiens: Mais ayant veu que c'est en Dieu seul qu'on trouue la consolation, la patience, & la ioye, mesme dans les tourmens, il a si heureusement changé de sentiment, qu'il ne peut assez le benir, ny assez loüer les Chrestiens, dont il a veu dans l'occasion des exemples d'vne vertu qui ne peut auoir de reproche.

Vn des Peres de nostre Compagnie s'estant trouué aux Trois-Riuieres, lors que les Iroquois y repasserent, & ayant esté heureusement engagé d'aller visiter ces bons Chrestiens, dans les liens de leur captiuité au camp de l'ennemy, en receut vne consolation si sensible, qu'il en écriuit en ces termes.

Bene omnia fecit. En verité, mon Re-

uerend Pere, les iugemens de Dieu sont estonnans. I'ay veu la fleur de la Congregation Huronne emmenée captiue par des Infidelles, auec quantité d'autres, dont la deuotion passeroit mesme dans les Cloistres, pour extraordinaire. Qu'il en soit beny à iamais, puisque *bene omnia fecit*; Iugez combien cela m'a esté sensible, par la grande affection que i'auois pour cette pauure nation. I'ay eu le bon-heur de les visiter trois fois dans le camp des Iroquois, éloigné des Trois-Riuieres d'vne demie lieüe. Ie les confessay là tous, apres leur auoir fait prier Dieu. Certes la foy regne dans leurs cœurs : iamais ils n'ont tesmoigné de plus grands sentimens de deuotion, ny plus hardiment qu'ils ont fait en cette occasion, en presence de tous les Iroquois, qui ne firent paroistre aucune auersion de la priere : Car ayant pris l'occasion par cinq ou six fois dans diuerses cabanes, de dire vn petit mot du Paradis & de l'Enfer, ils m'écouterent toûjours auec grand respect.

I'ay trouué parmy eux vne ieune femme de dix-huit ans nommée Agnes

Aoendoens baptisée par le deffunt P. Ieã de Brebeuf laquelle i'oüis en Confessiõ. En verité ie n'ay iamais rien veu de plus innocent: vne personne enfermée dans vn Cloistre ne se seroit pas mieux conseruée dans la pieté. En vn mot ie n'ay point de termes pour vous expliquer tout ce qui s'est passé dans ce rencontre. Voilà ce que le Pere nous a escrit.

Il n'y auoit pas huit iours qu'il auoit quitté ces bons Chrestiens à l'Isle d'Orleans, où il auoit demeuré auec eux depuis vn an, son obeïssance ne l'en ayant detaché que pour le ioindre à la trouppe de ceux qui sont allez à Onnontaghe.

CHAPITRE IV.

Voyage des Peres de nostre Compagnie & de quelques François au pays des Iroquois superieurs appellés Onnontoeronnons.

CEs peuples nous ayant desirés, on enuoia l'année 1655. deux Peres de nostre Compagnie en leur pays, pour decouurir leurs dispositions pour la

Foy & leurs inclinations pour les François. Apres qu'ils les eurent pratiqués enuiron six mois, comme il se voit dans la Relation de l'année precedente, l'vn des deux descendit à Quebec. Quoy qu'il nous parlast auantageusemẽt de la bonne volõté de ces Iroquois, il n'effaça pas neantmoins de nostre esprit les defiances que nous auions pris raisonnablement de leurs déloiautés & de leurs trahisons. Si bien que lors qu'il fallut, comme on dit, fondre la cloche, & conclurre l'establissement d'vne Mission & d'vne demeure en leur païs, nous nous trouuasmes merueilleusement en peine, aussi bien que Monsieur nostre Gouuerneur, duquel dependoit l'affaire en premier ressort. On examina meurement les raisons de part & d'autre: En on en trouuoit de tres-fortes & de tres-puissantes des deux costés. Nous sçauiõs bien que le mensonge, les fourbes, les déloiautés estoient presque aussi naturelles à ces peuples que la vie. Nous les cognoissions tres-portés & tres-accoustumés au sang, au feu & au carnage. Nous nous souuenions de la destruction de

nos pauures Eglises Huronnes, & des cruautés qu'ils auoient exercées sur nos braues Algonquins. Nous auions deuant les yeux les horribles tourmens qu'ils ont fait souffrir à plusieurs de nos Peres, les brûlant à petit feu, leur appliquant des haches toutes rouges sur les endroits les plus sensibles du corps, versant dans leurs playes des chaudieres d'eau boüillante, en derision du Baptesme, coupant de grands lambeaux de leur chair grillée, qu'ils mangeoient en leur presence. La fureur qui anime ces Barbares nous disoit tout bas à l'oreille qu'on nous en preparoit autant.

Vn Huron captif échappé du bourg d'Onõtaghe paroissant au fort de nos deliberations, nous asseura qu'il auoit estudié l'esprit de ces peuples, qu'il estoit entré dans leurs pensées, & qu'ils n'auoient autre dessein que de faire venir en leur païs le plus de François & de Hurons qu'ils pourroient pour en faire vn massacre general. Il appuia son aduis de raisons si fortes, que les Hurons ses compatriotes ayans resolu & promis aux Onnontoeronnons d'aller en leur païs, & de

nous y accompagner, reitererent leur parolle, & nous dirent que l'ardeur de la Foy nous feroit égorger; nous coniurant par l'amitié qu'ils nous portoient, de ne point nous precipiter dans vn danger si manifeste.

Outre ce sujet de crainte les Iroquois Agnieronnons auec lesquels nous auons traicté de la Paix depuis peu, faisoient paroistre vne ialousie qui alloit presque iusqu'à la rage de ce que nous voulions habiter parmy ces peuples, ayant vn grand interest pour leur commerce, que les Onnontoeronnons fussent tousiours obligez de passer par leur païs.

Nous voyons encore que ces Nations n'ayant aucun besoin des François, ny aucune retenuë du costé de Dieu, qu'ils ne cognoissent pas, ny du costé de la Police humaine, qui n'a autre pouuoir parmy eux que celuy de leur interest; ils nous pouuoient mettre à mort impunément par vne boutade.

Tout cela ioint aux dangers & à la difficulté des chemins, & aux despences excessiues & effroyables qu'il falloit fai-

re pour commencer cette entreprise & pour la conseruer, nous mettoit dans vne extreme inquietude; si iamais l'axiome fut veritable qu'il y a vne crainte capable d'ébranler vne Ame constante; tous ces sujets de crainte ne pouuoient nous causer vne mediocre terreur. On passa toutesfois outre, & la resolution fut prise d'accorder à ces peuples ce qu'ils demandoient si instamment, & de s'aller establir au cœur de leur pays, quoy qu'il en pût arriuer. Voicy les raisons qui nous y porterent.

L'vne estoit fondée sur l'authorité & sur le raisonnement de Monsieur nostre Gouuerneur, qui voyoit bien qu'il falloit perir pour ne pas perir, & qu'il falloit s'exposer à toutes sortes de dangers pour euiter tous les dangers. Nous auiōs nouuelles que si nous rebutions ces Barbares, leur refusant ce qu'ils demandoient auec tant d'ardeur, qu'ils auoient dessein de s'vnir derechef auec les Agnieronnons, & de venir fondre sur les François pour leur faire vne guerre immortelle, & pour les exterminer entierement, s'il leur estoit possible. Nous

n'estions pas en ce temps-là dans la posture de soustenir la reuolte de toutes ces nations, sans encourir vn danger plus grand que n'estoit celuy d'exposer vne escoüade de François, dont la resolution pourroit donner quelque retenuë à ces peuples dans leur pays mesme.

L'autre raison estoit tirée d'vne politique plus diuine qu'humaine. Les Peres de nostre Compagnie qui iusques à present n'ont point blesmy à la veuë de leur sang, qui n'ont point encore redouté les feux & la rage des Iroquois dans leurs plus horribles tourmens, disoient qu'ils baptiseroient bien deuant leur mort autant de moribōds qu'ils seroient de personnes, & qu'en ce cas donnant leurs corps pour des Ames, ils ne perdroient rien au change. Ils alleguoient l'exemple des Apostres qui s'attendoiēt bien de perdre la vie dans les pays infideles où ils alloient precher leur Maistre, & ne laissoient pas pourtant d'y aller. Ils produisoient cét Axiome commun : *Sanguis Martyrum semen est Christianorum*, le sang respandu pour la Foy par les Iroquois crie, disoient-ils, deuant

Dieu, non pas vengeance, mais benediction & pardon pour les mesmes Iroquois. Il se faut confier en celuy qui n'abandonne iamais ceux qui s'abandonnent sainctement pour sa gloire : Et la rage & la perfidie des Barbares, ny les despences excessiues ne doiuent point retarder le premier de tous les emplois, qui est la conuersion des Ames. Dieu qui est le Maistre des Grands & des petits, des François & des Iroquois, flechira les cœurs des Infideles pour leur faire receuoir l'Euangile; & ceux des Infideles pour en faciliter la publication.

Enfin la conclusion fut prise sur ces raisons & sur plusieurs autres, qu'il se falloit mettre en campagne, & donner aux Onnontoeronnons la satisfaction qu'ils demandoient. Aussi-tost dit, aussitost fait. Voilà vn bon nombre de François qui s'equippent pour s'embarquer auec le Pere René Menard, le Pere Claude d'Ablon, le Pere Iacques Fremin, le Frere Ambroise Broar, & le Frere Ioseph Boursier, que le R. Pere François le Mercier Superieur des Missions de nostre Compagnie en ces con-

trees, prit auec soy pour aller faire la guerre aux Demons iusques dedans leur Fort, & pour consacrer ces peuples & tout leur païs à IESVS-CHRIST : Mais suiuons de l'œil & de la pensée celuy qui nous a tracé leur voyage sur le papier & qui estoit de la partie.

Nous partîmes de Quebec le 17. de May 1656. Nostre Gros estoit composé de quatre Nations, de François, d'Onnontoeronnons, qui nous estoient venus querir, de Sonnontoeronnons, qui estoient venus rechercher nostre alliance, & de quelques Hurons. Nous remplissions deux grandes chalouppes & plusieurs canots. Sortant du port, nous fusmes suiuis des acclamations de quantité de peuples differents qui bordoient le riuage dont plusieurs nous regardoient d'vn œil de compassion & d'vn cœur tremblant, nous croyans autant de victimes destinées aux feux & à la rage des Iroquois.

Ce malheur nous pensa arriuer dés le lendemain de nostre depart. Nos chalouppes ayans moüillé l'ancre sur le soir à douze lieuës ou enuiron au des-

ſus de Quebec, proche d'vn lieu appellé la Pointe de Saincte Croix. Nous primes reſolution d'y deſcendre tous le lendemain matin, pour y celebrer la Saincte Meſſe. Nos Matelots s'oubliant de cette reſolution, leuerent l'ancre deuant le iour & nous firent pourſuiure noſtre route. Le danger eſtoit tres-grand, y ayant en ce meſme endroit trois cents Iroquois Agnieronons cachés qui nous auroient pû prendre ſans combat & ſans reſiſtance, pource que nos Gens ſeroient deſcendus ſans armes, croyant que ces Traîtres eſtoient retournez en leur païs, comme ils en auoient donné la parole à nos François au Lac Sainct Pierre, au deſſus des trois Riuieres. Nous euitâmes ce danger ſans le ſçauoir; ces Barbares ne s'eſtans point produits, quoy qu'ils nous euſſent bien apperceuz. Mais ils ſe ietterent ſur nos canots qui ſe trouuerent ſeparez de nous: Ils en renuerſerent vn dans la Riuiere, ils bleſſerent legerement vn de nos Freres de deux coups de fuzils; ils lierent & garotterent les Hurons: ils traitterent mal les Onnontoeronnons de parole & d'ef-

fet, ne pouuant supporter nostre alliance auec eux. Mais enfin la crainte d'entrer en guerre auec ces peuples qui témoignoiẽt leurs iustes ressentimens, appaisa leur colere & les obligea de recourir aux excuses, disant qu'ils croioient d'abord que ces canots ne fussent remplis que de Hurons auec lesquels ils n'ont point de paix. Ensuitte de quoy ils mirent tout le monde en liberté, sans en excepter les Hurons. Ceux qui s'estoient sauuez dés le commencement du choc courant tous nuds par les bois, & r'attrapant nos chalouppes, nous donnerent aduis de ce qui se passoit : aussi-tost chacun se mettant sous les armes, on apperceut douze canots qui tiroient vers nous à force de rames. Nous creûmes que c'estoit l'Auant-garde de l'ennemy, & comme nous nous preparions à les receuoir, nous recogneûmes que c'estoient nos Gens, qui n'auoient pas sujet d'estre fort satisfaits de s'estre separez de nos chalouppes.

Estans arriués aux Trois-Riuieres le 20. de May, nous les quittâmes le 29. & le 31. nous entrâmes dans dans l'ha-

bitation de Montreal, d'où on fit partir vn canot le premier iour de Iuin, pour aller donner aduis de nostre marche au Bourg d'Onnontaghé.

Le huictiéme de Iuin nous nous embarquâmes dans vingt canots, les chalouppes n'estant plus de seruice au delà de Montreal, à cause des endroits rapides & des Sauts qu'on rencontre au sortir de cette habitation. Nous n'auions pas encor fait deux lieuës qu'vne escoüade d'Iroquois Agnieronons nous ayant apperceus de loing, & nous prenãs pour des Algonquins & pour des Hurons, saisie de frayeur, se ietta dans les bois ; mais nous ayant recogneuz à la veuë de nostre pauillon, qui estoit vn grand Nom de IESVS peint sur vn beau taffetas blanc voltigeant en l'air; ils nous aborderent. Nos Americains Onnontaeronnons les receurent auec mille iniures, leur reprochãt leurs trahisons & leur brigandage : & se iettans sur leurs canots, ils pillerent leurs armes & prirent ce qu'ils auoient de meilleur dans leur équipage, vsans, disoient-ils, de represailles; eux mesmes ayant esté pillez

peu de iours auparauant par ces mesmes peuples : voilà toute la consolation que remporterent ces pauures miserables de nous estre venus saluër.

Passant dans le Lac Sainct Loüis vn de nos canots se brisa, ce qui nous est encor arriué d'autresfois dans nostre voyage ; mais nous iettans à terre, nos Charpentiers de Nauires trouuoient par tout dequoy bastir vn vaisseau en moins d'vn iour : c'est à dire que nos Sauuages rencontroient facilement des choses propres pour faire les gondoles qui portoient nostre bagage auec nous. Les Architectes de ce pays ont bien plustost basty leurs Maisons, leurs Palais & leurs Nauires que ceux d'Europe ; que si on n'y est pas logé si superbement, on y habite souuent plus à l'aise & plus ioyeusement.

Nous tuasmes quantité d'Elans & de Cerfs que nos François appellent des Vaches sauuages : mais le treiziéme de Iuin & les trois iours suiuans nous nous trouuâmes dans des courans-d'eau si rapides & si violents, qu'il falloit se mettre à l'eau pour traisner quelquefois,

& quelquefois porter ſur nos eſpaules nos batteaux & tout noſtre bagage. Nous nous moüillions de tous coſtez, car nous auions vne partie du corps en l'eau, & le ciel arroſoit l'autre d'vne groſſe pluye. Nous employons toutes nos forces contre le vent & contre les torrens, portant autant ou plus de ioye dans nos cœurs que de fatigue ſur nos corps.

Le dix-ſeptiéme du meſme mois nous nous trouuâmes au bout d'vn Lac que quelques-vns confondent auec le Lac de Sainct Louis, nous luy donnâmes le nom de Sainct François, pour le diſtinguer de celuy qui le precede. Il a bien dix lieuës de long & trois ou quatre de large en quelques endroits: il eſt remply de quãtité de belles iſles en ſes emboucheures. Le grand fleuue de Sainct Laurens s'elargiſſant & repandant ſes eaux d'eſpaces en eſpaces fait ces beaux Lacs, puis en les reſerrant il reprend le nom de Riuiere.

Le vingtiéme de Iuin nous paſſâmes le grand Saut: la mort de cinq fans de biches maſſacrez par nos chaſſeurs, &

cent Barbuës prises par nos pescheurs, addoucirent nos peines. Nostre boucherie & nostre poissonnerie furent iusques à lors aussi bien garnies qu'elles furent depourueuës de tout sur la fin de nostre voyage.

Le vingt-cinquiéme, nous baptisâmes, apres auoir celebré la saincte Messe, vn enfant dont la femme d'vn de nos guides Onnontoeronnons accoucha en chemin: ce qui ne l'empescha pas de poursuiure comme les autres par vne grosse pluye qui nous accompagna tout le iour & toute la nuict suiuante.

Sur le soir quelques chasseurs nous ayant découuerts & nous voyant bon nombre de canots de compagnie, s'enfuirent, & laisserent dequoy piller à nos Gens, qui se saisirent de leurs armes, de leurs castors & de tout leur bagage: mais l'vn de ces chasseurs ayant esté pris nous recognûmes qu'il estoit de la nation des Andastaeronnons auec lesquels nous n'auons point la guerre: c'est pourquoy nos François leur rendirent ce qu'ils auoient butiné; ce qui n'obligea pas nos Sauuages d'vser de la mesme ciuilité.

Le 26. sur les neuf heures du soir entendant vne voix d'homme assez forte, mais assez lamentable, Nous nous doutâmes bien que c'estoit quelque prisonnier échappé : Monsieur du Puis braue Gentilhomme, qui commandoit nos soldats François, fit battre le tambour pour luy faire cognoistre que nous estions François. Ce pauure homme n'ayant osé nous approcher, accourut à ce bruit le mieux qu'il pût. C'estoit vn Huron nommé Ioachim Ondakout, duquel nous auons parlé au Chapitre troisiéme. Il n'auoit que la peau & les os, s'estant sauué du pays des Agnieronnons à demy bruslé : il auoit marché dix-sept iours parmy les bois & parmy les rochers, sans manger autre chose que quelques petits fruicts sauuages. Nos gens luy firent prendre vn certain breuuage pour disposer son estomach à prendre sa nourriture sans danger, apres vne si longue famine. Nous luy donnâmes vn canot & des viures pour descendre vers nos habitations Françoises.

Le 27. de Iuin nous passâmes le dernier rapide qui se trouue au milieu du

chemin de Montreal à Onnontagé, c'est à dire à quarante ou cinquante lieuës de l'vn & l'autre.

Le 29. voguant la nuict aussi bien que le iour, pource que nos prouisions diminuoient fort, nous rencontrâmes trois canots d'Annieronnons qui venoient de la chasse aux hommes, rapportans les cheuelures de quatre Sauuages de la Nation des Neds-percez, & tenant captiue vne femme & deux enfans.

Le premier de Iuillet nous donnâmes la chasse à vn canot qui parut, l'ayant attrapé comme il estoit du bourg d'Onnontaghé : il nous dit qu'on nous y attendoit, & que le Pere Ioseph Chaumont qui y estoit resté seul, se portoit bien.

Le troisiéme iour la famine commençant de nous presser, nous fismes nos efforts pour arriuer à vn lieu nommé Otiatannehengué, qui est vn lieu fort recommandable pour la grande pesche de poisson qui s'y fait chaque année. Nous esperions y rencontrer bon nombre de pescheurs & en tirer quelque soulagement : Monsieur du Puis fit t

et deux petites pieces de canon embarquées dans nos canots deuant que d'y aborder, pour leur donner aduis que nous n'estions pas loing : mais la saison de la pesche estant passée en ce quartier-là, nous n'y trouuâmes personne. Ce qui obligea nos Guides de depescher vn homme pour aller iour & nuict porter la nouuelle de nostre marche à Onnontaghé, & pour faire apporter des viures au deuant de nous. Ce Courier ne deuant pas si-tost retourner, parce qu'il luy restoit encore trente lieuës de chemin à faire, nous enuoyâmes quelques François en vn autre lieu plus proche : mais le poisson s'estant retiré, les pescheurs s'en estoient allez, si bien que ny nos filets que nous iettâmes à l'eau, ny nos industries n'eurent presque aucun effet. La famine cependant nous tenoit à la gorge, & pour comble de nostre affliction nostre Pere Superieur estoit tombé malade depuis quelque temps : nous n'auions autre lict à luy donner que la terre, ny presque autre abry que le ciel. Nous ne trouuiõs en toutes nos Hostelleries ny pain, ny vin, ny chair, ny poisson. Dieu

nous dõna vn petit fruict sauuage qu'on nomme icy Atoka; La ieunesse en alloit ramasser dans les prairies voisines, & quoy qu'il n'eust presque ny goust ny substance, la faim nous le faisoit trouuer excellent: il est presque de la couleur & de la grosseur d'vne petite cerise.

Nos Sauuages, quoy qu'accoustumez à passer les deux & trois iours sans manger, ne se contentant pas d'vne viande si mince & si legere, se defiloient tous les iours: si bien que de quarante qu'ils estoient à nostre depart, il n'en resta que cinq qui nous asseurerent que iamais ils ne nous abandonneroient. Les Sonnontoeronnons prenant icy leur congé, nous leur fismes deux presens de mille grains de Pourcelaine, l'vn pour nous preparer le chemin en leur païs, l'autre pour mettre en oubly les peines & les fatigues qu'ils auoient prises, venant rechercher l'alliance des François; & pour les porter à nous témoigner bon visage, quand nous les irions voir. Nous donnâmes en particulier deux capots & quelques autres petits presens aux principaux pour les gagner.

Le cinq & sixiéme de Iuillet nous peschames quelques poissons, mais en si petite quantité, qu'on donna pour tous mets vn brochet assés mediocre à soixanre hommes.

Le septiéme nous arriuasmes sur les dix heures du soir à l'embouchure de la Riuiere qui fait le Lac de Gannentaa, sur les riues duquel nous pretendions establir nostre demeure; & le lendemain à nostre réueil nous apperceusmes des courrans d'eau si rapides, qu'il les falloit surmõter à tour de bras & à force de rames. Ie vous auoüe que les visages de la pluspart de nous déja tout havres & tout défaits parurent extraordinairement abbatus. On n'auoit donné le soir à nostre couchée qu'vne goutte d'eau de vie à tous ceux de nostre suitte, & il falloit partir le matin pour combattre tout le iour contre des brisants, qui nous faisoient presque autant reculer que nous auancions. En effet, nous ne fismes qu'vne lieuë ce iour là, vne partie de nos gens tombant malades, & les autres perdant courage, faute de forces. La prouidence de Dieu est admirable,

deducit ad inferos & reducit. Estant entierement abbatus nous visimes paroistre vn canot chargé de viures qui venoit à nous plustost à force d'aisles que de rames. Cette veuë guerit quasi tous nos malades, nos forces rentroient par nos yeux, & nos fatigues n'attendoient pas que nous fussions en repos pour s'en aller. Le regard seul nous rendoit la ioye & la santé. Nous mettons pied à terre, & celuy qui estoit Maistre du conuoy, apres nous auoir fait vn petit compliment, nous presenta de la part des Anciens & du P. Chaumõt des sacs de bled d'Inde & de grand Saumons qui venoiẽt d'estre cuits. Ce petit canot fut suiuy de deux autres plus grands, aussi bien remplis que le premier. Nous rendons graces à Dieu de ce qu'il nous auoit accordé ce secours si necessaire. On met par tout les Chaudieres hautes, ce n'est que resiouïssance. Vn beau iour efface la memoire de dix mauuais. Il ne reste plus rien de nostre famine que la gloire d'auoir souffert quelque chose pour nostre Seigneur, *qui facit etiam cum tentatione prouentum.* Il nous fit bien alors ex-

perimenter la verité de ses promesses, nous donnant vne abondance plus grande au centuple, que la disette que nous auions ressentie pour son seruice n'auoit esté pressante. Ie pourrois dire qu'il ramena exprés pour nous le poisson dans les Riuieres, l'vn de nos hommes ayant pris la mesme nuict vingt grands Saumons & quelques Barbuës. Et le dixiéme du mesme mois de Iuillet passant vn sault de cinq lieuës, qui est le plus long que nous ayons rencontré, nos gens prirent en chemin faisant trente-quatre autres Saumons à coups d'espées & d'auirons: il y en auoit si grande quantité qu'on les assommoit sans peine. Sur le soir nous trouuasmes au lieu où nous voulions passer la nuict l'vn des premiers Capitaines d'Onnontaghé qui nous receut auec vne belle harangue, dans laquelle il témoigna que la ioye que tout le païs receuoit de nostre arriuée n'estoit pas mediocre. Que toutes les quatre nations y prenoiét part, & que tous les Anciens nous attendoient auec impatience. L'onziéme de Iuillet nous nous rrouuasmes sur les trois heures

apres midy à l'entrée du Lac de Gannentaa, ſur les riues duquel nous auions deſtiné noſtre demeure, où les Anciens ſçachant que c'eſtoit le lieu que les Peres Chaumont & d'Ablon auoient aggreés, nous attendoient auec vne grande multitude de peuples.

La grandeur du Lac eſt d'enuiron deux lieuës de longueur, & d'vne demie lieuë de largeur. Nous y auons remarqué trois choſes aſſez conſiderables.

La premiere eſt qu'on trouue du coſté du Midy quelques ſources ou fontaines d'eau ſalée, quoy que ce Lac ſoit fort éloigné de la Mer, auſſi bien que la Lorraine, où il s'en trouue de ſemblables: mais ie ne croy pas que le ſel s'y face auec la facilité qu'on le pourra faire icy. Car on trouue du ſel tout fait ſur la terre aux enuirons de ces ſources, & faiſant boüillir l'eau, elle ſe conuertit aiſement en ſel.

La ſeconde eſt qu'au Printemps il s'amaſſe à l'entour de ces ſalines vne ſi grande quantité de Tourterelles qu'on en prend quelquesfois iuſques à ſept cens en vne matinée.

La troiſiéme choſe remarquable eſt qu'il ſe rencontre au meſme endroit certains ſerpens qui ne ſe voyent point ailleurs, que nous appellons des ſerpens à ſonnettes, pource qu'en rampant ils font vn bruit ſemblable à celuy d'vne ſonnette, ou pluſtoſt d'vne cigale. Ils portent au bout de leurs queuës certaines écailles rondes engagées l'vne dãs l'autre, de telle ſorte qu'en les ouurant & reſerrant ils font ce bruit qu'on entend de vingt pas. Ces ſonnettes ou écailles ne laiſſent pas de faire du bruit quand on les remuë apres la mort du ſerpent; mais il n'eſt pas ſi grand que celuy qu'elles font lors que le ſerpent eſt en vie. Les originaires du païs diſent que ſes écailles ſont excellentes contre le mal de dents, & que ſa chair, qu'ils trouuent d'auſſi bon gouſt que celle de l'anguille, guerit de la fieure: ils en couppent la queuë, & la teſte qui eſt toute platte & preſque quarrée, & mangẽt le reſte. Son corps a enuiron trois pieds de longueur, il eſt plus gros que le poignet d'vn homme, & tout marqueté ſur le dos de taches noires & iaunes, excepté ſur la queuë

qui est quasi toute noire. Il a quatre dents, deux en haut & deux en bas aussi longues, mais plus aiguës que nos petites aiguilles. Il mord comme vn chien, & fait decouler son venin dans la morceure par vn petit aiguillon noir qu'il tire d'vne bourse où ce poison est renfermé. Quand quelqu'vn en est mordu, il enfle aussi-tost, & si il n'est promptement secouru, il meurt en peu de temps tout couuert de pustules rouges. Aussi-tost que ces Serpens voiẽt vn homme, ils sifflent & battent de la queuë faisant ioüer leurs sonnettes, soit pour épouuanter leur ennemy, soit pour s'animer au combat, ou plustost parce que Dieu leur a donné cét instinct, afin que les hommes soient sur leurs gardes à l'approche d'vn si dangereux animal. Ie ne sçay pas si ces Serpens sont attirés par le sel; mais ie sçay bien que le lieu où nous auons dressé nostre demeure entourré de belles sources d'eau douce, n'en est point infecté, quoy qu'il soit sur les riues du mesme Lac. Mais reprenons nostre route.

CHAPITRE V.

Nostre arriuée au lieu où nous auions destiné nostre demeure, & la Reception que nous firent les peuples du pays.

I'Ay dit au Chapitre precedent que nous entrâmes l'onziéme de Iuillet dans le Lac nommé Gannentaa sur les bords duquel nous allions dresser nostre demeure, estant auancez iusques à vn quart de lieuë de cet endroit : nous y mismes nous mesme à terre cinq petites pieces de canon, dont le petit tonnerre qu'on fit entendre sur les eaux de ce lac, fut suiuy de la décharge de toutes les arquebuses de nos gens. C'estoit le premier salut que nous enuoyâmes par eau, par l'air & par les bois aux Anciens du pays qui nous attendoient auec vne grāde multitude de peuple. Ce bruit rouloit sur les eaux, éclatoit dedans l'air, & resonnoit fort agreablement dans les forests. Nous voguions en suite en bel

ordre, nos canots ou petits bateaux allant quatre à quatre sur ce petit Lac. Nos François firent à l'abord vne seconde descharge, ou vne seconde salve si adroitement qu'ils rauirent tous ces pauures peuples.

Les Anciens auoient fait dresser deux échaffauts pour nous faire hautement leurs complimens & leurs harangues, qui furent interrompuës par vne grosse pluye qui nous obligea tous de chercher l'abry; les paroles se changeant en caresses & en tesmoignages de ioye de part & d'autre.

Si ces pauures Sauuages nous faisoient tout l'accueil possible, faisans voir dans leurs yeux & leurs gestes les sentimens de leur cœur tout remply de tendresse pour nous; nos actions correspondoient à leur amour, en sorte que dans tous ces témoignages de ioye & d'affection reciproque, nous benissions Dieu de ce qu'il nous auoit conseruez parmy tant de peines, de dangers & de fatigues, & de ce qu'il nous auoit enfin conduit au bout de nostre pelerinage.

C'est la coustume de ces peuples d'entretenir durant vne partie de la nuict ceux qui les viennent visiter, soit de complimens; soit de discours assaisonnez des graces du païs, & pleins de gentillesses à leur mode; soit enfin par des chansons & des dances qui leur sont ordinaires : mais nous voyant assez las de la fatigue d'vn si long voyage, ils nous dirent qu'ils se retireroient, de peur que leur ciuilité ne troublast nostre repos, auquel ils disoient vouloir concourir, en chantant à l'entour de nos cabanes les airs les plus doux, les plus agreables & les plus propres pour nous endormir.

Le lendemain matin douziéme de Iuillet nous chantâmes le *Te Deum* en action de graces de nostre heureuse arriuée, & prismes possession de tout ce pays au nom de IESVS-CHRIST, le luy dediant & consacrant au sainct Sacrifice de la Messe. Les Anciens nous firent en suite quelques presens pour nous feliciter de nostre arriuée & nous souhaitter vn heureux establissement.

Le Dimanche suiuant, qui estoit le

seiziéme du mesme mois, nous accomplismes vn vœu que nous auions fait dãs les dangers de nostre voyage, promettant à Dieu de Communier tous ensemble, s'il nous donnoit la grace de nous voir tous dans le païs que nous cherchions: ayant obtenu cette fauèur tous nos François receurent le pain sacré en vne Messe qui fut chantée fort solemnellement: Ce fut-là que nous depliâmes tous nos ornemens, qui seroient pauures en France, mais qui passerent icy pour tres-magnifiques.

Le Lundy dix-septiéme on commença à trauailler tout de bon à nous loger, & à faire vn bon Reduit pour les soldats: nous l'auons placé sur vne eminence qui commande sur le Lac & sur tous les endroits circonuoisins. Les fontaines d'eau douce y sont en abondance, & en vn mot le lieu paroist aussi beau que commode & aduantageux. Pendant que les hommes de trauail sont dans cette occupation, nostre Pere Superieur à qui Nostre Seigneur auoit rendu la santé, s'en alla auec quinze de nos plus lestes soldats au Bourg d'Onnontaghé, éloigné

éloigné de cinq petites lieuës de nostre demeure. Le peuple estant aduerti de la venuë des François, sortit en foule au deuant de nous. Estant à vn quart de lieuë du Bourg, quelques Anciens nous prierent de faire alte & de prendre haleine, pour escouter vne harangue gentille & toute pleine de complimens que nous fit vn Capitaine des plus considerables du païs, lequel marchant ensuite deuant nous, nous fit passer au trauers d'vn grand peuple qui s'estoit rangé en haye des deux costez. Nous le suiuions doucement & en bel ordre suiuis d'vn autre Capitaine, qui venoit apres nous pour empescher que ce grãd monde ne nous serrât de trop prés. Nos soldats firent à l'entrée de la Bourgade vne belle salüe qui rauit tous les spectateurs. Nous fûmes conduits dans la Cabane de l'vn des plus notables & des plus fameux Capitaines du païs, où toutes choses estoient bien preparées pour nous receuoir à leur mode : on nous apportoit des fruicts de tous costez, ce n'estoient que festins, & dix iours durant toute la pesche & la chasse de cette bourgade fut

employée pour regaler les François; chaque famille nous voulant auoir à l'enuy. Quelques temps apres vne autre escoüade de François en bonne conche arriuant tambour battant, on ne vit iamais tant de visages épanoüis, il sembloit que les cœurs des Sauuages sortoient par leurs yeux, & ie ne croy pas qu'on puisse conceuoir, sans l'auoir veu, les tesmoignages d'amour & de cordialité qu'ils nous donnoient. Si apres tout cela ils nous trahissent & nous massacrẽt, ie les accuserai non pas de dissimulation, mais de legereté & d'inconstance, qui peut changer en peu de temps l'amour & la confiance de ces Barbares en crainte, en haine & en perfidie : Adioustez que les Demons cherchent toutes les occasions de nous perdre, & que si les hommes persecutent en plusieurs endroits les Iesuites, ces malheureux esprits ausquels ils declarent par tout la guerre, ne les épargneront pas.

Le soir de nostre entrée les deputés de quelques nations nous vindrent saluër, & pour monstrer l'estime que les Onnontagheronnons faisoient d'Achié-

dasé, c'est le nom du Pere superieur, ils voulurent par vn present que sa Natte fût le lieu des conseils & des assemblées, c'est à dire le Palais où on deuoit traiter de toutes les affaires du païs. Les Onontagheronnons nous firent aussi leurs presens auec grande ciuilité.

Les Annieronnons ne pouuant se dispenser de la loy commune du païs firent la verité leurs presents: mais estant piqués au jeu & ne pouuant supporter nostre alliance auec ces peuples, ils firent ne harangue plaine de risées & de railleries contre les François, & se voulant excuser de ce qu'ayant receu des presens à Quebec pour toutes les nations Iroquoises, ils ne les auoient pas distribués, ils dirent que les François estoient sez stupides pour donner des choses qui ne se pouuoient partager, & qu'ainsi auoient esté contraints de donner tous ces presens à leur nation.

Le Pere superieur repliqua à leurs impostures d'vne maniere si pressante qu'ils repentirent bien-tost de leurs fausses accusations. Il leur dit que la memoire manquoit iamais aux François qui

auoient la plume en main, & que si leur esprit s'oublioit de quelques choses, leur papier les leur suggeroit au besoin. Il raconta en suitte tout ce qui s'estoit passé au Conseil des François & des Iroquois Annieronnons, fit vn denombrement de tous les coliers de porcelaines, de toutes les arquebuses, de tous les capots, & en vn mot de tous les presents qui auoient esté faits par le grand Capitaine des François. Nomma les nations & les personnes mesme de consideration à qui chaque present auoit esté destiné. Puis demanda au braue Annieronnon si ces choses ne pouuoient pas estre données separément. Il s'enquesta des deputés des nations, si du moins la memoire de ces presens auoit esté portée jusques en leur païs, puis que l'Annierõnon confessoit les auoir retenus. Ce pauure homme qui croioit que nous ne faisions que begaier en leur langue, comme les Europeans qui ont commerce auec eux, fut surpris entendant le Pere, qu'il rechercha depuis tous les moyens de se mettre bien dans son esprit.

Apres cette assemblée nous emploia

mes quelques iours à visiter & à gagner les diuerses nations qui estoient à Onnontaghé, & qui tous les iours y abordoient pour se trouuer à la decision de deux grandes affaires, & au grand conseil de guerre qui se tient ordinairement en cette bourgade.

Les deputés de Sonnontoüan & d'Oïogouan estant arriués, nous les allâmes salüer. Les premiers faisant paroistre leur deüil pour la mort de l'vn de leurs Capitaines nommé Ahiarantouan tué par les Annieronnons au quartier des Trois-Riuieres remplissoient l'air de chansons lugubres. Nous leur fismes vn present pour soulager leur douleur : mais quand il fallut respondre, l'Oiogouanronnon prit la parolle & dit que la playe que les Sonnontoueronnons auoient receuë, auoit changé leur ioye en larmes, & leurs voix en soûpirs & en chansons de deüil.

Toutes les nations estant assemblées il fallut deuant que de tenir conseil, expier le Bourg à cause de la mort d'vn Capitaine arriué la nuict precedente, lequel par grand bon-heur pour luy, auoit

receu le sainct Baptesme deux iours auparauant, apres vne bonne & saincte instruction. Cette expiation se fit par deux presens, dont l'vn seruit pour essuier les larmes de l'Onnontagheronnon, & pour luy rendre la parolle que cette mort luy auoit rauie, l'autre pour nettoier le sang qui pourroit estre tombé du corps mort sur la Natte du Conseil, L'Onnontagheronnon respondit par deux autres presens. L'vn pour donner parolle qu'on alloit couurir ce corps, & l'autre pour asseurer que le Conseil en suitte seroit ouuert.

Ces peuples auoient conuoqué tous les Estats du païs, ou plustost toutes les Nations alliées pour reconcilier les Annieronnons auec les Sonnontoueronnons qui estoient sur le point d'entrer en guerre pour la mort du Capitaine dont nous venons de parler ; Pour traiter de nostre establissement au centre de leur pays, & pour inuiter tous ces peuples à mettre quelque chose dans la chaudiere de guerre; c'est à dire pour auiser aux moyens d'attaquer & défaire leurs ennemis, & fournir à quelques frais com-

muns. Voila les desseins de ces pauures peuples ; mais Dieu en auoit d'autres bien plus releués. Il vouloit estre annoncé & presché dans vne assemblée la plus celebre & la plus nombreuse qui se puisse presque faire en ces contrées.

On tint ce grand conseil le 24. du mois de Iuillet, où toutes les Nations remirent entre les mains d'Achiendasé (qui est nostre Pere Superieur) le different d'entre les Sonnontoüeronnons & les Annieronnons qui fut bien-tost terminé. Elles agréerent en suitte auec des témoignages d'vne bien-veillance extraordinaire nostre demeure & nostre establissement en leur pays. Chacun enfin mit ses presens dans la chaudiere de guerre. Or ces peuples estant grands harangueurs & se seruant souuent d'allegories & de metaphores, nos Peres pour les attirer à Dieu, s'accommodent à leur façon de faire : ce qui les rauit, voyant que nous y reüssissons aussi bien qu'eux.

Nous auions si bien estallé & si bien dressé & rangé nos presens qu'ils paroissoient à merueille : mais le Pere Io-

ſeph Chaumont qui parle l'Iroquois auſſi bien que les naturels du pays, ſembla en rehauſſer le prix, en donnant l'interpretation.

Il ne ſera pas hors de propos de remarquer en paſſant que ces preſens ne ſont autre choſe que des colliers de porcelaine, des arquebuſes, de la poudre & du plomb, des capots, des haches, des chaudieres & d'autres dentées ſemblables qu'on achepte des Marchands auec des caſtors, qui ſont la monnoie qu'ils demandent pour le payement de leurs marchandiſes. Que ſi vn Ieſuite en reçoit ou en recueille quelques-vns pour ayder aux frais immenſes qu'il faut faire dans ces Miſſions ſi éloignées, & pour gagner ces peuples à IESVS-CHRIST & les porter à la paix, il ſeroit à ſouhaiter que ceux-là meſme qui deuroient faire ces deſpences pour la conſeruation du pays, ne fuſſent pas du moins les premiers à condamner le zele de ces Peres, & à les rēdre par leurs diſcours plus noirs, que leurs robes; ils deuroiēt laiſſer ces ſortes de mediſance à la baſſe populace toûjours mal informée de ce qui ſe paſſe, &

dont l'ignorance semble excuser les calõnies. Mais faisons bien, & laissons mal parler : puisqu'aussi bien les calomnies sont le ciment de la vertu. On nous écrit de France qu'on ne sçauroit plus fournir aux grands frais que nous faisons dans ces nouuelles entreprises. Nous y donnons nos trauaux, nos sueurs, nostre sang & nos vies : Si faute de secours nous sommes contraints de quitter vn poste si auantageux pour la Foy & pour la conseruation du pays, ceux qui nous persecutent n'en seront pas plus riches, & Dieu en sera moins glorifié.

Retournons, s'il vous plaist, à nos presens. Deuant que d'en donner l'explication, tous nos Peres & nos François se jetterent à genoux, mirent bas leurs chapeaux, & ioignirent les mains entonnant à haute voix le *Veni Creator* tout au long: ce qui surprit & rauit toute l'assistance à laquelle nous fismes entendre que nous ne traitions d'aucune affaire importante, sans demander auparauant le secours de l'Esprit qui regit tout l'vniuers.

Le Pere Ioseph Chaumont se leuant

en ſuitte expliqua huit ou dix preſens faits pour adoucir les regrets de la mort de pluſieurs Capitaines, & pour faire reuiure dans la Foy de leurs enfans & de leurs amis quelques braues Chreſtiens & Chreſtiennes paſſées depuis peu de la terre au ciel. Il ioignit les Algonquins & les Hurons dans ſes preſens pour ne faire qu'vn cœur & vn peuple auec toutes ces Nations. Il dit à haute voix que Onontaghé eſtant comme le Parlement de tout le pays, & Agochiendagueté le plus conſideré dans toutes ces contrées, Achiendaſé ſe venoit ioindre à luy comme la bouche d'Onontio, afin de l'aider à releuer les maiſons renuerſées, à reſuſciter les morts, à maintenir ce qui eſtoit en bon eſtat, & à deffendre le pays contre les perturbateurs de la paix. Pendant que le Pere expliquoit toutes ces choſes en detail, ce n'eſtoit qu'admirations & acclamations de tous ces peuples rauis de nous voir ſi verſés dans leurs façons de faire.

Il fit vn preſent en action de graces de ce qu'on auoit fait part à Onnontio des dépoüilles qu'ils auoient rempor-

cés sur leurs ennemis, luy ayant enuoié deux enfans qu'ils auoient pris & emmenés de la Nation de Chats.

Il en fit deux autres, l'vn en recognoissance de ce qu'ils nous auoient receus en leur pays auec autant de courtoisie, qu'ils nous y auoient inuité auec instance; & l'autre pour leur faire mettre le canot à l'eau, pour faire sçauoir à Quebec de nos nouuelles.

Enfin le Pere prenant vn ton de voix plus éleué & animant sa parolle, s'écria: ce n'est point pour le commerce que vous nous voies paroistre dans vostre pays, nos pretentions sont bien plus releuées: vos pelleteries sont trop peu de chose pour nous faire entreprendre vn si long voiage auec tant de trauaux & tant de dangers. Gardés vos castors si vous le trouués bon pour les Hollandois; ceux mesmes qui tomberoient entre nos mains, seroient emploiés pour vostre seruice, nous ne cherchons point les choses perissables, c'est pour la Foy que nous auons quitté nostre païs, c'est pour la Foy que nous auons abandonné nos parens & nos amis; c'est pour la Foy que nous auons trauersé l'Occean; c'est pour la

Foy que nous auons quitté les grands Nauires des François pour nous embarquer dans vos petits canots; c'est pour la Foy que nous auons laissé de belles maisons, pour nous loger sous vos écorces; c'est pour la Foy que nous nous priuons de nostre nourriture naturelle, & des mets delicieux dont nous pouuions iouïr en France; pour manger de vostre boüillie & de vos mets, dont à peine les animaux de nostre païs voudroient gouster: & prenant vn tres-beau colier de pourcelaine artistement fait: c'est pour la Foy que ie tiens en main ce riche present, & que i'ouure la bouche pour vous sommer de la parolle que vous nous dõnastes lors que vous descendites à Quebec pour nous conduire en vostre pays. Vous aués promis solemnellement que vous presteriés l'oreille aux parolles du grand Dieu, elles sont en ma bouche, écoutés-les, ie ne suis que son organe. Il vous enuoie donner aduis pas ses Messagers que son Fils s'est fait homme pour vostre amour, que cét Homme Fils de Dieu est le Prince & le Maistre des Hommes; qu'il a preparé dans les

Cieux des plaisirs & des delices eternelles pour ceux qui obeïroiẽt à ses commandemens, & qu'il allume d'horribles feux dans les Enfers pour ceux qui ne voudront point receuoir sa parolle. Sa loy est douce: elle deffend de faire aucun tort ny aux biens, ny à la vie, ny à la femme, ny à la reputation de son prochain. Y-a-t'il rien de plus raisonnable? Elle cõmande de porter respect, amour & reuerence à celuy qui a tout fait & qui conserue l'vniuers; Vostre esprit est-il choqué d'vne verité si naturelle? IESVS-CHRIST qui est le Fils de celuy qui a tout fait s'estant fait nostre frere & le vostre en se reuestant de nostre chair, a presché ces belles veritez, il les a fait peindre & escrire dans vn liure, il a ordonné qu'elles fussent portées par tout le monde: voilà ce qui nous fait paroistre en vostre pays, voila ce qui ouure nos bouches; & nous sommes si certains de toutes ces veritez, que nous sommes prests de perdre nos vies pour les soustenir. Que si tu les rebutes en ton cœur qui que tu sois Onnontagheronnon, Sonnontoueronnon, Annieronnon,

Oneïogonenronnon, Onneïontchronnon, sçache que IESVS-CHRIST qui anime mon cœur & ma voix te precipitera vn iour dans les Enfers. Mais preuiens ce mal-heur par ta conuersion, ne sois point cause de ta perte, obeïs à la voix du Tout-puissant.

Ces paroles de feu, & quantité d'autres semblables poussées d'vne vehemence toute Chrestienne ietterent vn tel estonnement dans ces pauures Barbares, qu'ils paroissoient tous transportez, la ioye & la crainte partageant leurs esprits. Et l'approbation fut si generalle & si vniuerselle, qu'on eût dit qu'ils vouloient tous mettre le Pere dans leur cœur, ne sçachant quelle caresse assez grande luy faire. Les larmes tomboient des yeux de nos François voyant nostre Seigneur si magnifiquement annoncé en cette extremité du monde. Pour moy i'auouë que ce que i'ay veu & entendu en ce rencontre, passe tout ce qu'on en peut dire ou escrire. Si apres cela le demon renuersant la ceruelle à ces pauures peuples les porte à nous mettre à mort, *Iustificabitur in sermonibus suis.*

Nous aurons du moins iustifié nostre Dieu en ses parolles.

Le lendemain qui estoit le 25. de Iuillet, à peine estoit-il iour que les Deputés de toutes les Nations nous vinrent faire des remercimens les plus aimables & les plus cordiaux qu'on puisse s'imaginer. Ie ne sçay si l'Annieronnon qui cômença, vsa de ses fourbes & de ses dissimulations ordinaires, ou si Dieu luy auoit touché le cœur: mais il rapporta fidelement tout ce que le Pere auoit dit de la Loy de Dieu, loüa hautement nos desseins, protesta qu'il ne pouuoit resister à nos raisons, & qu'il se vouloit faire Chrestien. Il nous fit les presens aussi bien que les autres Nations qui nous presserent fort de les aller instruire en leur pays.

Le 26. les Annieronnons nous demandant des Lettres pour porter aux Hollandois, auec lesquels ils ont commerce, nous loüasmes à la verité leurs Anciens qui paroissent portés à la paix: mais nous blasmames extremement leur ieunesse, de ce qu'elle auoient pillé plusieurs maisons à l'entour de Quebec,

nous leur dîmes que ces desordres les auoient mis en guerre auec les peuples nommés Mahinganax & auec les Andastahoneronnons, & qu'ils pourroient bien tomber dans vn mesme malheur à l'égard des François.

Le 27. Iuillet nous retournasmes sur les riues du Lac où vne bonne partie de nos François trauailloient à nous dresser vne habitation que nous appellerons saincte Marie de Gannentaa.

Le 30. veille de saint Ignace les principaux d'Onnontaghé, nous vindrent visiter & nous firent quelques presens pour nous lier si estroitement auec eux, que nous ne fussions plus qu'vn peuple; & pour nous dõner aduis qu'il ne falloir pas se fier à l'Annieronnon que cette Nation estoit fourbe & trompeuse, & qu'ils nous prioient de nous bien fortifier, & de rendre nostre maison capable de les receuoir & de les mettre à l'abry de leurs ennemis en cas de necessité; qu'au reste ils alloient prendre la hache pour faire vn canot qui allast porter de nos nouuelles à Quebec.

Le mois d'Aoust nous fut vn temps d'exercice

d'exercice en toutes façons, nous auions basti vne Chapelle à Onontaghé; vne partie de nos Peres y estant attachés, les autres alloient par les Cabanes. On ne cessoit presque depuis le matin iusques au soir de Prescher, de Catechiser, de Baptiser, d'enseigner les Prieres, & de respondre aux demandes des vns & des autres: tant ces bonnes gens témoignent d'inclination pour la Foy. Les François qui estoient à saincte Marie du Lac de Gannentaa, faisoient tous les mestiers d'vne ville pour nous loger tous, & nous conseruer au milieu de ces Nations barbares. Tout cela ne se faisoit pas sans peine, il falloit beaucoup trauailler, peu dormir, coucher sur la terre à l'abry de meschantes écorces, ne manger pour l'ordinaire que de la boüillie faite auec vn peu de farine de bled-d'Inde cuitte en l'eau, sans pain, sans vin, sans autre ragoust que la faim, & estre importunés iour & nuict de certains moucherons ou cousins, qui assaillent là de tous costés, & à toute heure. Tout cela ioint au changement d'air & aux grands trauaux du voyage, altera tellement nos

constitutions dans les plus grandes chaleurs de l'année que nous tombasmes tous malades : c'estoit chose pitoyable d'en voir quelquesfois iusques à vingt entassés presque les vns sur les autres, dãs vn temps & dans vn pays où nous n'auions autre secours que du Ciel. Mais celuy qui auoit fait nostre playe, y mit bien-tost vn bon appareil. Il enuoia dans le fort de nostre disette tant de gibier & tant de poisson dans nostre Lac, auant la saison ordinaire, que les malades furent soulagés, les conualescens fortifiés, & ceux qui estoient gueris, soustenus dans leur trauail. Il toucha tellement le cœur de ces peuples qu'ils nous apportoient auec grand amour de leurs bleds & de leurs douceurs qui sont des faisolles & des citrouilles du pays qui sont plus fermes & meilleures que celles de France. Ils nous presentoient aussi des espics de leur bled nouueau, qui ne sont pas mauuais. En sorte que nous en fumes tous quittes pour quelques accez de fievre tierce, qui nous fit esprouuer toutes les marques possibles de bonté, que nous donnerent les sauuages pendant nostre maladie.

Ils abordoient de tous coſtés, les vns nous apportant du poiſſon, d'autres nous reprochant que nous n'enuoions pas aſſés ſouuent au lieu de leur peſche, pour en prendre ſelon nos beſoins : l'vn des plus conſiderables d'Onontaghé ſe vint loger pour vn peu de temps aupres de nous; il fit des preſens à noſtre Pere Superieur pour le bon traitement qu'a-uoit receu ſon fils à Quebec, il voulut lier auec luy vne amitié de frere, & pour la noüer eſtroitement il luy preſenta vn colier de porcelaine.

Vn Sonnontoüeronnon eſtimé grand chaſſeur, luy vint offrir vne couuerture pour conſeruer la chaleur de l'amitié qu'il venoit contracter auec luy.

On nous a rapporté iuſques icy que les Hollandois nous vouloient amener des cheuaux & quelques autres commodités, ſe réjouiſſant de noſtre demeure en ces contrées.

Vn ancié Capitaine d'Oiogoen homme intelligent & emploié dans les affaires publiques, nous eſt venu voir de la part de toute ſa Nation, pour prier Achiendaſé de luy accorder quelques-

vns de nos Peres, l'asseurant qu'on leur feroit dresser vne Chapelle & que le peuple demandoit d'estre instruit en nostre creance. On luy a donné le Pere René Menard, & deux François nonobstant nostre grande disette d'ouuriers. Le Pere Ioseph Chaumont le doit accompagner iusques à Oïogoen, & de là passer à Sonnontouan pour ietter de loing les fondemens d'vne belle Mission, & d'vne grande moisson qu'on espere recueillir, s'il plaist à Dieu de nous conseruer la paix, & de nous enuoier des ouuriers.

CHAPITRE VI.

Vne partie des Hurons va demeurer à Agnié.

APres la defaite des Hurons dans l'Isle d'Orleans dont nous auons parlé au Chapitre troisiéme; ceux qui restoient demanderent la paix à l'Iroquois Agnieronnon, qui leur fut accordée, l'Automne dernier, à condition

que le Printemps prochain ils monteroient tous à Agnié (c'est le nom du païs des Iroquois d'en-bas) pour n'habiter d'oresnauant qu'vne terre, & ne faire qu'vn peuple entr'eux. Le Contract en fut passé: Et pour le ratifier trois Hurons le porterent aux anciens du pays des Iroquois qui le signerent à leur façon, par de beaux presens qu'ils firent faire à tous les Hurons par leurs Ambassadeurs: ils leurs promirent de les aller querir dans leur petites gondoles, & donnerent commission de les aduertir de se tenir prests pour cela, sans vser plus long-temps d'excuses ou de remises. Le temps determiné estant écheu, vne troupe de cent ieunes soldats bien resolus, partit du pays pour executer ce dessein. Le gros s'arrestant à trois ou quatre iournées de Quebec, trente s'en detacherent pour se presenter aux Hurons, & les sommer de leur parolle. Le Capitaine de cette escoüade ayant demandé audience le lendemain de son arriuée, il exposa dans l'assemblée des François & des Hurons le sujet de son Ambassade, & disant franchement qu'il

venoit querir les Hurons, il les harangua en ces termes. Mon frere, c'est à toy que i'adresse ma parolle : Il y a quatre ans que tu m'as prié que ie te prisse par le bras pour te leuer & t'emmener en mon pays, tu l'as retiré quelquesfois quand ie l'ay voulu faire, c'est pour cela que ie t'ay frapé de ma hache sur la teste. Ne le retire plus, c'est tout de bon que ie te dis leue toy. Il est temps que tu vienne, tien prends ce collier pour t'ayder à te leuer, (c'estoit vn present de porcelaine qu'il luy faisoit.) Ne crains point, ie ne te regarde plus comme ennemi, mais comme mon parent, tu seras cheri de mon pays, qui sera aussi le tien: Et afin que tu n'en doutes pas, prend cét autre collier de porcelaine pour asseurance de ma parolle.

Puis retournant les yeux & la parolle vers Monsieur le Gouuerneur les presens à la main, il luy dit: Onontio ouure tes bras & laisse aller tes enfans de ton sein, si tu les tiens plus long-temps si serrez, il est à craindre qu'on ne te blesse, quand nous les voudrons frapper lors qu'ils l'auront merité. Reçoy cette por-

celaine pour élargir tes bras. Ie ſçay que le Huron ayme la prière, qu'il inuoque celuy qui a tout fait, qu'il ioint les mains quand il luy demande quelque choſe; je veux faire comme luy, agreé que le Pere Ondeſonk vienne auec nous pour nous inſtruire en la Foy: Et puis que nous n'auons pas aſſez de Canots pour emmener tant de monde, preſte nous tes chalouppes. Voilà pour attirer la robe noire, & pour mettre les canots à l'eau: c'eſtoit des beaux colliers dont il fit preſent à Monſieur le Gouuerneur. Le conſeil fini, chacun ſe retira chez ſoy pour penſer à ce qu'il deuoit reſpondre. Le Huron euſt ſans doute bien voulu ſe dédire, mais il n'y auoit plus de moyen, il auoit fait la faute, il la luy falloit boire. Il n'eſtoit plus temps d'vſer de remiſe, il falloit marcher ou mourir de la main de l'Iroquois. Toute la nuict ſe paſſa à conſulter: les aduis eſtant partagez, la Nation de la Corde qui eſtoit l'vne des trois dont la Colonie Huronne eſtoit composée, refuſa de quitter Quebec, & les François: la Nation du Rocher iettoit ſa penſée vers Onontaghé;

& la Nation de l'Ours, se resolut de se mettre entre les mains de l'Agnieronon. La conclusion donc en estant prise, & le Capitaine de cette Nation appellé le Plat l'ayant dit à ses gens, le matin, on assembla derechef le Conseil, & le Pere le Moyne en fit l'ouuerture au nom de Monsieur le Gouuerneur à peu prés en ces termes. Onontio ayme les Hurons, ce sont des enfans qui ne sont plus au maillot, ils sont assez grands pour estre hors de tutelle. Ils peuuent aller où ils voudrõt sans qu'Onontio y mette aucun empeschement. Il ouure ses bras pour les laisser aller. Pour moy ie suis tout prest d'accompagner mon troupeau, quand celuy qui me gouuerne, me l'aura permis: Ie te monstreray aussi à toy mon frere Agnieronon comme il faut obeïr à Dieu, & comme il le faut prier: mais estant de l'humeur dont ie te connois, tu ne feras pas estat de la priere. Pour nos chalouppes on ne t'en peut pas prester, tu voys bien qu'il n'y en a pas vne dans nos ports, chacun en a besoin pour la traite, & pour aller au deuant d'vn nouueau Gouuerneur que nous attendons.

Ce discours fut receu par les Iroquois auec des acclamations de ioye & mille remercimens.

Le Capitaine de la Nation de l'Ours se voyant obligé de parler, & de dire la conclusion qu'il auoit prise la nuict auec ceux de sa Nation, commença sa petite harangue d'vn ton fort, & d'vne voix robuste. Mon frere, dit-il, à l'Agnieronon, c'en est fait, ie suis à toy. Ie me jette à yeux clos dans ton Canot, sans sçauoir ce que ie fais: mais quoy qu'il en puisse arriuer, ie suis resolu de mourir. Que tu me casse la teste lors que nous serons à la portée du canon d'icy, il n'importe, i'y suis tout resolu, ie ne veux pas que mes cousins des deux autres Nations s'embarquent à cette fois auec moy, afin qu'ils voyent auparauant comme tu te comporteras à mon égard.

Vn autre Capitaine grand amy de celuy qui acheuoit de parler, ietta incontinent trois presens au milieu de la place pour prier l'Iroquois de bien traiter son ami en chemin: prend garde, luy dit-il, que mon frere Atsena qui se donne à toy, ne tombe pas dans la Vase en

débarquant, voilà vn collier pour affermir la terre où il mettra le pied: Et quand il sera débarqué, ne permets pas qu'il soit assis à platte-terre: voilà dequoy luy faire vne Natte où il se reposera: Et afin que tu ne te mocques pas des femmes & des enfans quand ils pleureröt se voiant en vn pays estranger, voilà vn mouchoir que ie te donne pour essuyer leurs larmes, & la sueur de leur front.

Vn troisiéme Capitaine qui n'auoit pas enuie de s'embarquer, & qui ne s'offroit pas à l'Iroquois, ne luy cacha pas sa pensée. Ie voy toute la Riuiere, dit-il, bordée de grandes & grosses dents, ie me mettrois en danger de me faire mordre, si ie m'embarquois à present. Ce sera pour vne autre fois.

L'Iroquois se voyant frustré de l'esperance d'auoir des Chalouppes, se resolut de faire des Canots, & hasta si fort son trauail, qu'en moins de cinq ou six iours il en eut suffisamment pour embarquer ceux qui s'estoient donnez à luy.

Pendant qu'on trauailloit le iour aux Canots, les nuicts se passoient à faire des

festins d'adieu, dont le plus magnifique fut celuy que le Capitaine de la Nation des Ours fit pour prendre congé de Monsieur le Gouuerneur, des Robes Noires & des Sauuages. Ce fut pour lors que ce Capitaine faisant paroistre son esprit & son eloquence, monstra encore plus l'affection qu'il portoit aux François. Prends courage, disoit-il, Ononzio, prends courage Ondesonk. Ie vous quitte, il est vray: mais mon cœur ne vous quitte pas. Ie m'en vay, il est vray, mais ie vous laisse mes cousins qui valent mieux que moy. Et pour vous tesmoigner que mon païs est tousiours à Quebec; Ie vous laisse la grande chaudiere où nous faisons les actes de nos plus grandes réioüissances. Les autres discours dont il vsa pour cét adieu seroient trop longs à rapporter.

Le Pere Ondesonk luy fit son petit compliment à la façon des Sauuages: En luy disant: Mon frere, mon cœur est triste de te voir partir, & n'estoit que i'espere de te reuoir bien-tost au lieu où tu vas, il n'y auroit point de breuuage capable de guerir mon affliction, & i'au-

rois toute ma vie le cœur de trauers, & le visage abbatu. Pour toy prend courage, tu me verras durant tous les chemins de ton voyage, dans tous les lieux où tu cabaneras, dans tous les endroits où tu debarqueras : Car Ondesonk a esté par tout, il a fait du feu par tout, il a fait son giste par tout, si le feu est esteint, tien voilà pour le r'allumer, si la Natte est ostée, voilà pour en mettre vne autre, & se coucher mollement. C'estoit autant de presens que le Pere luy faisoit qui adoucissoient la douleur de cét homme de bien. Les festins & les adieux ayant esté longs, on se coucha fort tard, ce qui n'empescha pas qu'on ne vist de bon matin sur le bord de la Riuiere tous les Hurons prests de s'embarquer auec l'Iroquois, commençans dés-lors à ne faire qu'vn mesme peuple auec luy.

CHAPITRE VII.

L'autre partie des Hurons va demeurer à Onontagé.

LES Iroquois Superieurs que nous appellons Onnontagherõnons ont voulu auoir part au debris des Hurons de Quebec, aussi bien que les Iroquois d'en bas. Tous deux pour venir à bout de leur dessein ont pris la mesme route, & se sont seruis de mesmes machines, employans la force, où l'adresse leur manquoit. Il y auoit trois ans que l'Onontageronon sollicitoit le Huron à prendre son parti, & à se retirer dans son pays pour ne faire qu'vn peuple auec luy. L'année 1655. il descendit pour ce dessein iusqu'à Quebec, fit au Huron en presence des François & des Sauuages de tres-beaux presens qui furent acceptez de bon cœur, & promit d'aller faire sa demeure pour tousiours dans le bourg d'Onõtaghé, pourueu qu'il y menast aussi les Robes-Noires. Les Peres

y allerent en effect : Mais le Huron ga-gné par les presens & les menaces de l'Agnieronnon se donna à luy, manquãt à la promesse qu'il auoit faite à l'Onontageronon. Ce traict de finesse & de politique barbare de l'Agnieronon qui auoit ainsi couru sur le marché de son voisin, & l'imprudence du Huron à se donner à deux Maistres fit naistre de la ialousie dans l'esprit de l'Onontageronon, & luy fit prendre resolution d'empescher qu'on ne luy rauist des mains ce qu'il pensoit desia tenir : & tout ensemble vn desir de se vanger du Huron qu'il croyoit l'auoir trompé. Ce dessein fit partir d'Onnontaghé cent guerriers resolus d'enleuer de Quebec les Hurons ou de gré ou de force. Ils parurent sur nos frontieres au commencement du Printemps. Ils rodoient de tous costez pour faire quelque mauuais coup. Mais comme chacun se tenoit sur ses gardes, ne pouuans venir à bout de leur dessein, apres dix iours de peine & de fatigue, quelques-vns de la trouppe pressez par la faim, se jetterent dans le fort de Sillery, & demanderent à parler

à Ondesonk, c'est à dire au Pere le Moyne & aux Hurons pour tenir conseil auec eux, d'vne affaire d'importance. Le Pere leur fait entendre que les Hurons sont à Quebec, que c'est le lieu du Conseil, qu'il y faut aller pour traiter d'affaire; qu'au reste il les menera en asseurance, leur promettant qu'ils y seront veus de bon œil. Ils y vont, auec ce sauf-conduit, & sans differer au lendemain, le Conseil s'assemble, où ces Messieurs faisant d'abord leurs excuses, de ce qu'ils estoient venus querir les Hurons leurs freres à main armée, dirent que la nouuelle qu'ils auoient apprise l'Hyuer dernier, que le Huron s'estoit dédit & auoit changé de pensée, les auoit obligez de se comporter de la sorte. Mais qu'ayant appris depuis de la bouche d'Ondesonk la fausseté de ce bruit, ils estoient tous prests de mettre les armes bas, & de se comporter en freres auec les Hurons. Ondesonk repliquant à l'Onontageronon au nom d'Onontio luy dit, On doit te loüer mon frere, de ce que tu parois icy sans armes, & auec vn esprit de paix; mais

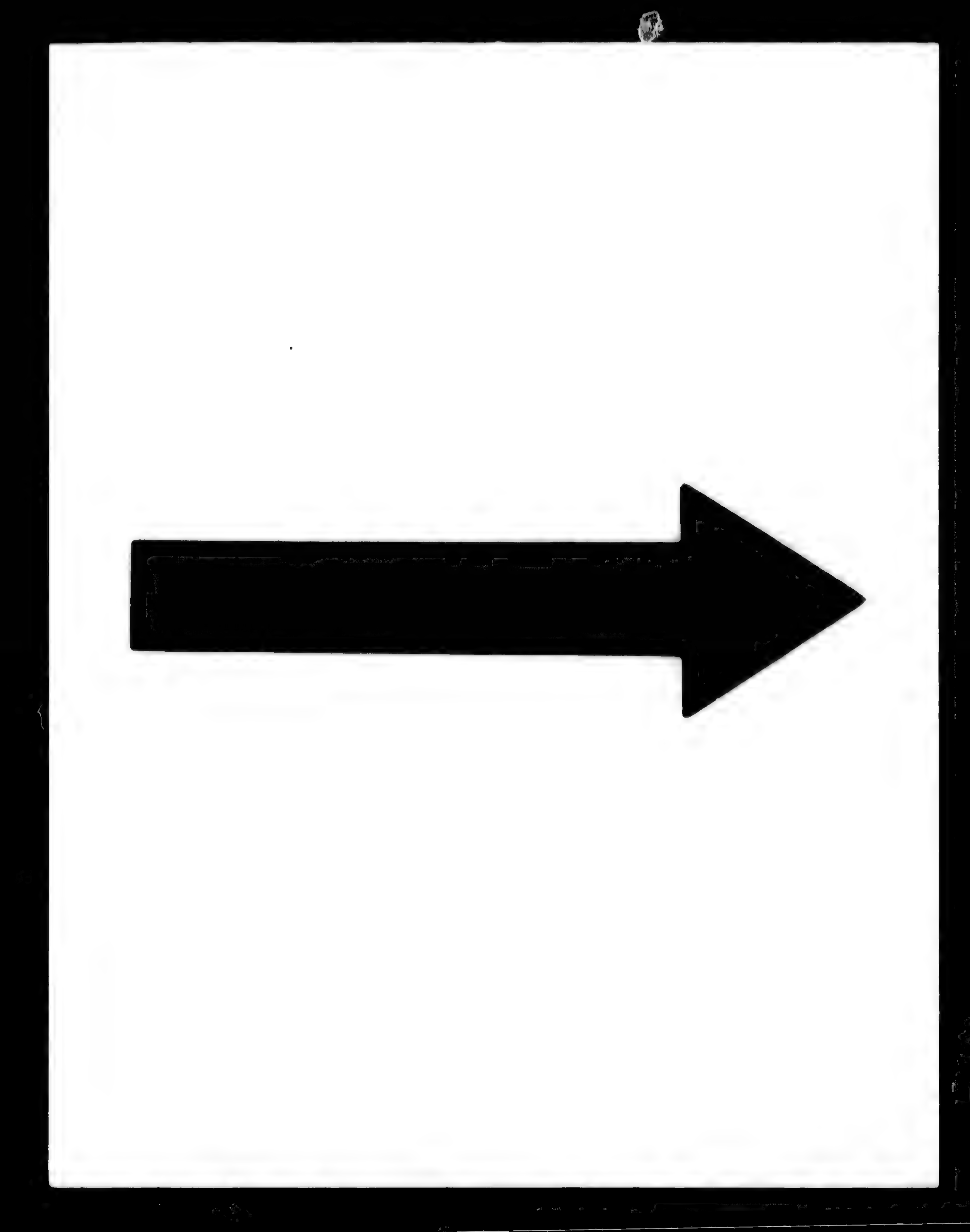
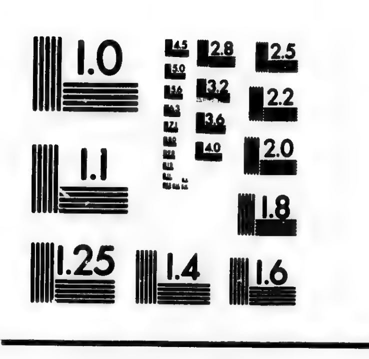


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



tu deuois estre parti de ton pays dans cet equipage & dans cette disposition ; tu as cru trop legerement les faux rapports qu'on t'a fait du Huron, cette creance precipitée t'a fait prendre les armes trop tost, il falloit t'informer auparauant des François qui sont auec toy, qui t'eussent fait connoistre par les Lettres qu'ils reçoiuent, la fausseté de la nouuelle qui court dans ton pays. Que puis-ie penser quand ie te voy la hache à la main, sans aucune Lettre de nos François, passer en cachette pardeuant nos habitations, sinon que nous ayant mal-traité au pays haut, tu viens aussi pour nous mal-traiter icy bas? As tu mis en oubly ce beau present que ie te fis en ton pays il y a trois ans, qui te disoit que le Huron, l'Algonquin, & le François n'estoient plus qu'vne teste, & que qui frappoit l'vn, blessoit l'autre. Le Pere finissant ces reproches, luy donna vn beau collier de Porcelaine pour les luy faire receuoir plus paisiblement, & pour affermir la promesse qu'il auoit faite de ne penser plus à la guerre.

En effet l'Onnontagheronnon prenant

en

en bonne part ce qu'on luy auoit dit en ami, & se fiant sur ce qu'on l'auoit asseuré que le Huron n'auoit point changé de pensée; il ne luy dit que deux mots par deux presens qu'il luy fit dans l'assemblée du lendemain. Mon frere, luy dit-il, puisque tu as resolu de venir auec moy, il ne faut pas que ie t'inuite dauantage. Ie lie cette corde à ton Canot pour t'ayder à le tirer: Ie sçay bien que Onontio ne te retiendra pas: voilà vn collier pour luy faire ouurir les bras & te laisser aller. A cela le Huron n'eut que des remercimens à faire; tu me consoles mon frere, de ce que tu as pitié de moy, de nos femmes, & de nos enfans. Ne te fasche pas neantmoins si ie ne m'embarque point auiourd'huy dans ton Canot: c'est vn Canot de guerre qui me fait peur; le cousteau que tu as laissé dedans, pourroit blesser mes enfans, & nos femmes trembleroient à la veüe de la hache que tu n'as pas encore ostée. Estant venu & t'en retournant les armes à la main, on diroit que tu emmenes des prisonniers, & non tes amis & tes freres: mais aussi-tost que quelque Ca-

not des François qui sont en son pays descendra icy bas, ie suis à toy, mene moy où tu voudras.

L'affaire estant en ces termes, il suruint vn accident qui pensa rompre tout le traité. Vn ieune Onontagéronon frappant vn Huron de sa hache & le jettant mort sur la place, la nouuelle de ce meurtre allarme les Hurons, qui retiennent prisonniers dans vne cabane deux Onontâgeronnons qui y estoient allez rẽdre visite : L'Onontageronon d'autrepart fait son possible pour empescher que les esprits ne s'aigrissent, & désapprouuant le fait du meurtrier, il le condamne de folie, & en fait satisfaction. Mais enfin voyant que le Huron, qui se vouloit rendre au plus fort, vouloit faire le mauuais, il attrape deux Canots de ses gens qui retournoient de la chasse, les meine dans son fort & les tient comme prisonniers. L'affaire alloit prendre vn mauuais train, si le Pere le Moyne ne s'y fut interposé heureusemẽt & n'en eust arresté le cours par ses soins & sa diligẽce. Il fit si bien par ses allées & ses venuës, qu'il mit toutes les choses en

leur premier estat, fit rendre les prisonniers de part & d'autre, & remit le calme dans les esprits. En suitte l'Onontageronnon reïtere sa demande, Il presse le Huron de s'embarquer auec luy; & le Huron perseuere à s'excuser, sur ce qu'il n'est pas bien seant qu'il s'ébarque dans vn Canot de guerre, & qu'il faut attendre vn Canot de paix. Ie suis à toy dés ce moment, luy dit-il, voilà des arres de ma parolle, & de mon affection, qui sont les presens que ie te fais: Et si cela ne suffit pour te tesmoigner que ie me suis donné à toy, trois de mes gens te tiendront compagnie, & porteront aux anciens les asseurances de ma bonne volonté. Nous irons à Montreal pour t'y attendre: Enuoye nous, quand tu seras arriué dans ton pays, ta ieunesse pour nous venir querir. L'Onontageronon content de cette parolle, s'embarque dans sa petite gondolle, & fait ioüer ses auirons, pendant que les Hurons de la Nation du Rocher qui est celle qui se donne à l'Onontageronon, se preparent pour leur voyage de Montreal, & font leurs adieux à Onontio, aux Peres

& aux Sauuages qui restent encores à Quebec: Et puis le 16. de Iuin se iettent dans trois Chalouppes Françoises qui les rendent en peu de iours à la faueur d'vn petit vent de Nort-est à Montreal, où ils attendent ceux qui les doiuent enleuer.

CHAPITRE VIII.

Du voyage du P. Simon le Moyne, aux Agnieronnons.

LA Mission des Iroquois d'en hault, que nous appellons des Martyrs, n'est encore qu'vne Mission volante, dans l'esperance de la voir vn iour fixe, comme les autres Missions. Le Pere Simon le Moyne y donna commencement l'année 1655. par le premier voyage qu'il y fit, & qu'il recommença l'année 1656. Et pour lequel il se prepare encore cette année. Ses Superieurs pourroient luy dire auec verité quand ils l'y enuoient chaque année, ce que nostre Seigneur disoit à ses Apostres, lors qu'il

les enuoyoit prechet ſon Euangile par tout le monde; qu'ils l'enuoient comme vne Brebis au milieu des Loups : Puis qu'vn Ieſuite, vn Predicateur, vn Miſſionnaire parmy des Iroquois, c'eſt vn Agneau parmy des Loups carnaſſiers. C'eſt vne merueille de voir vn Agneau au milieu des Loups, ſans eſtre mangé des Loups : mais c'eſt vne merueille plus ſurprenante de voir des Loups changez en des Agneaux par des Agneaux. Nous auons veu cette premiere merueille en la perſonne du Pere le Moyne : ie ne ſçay quand nous verrons la ſeconde. Nous eſperons que Dieu nous la fera voir par ſon infinie miſericorde quand il rangera tous les Iroquois dans le bercail de IESVS-CHRIST. Nous allons dans leur païs tous les ans vne fois, pour preparer le chemin à l'Euangile, pour diſpoſer doucement les cœurs de ces Barbares à receuoir la ſemence de la doctrine Chreſtienne, & pour appliquer le ſang de IESVS-CHRIST, en baptiſant les enfans, les vieillards, & les moribonds. Nous y allons pour la conſeruation du bien public, & de la paix qui

est si delicate parmy ces peuples, que le seul deffaut d'vne visite qu'ils attendent de leurs alliez, est capable de la rompre. Nous y allons pour chercher tous les moyens de rendre cette paix commune à toutes les Nations: Enfin nous y allons pour empescher la ialousie qui se pourroit glisser entre les Iroquois d'en bas & d'en-haut, si demeurant auec les premiers, nous manquions à visiter les derniers.

Tout cela ioint ensemble ne merite-t'il pas bien que nous exposions nos vies aux trauaux, à la peine, & aux dangers de la mort?

Le Pere Simon le Moyne dans le premier voyage qu'il fit à Agnié l'an 1655. promit qu'il en feroit vn l'année suiuante, si la commodité s'en presentoit: il s'estoit obligé de parolle, il la falloit garder: car vn homme qui est trouué menteur, perd son credit & son authorité parmy ces peuples, aussi bien que parmi les plus honnestes gens de l'Europe. Mais le Pere estant sur le point de partir, vn accident suruint qui rendit le voyage douteux. Vne trouppe d'Iroquois des-

cendus à Quebec attaqua les Hurons. Vne autre bande ayant attendu dans vne embuscade les Algonquins superieurs qui remontoient de Quebec en leur pays, fit vne decharge sur eux, les mit en déroute, & tua d'vn coup de fusil vn des deux Peres qui les accompagnoient pour s'en aller hyuerner auec eux, & leur monstrer le chemin du Ciel. Ce malheur nous jetta dans vne irresolution assez fascheuse; parce que rompant le voyage, on eust irrité les esprits orgueilleux des Iroquois, qui eussent soupçonné que le François eust eu dessein de venger la mort de son frere, & l'eussent voulu preuenir : d'autre part aller auec eux, c'estoit ce sembloit aller chercher vne mort presque asseurée. On méprise ce danger plustost que de manquer de parole, le Pere entreprend le voyage & arriue au pays les presens à la main, car on ne parle iamais autrement d'affaires d'importance parmy ces peuples. Il assemble le Conseil, & parle aux anciens en ces termes. Mon frere, ie ne sçay où tu as mis ton esprit, il semble que tu l'as entierement perdu. Ie te viens

voir les presens à la main, & tu me visites tousiours en colere, & le visage plein de fureur. Tu as tué tout recemment le Huron à Quebec, tu viens de casser la teste à coups de fusil à mon frere la Robbe-Noire; tu auois promis que tu me viendrois querir, & tu as manqué de parolle, tu me fais honte par tout, & on me reproche que i'ayme vn homme qui nous fait mourir. A quoy penses-tu? Tien, voylà pour r'apeller ton esprit qui s'est égaré. Tu dis qu'Onontio retient le Huron à Quebec, qu'il l'empesche de venir chez toy pour ne faire qu'vn pays; Tu te plains que le Huron ne te veut pas parler, quand tu vas le voir à Quebec pour traitter d'affaires: Ie vien icy pour te des-abuser. Onnontio a desia ouuert les bras pour laisser aller ses enfans où ils voudront, ils sont libres, il ne les retient pas par force. Si le Huron ne te veut pas parler, tu en es toy mesme la cause. Comment te parleroit-il te voiant tousiours la massuë à la main pour luy casser la teste? quitte ta hache, & tu verras qu'il a les oreilles ouuertes pour t'écouter, & le cœur pour te suiure: &

afin que tu n'en doutes pas, voylà vn collier qu'il te presente par mes mains.

Vn des anciens prit la parolle, & dit au Pere, ne te fasche pas Ondesonk, ie suis ton frere, nostre ieunesse n'a point d'esprit, elle frappe à l'aueugle & à l'estourdi: prend cette emplastre que ie te donne (c'estoit vn collier de porcelaine) mets-le dessus ton cœur, & ta colere se passant, tu seras guery: asseure le Huron de ma bonne volonté, & dy luy que i'ay desia estendu sa Natte pour le receuoir dans ma Cabanne, & que ie luy enuoye ce collier pour attirer son Canot. En suitte de ce discours la ieunesse qui auoit resolu de descendre à Quebec pour faire vn dernier effort pour enleuer le Huron, quitte le dessein de la guerre, pour prendre celuy de la chasse.

Cependant Ondesonk comme vn bon Pasteur, visite son troupeau qui soûpiroit apres luy, console les affligez, instruit les ignorans, entend les Confessions de ceux qui se presentent à luy, baptise les enfans, fait prier Dieu tout le monde, exhorte vn chacun à perseuerer en la Foy, & dans la fuitte du peché.

Et s'il se presente quelque Iroquois, le Pere ne le laisse pas aller sans luy donner vn mot d'instruction sur l'Enfer & sur le Paradis, sur la puissance d'vn Dieu qui void & cognoist tout, qui chastie les meschans & recompense les bons.

Vn iour vn Iroquois s'entretenant auec ce Pere, luy raconta auec estonnement la constume d'vn Huron Chrestien dans les supplices qu'on luy auoit fait souffrir, depuis peu de temps dans le village. C'estoit vn ancien Chrestien qui auoit veritablement la Foy, & dans le cœur & dans la bouche. Il estoit plein d'affection enuers la saincte Vierge, dont il estoit vn feruent Congreganiste. Cét Iroquois donc qui auoit aidé à le brûler, disoit à Ondesonk: Nous n'auons iamais veu personne qui ayme la priere comme cét homme. Il prioit Dieu continuellement sur l'echafaut, & exhortoit auec amour ses concaptifs de penser souuent au Ciel, & à Dieu qui les y attendoit. Mes freres, crioit-il tout haut, parlant aux Hurons Chrestiens: Souuenez-vous que les François s'assemblent auiourd'huy tous dans l'E-

glise pour offrir le sacrifice à Dieu. Ils prient Dieu pour nous, faisons le mesme de nostre costé: que si nos ennemis ne permettent pas que nous fassions nostre priere à nostre ordinaire, comme nous faisions à l'Isle d'Orleans à voix haute; au moins que chacun de nous prie en son particulier dans son cœur. Pour moy ie ne crains ny leurs tisons, ny leurs haches toutes rouges de feu: ils ne m'empescheront iamais de parler à Dieu, pour le prier d'auoir pitié d'vn pauure garçon qui l'a tant & si souuent offensé. En effet adioustoit l'Iroquois, cet homme auoit quelque chose de plus qu'humain, nous l'auons tourmenté dans le dessein de tirer de sa bouche quelques cris; mais au contraire il ne cessoit de soupirer doucement, & tenoit tousiours les yeux fichez au Ciel, comme s'il eust parlé à quelqu'vn, nous n'entendions pas distinctemẽt ce qu'il disoit: Mais il reiteroit souuent ces paroles: mes freres ie m'en vay au Ciel où ie prieray celuy qui a tout faict pour vostre salut. Enfin iusqu'au dernier soupir que nous luy arrachasmes par la violence des tour-

mens, il ne parla que du Paradis.

Cét exemple & ces discours & plusieurs autres semblables que les Iroquois ont veu & entendu souuent, seroient capables d'amollir leurs cœurs, & de les disposer à la Foy, s'ils n'estoient plus durs que les rochers : Nous esperons neantmoins que la continuatie des soins qu'on a de leur salut, aura son effet en temps & lieu ; Et que la grace distillant sur ces cœurs de pierre, y fera enfin l'impression que nous souhaitons, puisque comme dit le Poëte, *gutta cauat lapidem.*

CHAPITRE IX.

De la residence de sainct Ioseph, en l'Ance de Sillery.

LA Foy & la Religion ayant pris leur naissance en la Croix, il est impossible de les bien prescher, & de les bien establir, que par la Croix. C'est ce qui ne nous a pas manqué, depuis plus de trente ans, que nous trauaillons

en cette extremité du monde, pour amener des peuples à IESVS-CHRIST, & luy dresser vne nouuelle Eglise. L'eau a quelquesfois englouti par des naufrages quelques-vns de nos braues Neophytes ; l'air a causé de temps en temps, par sa corruption des epidimies, qui ont enleué vne partie de ces peuples. Les guerres ont exterminé quantité de bourgades, & consommé des Nations toutes entieres. Les ennemis de la Foy ont tué & massacré, brûlé & mangé les peres & les enfans, ie veux dire, les Predicateurs de l'Euangile, & ceux qui l'auoient receuë.

Si bien que ce n'est pas sans raison, qu'on a quelquesfois appellé ce pays-cy, le pays des Croix. Dieu nous en a enuoié cette année de precieuses ; qu'il en soit beny à iamais. Ie n'en toucheray qu'vne en passant, pour venir à la consolation que nous ont donné quelques bons Neophytes. Le 13. de Iuin de cette année 1657. le feu s'estant ietté dans vn bucher, sans qu'on ayt pû sçauoir comment, on vit en peu de temps en la residence de saint Ioseph, nostre maison

& celle d'vn bon sauuage Chrestien toutes en flammes, & pour comble de nostre infortune, le feu les poussa si violemment, & si promptement vers l'Eglise, dans laquelle vne bonne partie de ces peuples a pris naissance en IESVS-CHRIST, qu'il fut impossible de la sauuer. Son Maistre Autel enrichi d'or, & de ce beau rouge de corail, qui frappoit si doucement les yeux de ces bons Neophytes, & qui leur donnoit des tendresses pour leur Aiamihimikiouap, c'est à dire pour leur maison de prieres, fut presque en vn moment reduit en cendres.

Cette Eglise estoit dediée à Dieu sous le nom de S. Michel, suiuant le desir de celuy qui auoit donné vne bonne partie des deniers pour la bastir. C'estoit la premiere de tout le pays erigée pour les nouueaux Chrestiens. On la pouuoit appeller la Matrice de tout le Christianisme de ce nouueau monde, pour ce que les Montagnais & les Algonquins s'estans conuertis en ce lieu, donnerent enuie à toutes les autres Nations, qui depuis ont receu IESVS-CHRIST, d'écouter sa parole, à l'exem-

ple de leurs Compatriotes. C'estoit l'azyle & le refuge des François voisins qui deplorent cet incendie autant que nos bons Neophytes. Et les vns & les autres nous pressent de releuer ces ruines: mais nous n'auons pas les bras assez forts sans vn secours plus grand que celuy qu'ils nous pourroient donner pour restablir de nous mesmes vne perte si notable.

Le braue Neophyte, de qui la maison & tout le petit bagage fut deuoré par ces flammes, estant interrogé si ce desastre ne l'auoit pas beaucoup touché, respondit sainctement : Si la Foy ne m'auoit appris que celuy qui a tout fait, est le Maistre de ses ouurages, & qu'il en dispose sagement comme il luy plaist, ce coup m'auroit attristé: mais pourquoy le querelser & se facher d'vne chose qui luy appartient, puis qu'en nous donnant la Foy, il ne nous promet pas les biens de la terre, mais ceux du ciel, que le feu ne sçauroit consommer?

Vne bonne femme appellée Liduuine, ayant esté instruite dans cette mesme Eglise, fit paroistre dãs vne fascheuse

rencontre vne confiance en Dieu tres-remarquable : car rencontrant en son pays auec quelques-vns de ses compatriotes vne trouppe d'Iroquois qui sortoient d'vne embuscade pour venir fondre sur eux, Liduuine épouuantée se iettant dans l'espais de ces grãdes forests, y entraisna apres soy quatre de ses enfans, & s'y voyant abandonnée de tout secours humain, elle s'adressa à Dieu les genoux en terre & les larmes aux yeux. Mon IESVS, dit-elle, nous sommes morts si vous n'auez pitié de nous. Ie suis malade, & à peine puis je mettre vn pied deuant l'autre ; & ces enfans ne sçauroient marcher : Où irons nous ? Que ferons nous sans viures & sans force? C'est de vous seul que nous attendõs du secours? Vous estes infiniment bon & tout puissant : Vous aimez les enfans qui sont innocens, & ceux qui vous veulent seruir de bon cœur:Ne laissez-pas mourir ces petites creatures : N'abandonnez point la mere, qui vous demande pardon de ses pechez, & qui vous promet de se confesser à la premiere habitation des François qu'elle rencontrera, si elle

y peut

y peut arriuer deuant que de mourir. En dessus elle auance dans ces grands bois sans autre prouision que de l'esperan[ce] en Dieu, se nourrissant l'espace de di[x] iours qu'elle marcha, de cette pensée, qu'elle auoit tousiours au cœur, & quelques fois en la bouche: IESVS vous estes bon, vous me pouuez donner la vie, vous seul donnez de la force à mes enfans pour les faire marcher, vous seul les empeschez de pleurer & de mourir de faim. Enfin lassée de trauail & de fatigue, elle arriua heureusement aux trois Riuieres: Et ce qui accreut sa ioie, fut qu'elle y rencontra son mary qu'elle croyoit mort au combat. Il ne faisoit que d'arriuer par vn autre chemin. Et pour comble de benediction cet homme qui passoit pour vn grand Iongleur, & vn maistre Sorcier, quitta son infidelité, pour embrasser par le Baptesme la Foy de IESVS-CHRIST: la femme s'acquitta de sa promesse par vne bonne confession qu'elle fit, & par les remercimens & actions de graces qu'elle rendit à Dieu son vnique bien-faicteur.

Vne de nos anciennes Chrestiennes

fit paroiſtre vn courage d'Amazone dans le combat qui fut liuré à ſa chaſte-té par vn François, dont elle ſortit vi-ctorieuſe. Et voici comme elle raconta le faict au Pere qui a la direction de ſon ame. Tirant de ſon ſein vn Crucifix qu'elle portoit pendu au col: voyez-vous ce Crucifix (luy dit elle) il a ſau-ué autresfois mon corps du feu des Iro-quois, & cette nuict il a ſauué mon ame des flammes de l'enfer. Ie fus pourſui-uie, il y a vn an par les Iroquois qui me vouloient rauir l'honneur & la vie, pour me ſauuer plus promptement & pour euiter leur rage, ie iettai mõ bagage & la pluſpart de mes habits, & m'enfuis preſ-que toute nuë dans les bois. Ie pris mon Crucifix en main, n'ayant plus d'autre recours qu'à celuy qu'il me repreſentoit, & ie luy dis du fond de mon cœur: Mon Dieu & mon Sauueur, ie ne crains pas de mourir, vous le ſçauez; mais ie crains de tomber entre les mains de ces vilains qui font vn iouet de la pudicité des pauures captiues: cachez-moy dans vos playes & dans voſtre coſté. Ie les baiſois amoureuſement l'vne apres l'au-

tre. Apres cette priere ie sentis tant de force dans mon corps, que fuiant d'vn pas leger, ie me vis en peu de temps hors du danger de l'ennemi. Mon Pere, disoit-elle, ie ne t'auois pas encore dit cette merueille, en voici encore vne autre que tu ne sçais pas, & que i'ay bien de la peine à te dire : car elle est bien estrange. Cette nuict ce mesme Crucifix a sauué mon ame, qu'vn François s'est efforcé de perdre, en me voulant rauir l'honneur par son impudicité. Il m'a prise par la main & me tirant à part il m'a fait entrer dans vne maison: il m'a iettée par surprise & par force sur vn lict, aussi-tost ie me suis mise à crier, & l'ayant repoussé, i'ay tiré mon Crucifix de mon sein, ie luy ay dit dans la chaleur de ma colere : Miserable, que veux-tu faire ? Veux-tu encor crucifier derechef celuy qui a donné son sang & sa vie pour toy & pour moy ? Si tu ne crains point de faire tort à mon honneur, crains d'offenser celuy qui te peut damner. Quoy, voudrois-tu me perdre en te perdant par vn peché que Dieu a en horreur ? A ces mots il lascha prise, &

moy me voyant deliurée d'vn si grand danger, ie me retiray tout estonnée dans ma cabane, resoluë de demander Iustice au Capitaine des François. Ceci arriua le soir, & le lendemain matin cette genereuse Chrestienne vint trouuer le Pere à l'Eglise vn present à la main, pour l'offrir à Dieu en action de grace de l'auoir retirée du precipice où elle alloit tomber; Et pour le prier de la fortifier dans de semblables rencontres: elle se ietta en suitte aux pieds du Pere pour luy faire sa confession.

Cette mesme Amazone fit encore vne action aussi saincte que genereuse. Ayant esté sensiblemēt offensée par vne sienne parente, & sentant que son cœur se portoit à la vengeance, elle luy dît, c'est de toy, qui és meschant que ie me vengerai. Et là dessus elle va trouuer celle qui luy auoit fait insulte, luy demande pardon, & la prie fortement d'oublier le passé, & de viure auec elle comme si elles estoient sœurs.

Vne pauure malade couchée sur le fumier à demie pourrie d'vlceres depuis deux mois, ne pouuoit assez tesmoigner

de recognoiſſance de l'aſſiſtance que luy rendoit vn de nos Peres par ſon ſoin & par ſes viſites. Ha ! mon Pere, diſoit-elle, que tu me fais de bien, de me venir voir! ie ſuis réjouïe quand ie te voy, tu me fais prier Dieu ne le pouuant faire toute ſeule, tu m'encourages à porter mon mal patiemment, & à en faire mon profit : Enfin tu m'ouures la porte du Ciel par tes viſites, & par tes inſtructions. Quand ie t'ay veu durant le iour, il me ſemble à la fin de la iournée que i'ay profité de mes douleurs.

Vne trouppe de Sauuages penſa perir de faim dans les bois l'Hyuer dernier, les Sorciers & les deuins ont recours à leurs demons pour eſtre aſſiſtés dans leur beſoin ; ils entrent dans leur tabernacle ; ils ionglent, ils iouent de leurs tambours : enfin ils n'épargnent rien de leur meſtier; mais en vain. Dans cette trouppe de Sauuages il ſe trouua vn bon Chreſtien appellé Iean Baptiſte, qui fut ſollicité de renoncer à la priere, & de faire comme les autres pour ſe deliurer de la faim. Ie n'ay garde de le faire, dit-il: Dieu eſt le ſeul Maiſtre de ma

vie, qui en disposera selon son bon plaisir, i'auray recours à luy, & i'espere qu'il ne m'abandonnera pas : quand i'en deurois mourir, ie ne changeray pas de resolution: car apres tout si ie le sers bien, il me donnera vne vie heureuse, apres celle-cy : Et vous qui le méprisez, serez miserables en l'vne & en l'autre.

Sa parolle s'est trouuée veritable; car vne partie de ceux qui ont eu recours au Demon, ont esté tres-miserables, & celui-cy s'estant separé des Infidelles, n'a point experimenté les effets de la faim, ny de la maladie; & vit dans l'esperance d'vn bon-heur eternel.

Vn Capitaine des plus fameux entre les Algonquins fit vn festin à ses secondes nopces, où il inuita quelques François assez considerables, & les principaux de sa nation, ausquels il tint ce discours: Mes freres ie commence à vieillir, il y a tantost vingt-ans que ie suis Chrestien, & que i'en fais profession. Ie suis resolu de mourir dans la Foy que i'ay embrassée, & dans la doctrine que les Peres m'ont enseignée ; ie me suis marié pour la seconde fois: mais

ſelon la couſtume de l'Egliſe, pour m'attacher plus fortement à l'obligation qu'ont les Chreſtiens de ne quitter iamais leurs femmes; & pour rompre les mauuaiſes couſtumes qui regnent de tout temps parmi noſtre ieuneſſe. Si ie viens à manquer en ce point, ou à faire quelque choſe contraire au Chriſtianiſme, ie vous prie de me reprendre; & de ne me point eſpargner. Vous me ferez plaiſir de me redreſſer: & de me remettre dans le bon chemin. Ce Capitaine dit bien, mais il fait encore mieux. Ie ne ſçay s'il aura beaucoup d'imitateurs en ce point, puis que la loy de l'indiſſolubilité du mariage à autresfois ſemblé bien dure, meſme a quelques Diſciples de IESVS-CHRIST, qui diſoient à leur Maiſtre, *Si ita eſt cauſa hominis cum vxore, non expedit nubere.*

CHAPITRE X.

Des Sauuages Hurons deuant leur enleuement de l'Isle d'Orleans.

NOs Sauuages, écrit vn Pere qui en auoit soin; sont en fort bon train. Ils font paroistre, ce me semble, beaucoup plus de foy, & de pieté qu'à l'ordinaire, sur tout ceux qui sont de la Congregation, dont le nombre est de quatre-vingt, *probati omnes testimonio fidei & pietatis*. Ils ont passé l'Aduent dans vne ferueur toute particuliere, chacun ayant pris à tâche de s'auancer plus solidement en la vertu. Plusieurs croyant qu'vne Messe estoit trop courte pour satisfaire à leur deuotion, en ont entendu deux tous les iours. D'autres sont venus salüer le sainct Sacrement le matin auant le temps des Peres; d'autres sont venus à Midy reglément, sans que le froid, ou le mauuais temps peust empescher leur ferueur.

Depuis trois sepmaines certaines grosses fieures ayans attaqué plusieurs de nos Sauuages, dont quelques-vns ont esté fort abbatus, les principaux de la Congregation ont eu soin de visiter les malades, & de les consoler; ce qui a esté mieux receu d'eux que mes visites. Nos Congreganistes ont fait paroistre en leurs maladies la pieté qu'ils recommandoient aux autres.

Nous en auons perdu vn, nommé André, qui estoit meur pour le Paradis. Il s'estoit disposé dés le commencement de l'Aduent, par vne ferueur qui le faisoit admirer de tous nos Congreganistes. Il estoit fort incommodé d'vn coup de fusil qu'il auoit receu dans la cuisse depuis huit ou neuf mois; ce qui le faisoit marcher auec bien de la peine. Il me dit, au commencement de l'Aduent, qu'il eust bien desiré venir trois fois prier Dieu chaque iour deuant le sainct Sacrement: mais que la chose luy estant trop difficile, il preuiendroit le son de nostre Cloche le matin & le soir, & ne sortiroit point de la Chapelle que toutes les Prieres ne fussent ache-

nées. Il venoit le matin d'ordinaire trois quarts d'heure auant tous les autres. Il auoit vn zele, que ie n'ay iamais veu en aucun Sauuage, pour me faire connoiſtre les fautes des Congreganiſtes, ſans eſpargner ſes parens: ce qui m'aidoit beaucoup pour y apporter remede.

Nos Congreganiſtes ayans tous ieûné les quatre-Temps, & la veille de Noël, ce bon homme le fit auec tant d'auſterité, qu'eſtant venu dés le ſoir de la veille de Noël, à deſſein de paſſer la nuict en la Chapelle, pour attendre le temps de la Meſſe, il refuſa vn morceau de pain que ie luy voulus donner pour ſa collation.

Ie l'auois aduerty qu'il feroit ſa petite promeſſe à noſtre-Dame, le iour de la feſte. Il voulut ſe donnant ſoy-meſme, y ioindre vn preſent de pourcelaine, pour teſmoigner que tout ce qu'il auoit, eſtoit au ſeruice de la ſaincte Vierge.

Le ſoir de ce meſme iour eſtant fort attaqué de la maladie dont il mourut, il me demanda congé de faire feſtin à vne centaine de Chreſtiens, auſquels il parla ſi auantageuſement de l'eſtime qu'il

ſaiſoit de la Foy, qu'il en toucha pluſieurs, & quelques-vns ſe vinrent confeſſer au ſortir de là. Il mourut le dernier iour de l'an. Il prioit preſque toûjours Dieu, & le iour de ſa mort, il auoit dit quatre dixaines de ſon Chapelet. Vn quart d'heure auant qu'il paſſaſt, nous eſtions enuiron vingt en prieres aux pieds de ſon lict. Il repetoit tout ce que nous diſions, ſe l'appliquant lors: que nous diſions IESVS ayez pitié de cét homme mourant; IESVS, diſoit-il, ayez pitié de moy, ie vais mourir, & ie meurs auec ioye, parce que ie ſuis Chreſtien. Il nous tiroit les larmes de deuotion.

L'honneur qu'il a receu de tout le Bourg & ſur tout la Congregation, a eſté grand. Auſſi-toſt qu'il eut rendu l'ame, huit Chreſtiens furent prier Dieu à genoux, proche de ſon corps, vne bande ſuccedant à l'autre. Le lendemain les principaux de la Congregation porterent en don à ſa Cabane, vne peau d'orignac, richement peinte, pour honnorer ſon corps: & dequoy faire vn feſtin à tous les inuitez. Nos Muſiciennes y entonnerent auec beaucoup de deuotion

les airs qui sont pour les trepassez, dans le ton de l'Hymne, *Pie Iesu Domine.* En suitte on dit vne dixaine du Chapelet à deux choeurs. Tous les Congreganistes s'estant rendus dans la Chapelle au son de la Cloche, ils en sortirent deux à deux suiuis des principaux Officiers, qui se rendirent tous en bel ordre à la porte du Bourg, où le corps nous estant liuré, les Congreganistes seuls reprirent le chemin de la Chapelle, où l'ayant introduit, nous dismes deux dixaines du Chapelet, & quantité d'autres Prieres. Apres quoy nous portasmes le corps au lieu où il deuoit estre enterré. Le tout auec vne rare modestie, & vne deuotion qui partoit du cœur, & donnoit jusques au cœur.

Nos Chrestiens ont fait diuers petits presens de pourcelaine, huile & bled-d'inde au petit Iesvs, que nous auions mis dans la Creiche à Noël; ce qui a esté appliqué pour les pauures. Dieu benisse ces petits commencemens. Ce sont iusques icy les termes de la Lettre du Pere, qui alors auoit le soin de cette Mission.

Vn ieune-homme d'enuiron trente ans, remarquable pour ses exploits de guerre, auoit eu depuis son enfance tousiours la Foy dans le cœur. Mais les débauches de la ieunesse l'auoient ietté dans le desordre, d'autant plus malheureusement qu'il auoit vn attrait de beauté si puissant sur l'esprit des femmes, mesme les plus chastes, qu'il sembloit auoir quelque charme pour enleuer les cœurs. Comme souuent il retomboit dans le peché, vn de nos Peres indigné contre ses recheutes, le menaça fortement des punitions de Dieu, qui ne tarderoient pas à paroistre sur luy. Peu de iours apres, dans l'horreur d'vne nuict obscure vn spectre espouuantable luy apparut, comme voulant l'estouffer, & le saisissant à la gorge. Il songe à Dieu en cette rencontre, & à l'excez de son peché. Et pour s'en vanger sur luy mesme, il prend vn tison enflammé, qu'il applique sur sa chair nuë, se disant à soy-mesme : Eprouue mal-heureux pecheur, si tu pourras souffrir le feu d'enfer. Cette main qui l'auoit saisi à la gorge pour l'étouffer, quitte prise, & il se

voir en liberté. Il passe le reste de la nuict dans des promesses à Dieu, qu'il va changer de vie, & il attend auec impatience le point du iour, pour aller à confesse. Ce ne fut pas sans larmes ny sans sentimens de douleur, qui firent bien connoistre que ce coup là estoit du Ciel. Il demeura plus de deux heures en oraison, où son cœur parloit plus que sa langue. Vne maladie le saisit, qui dura plusieurs mois, auec des douleurs extraordinaires. C'estoit vne consolation bien sensible que d'oüir les colloques qu'il faisoit à Dieu; iamais on ne l'entendit pousser aucune plainte, sinon d'amour, non pas mesme vn mouuement d'impatience. Son cœur estoit à Dieu, & il ne respiroit que luy. Quand quelqu'vn de nos Peres l'alloit visiter, il reprenoit des forces, pour luy tesmoigner qu'il s'estimoit heureux de se voir en vn estat, où il ne pût songer qu'à Dieu: & en l'embrassant auec amour, les larmes aux yeux, il luy disoit: Helas, mes pechez me seront-ils pardonnez? Mais tout de bon, Mon Pere, croyez-vous que i'aille au Ciel, nonobstant les pechez que

i'ay commis contre mon Dieu, qui doit estre mon iuge? Comme on l'en asseuroit, ses larmes couloient en plus grande abondance, lors qu'il disoit: Helas! mon Dieu, que vous estes bon, & que vous seul meritez d'estre aimé! Mon cœur vous veut aimer, & plus i'ay peché, plus ie vous veux aimer, & veux mourir, en vous aimant. Tandis qu'il eut la parole libre, il employoit vne bonne partie du iour & de la nuict en Prieres. Souuent il prenoit son Crucifix en main, & il luy parloit auec tant d'amour & de larmes, que ceux qui le voyoient, en estoient touchés au vif. Il ne pouuoit souffrir qu'on luy parlast des choses de la terre. I'ay, disoit-il, trop vescu pour la terre, il est temps, que ie viue, & que ie meure pour le Ciel. Sa mere le pria vn iour de demander pour elle, enuiron vn arpent de terre, où elle pût semer du bled, pour l'entretien de sa famille; car nos Peres font faire de grands abbatis de bois, & la terre estant disposée pour le trauail de la culture, ils en font le partage, entre ceux qui estant bons Chrestiens, n'ont pas

assez de forces, afin de se pouruoir eux-mesmes. Ce ieune homme, quoy qu'abatu de maladie, se mit presque en colere contre sa Mere. Suis-ie en estat, luy respond-il, de songer à vos champs? Pourquoy me parlez-vous de ce que dans peu de temps il vous faudra quitter? Que ne me parlez-vous du Ciel, puisque c'est là où doiuent tendre nos desirs? Puis s'adressant au Pere; Si elle n'est, dit-il, meilleure Chrestienne qu'elle n'a esté iusqu'à maintenant, il n'est pas iuste qu'elle soit preferée à ceux qui meritent plus qu'elle: fay ce qui sera pour son bien.

Cela dit, il r'entra incontinent en soy-mesme: & iugeant qu'il auoit parlé d'vn ton trop aigre, il demanda pardon à son Confesseur.

Cependant la mort fait ses approches. Il est saisi de conuulsions si furieuses, & iette des cris si horribles, que tout le monde en est effrayé. Il semble qu'il combatte quelque Demon qui luy ayt apparu. Marie secourez-moy. IESVS sauuez-moy. Mon Dieu, ayez pitié de moy, s'écrie t'il comme tout hors de

soy-mesme. Ces terreurs continuerent aussi bien que sa priere iusques au dernier souspir. Le Pere qui l'assistoit ne luy manqua pas au besoin, adorant en mesme temps les effets de la Iustice & de la Misericorde de Dieu sur ce ieune homme qui portoit iusques à la mort la peine de ses pechez, pour ne la pas porter dans l'eternité. Il se nommoit Iacques Atohonchioanne.

Vne ieune fille qui auoit esté pres de deux ans dans le Seminaire des Vrselines, s'oublia assez-tost apres en estre sortie des promesses qu'elle auoit fait souuent à Dieu, d'euiter le peché. Les remonstrances y estant inutiles, vne personne qui l'aimoit selon Dieu, demanda pour elle qu'elle tombast en quelque griefue maladie, qui peust arrester le cours de ses desbauches, & la faire r'entrer en soy-mesme. Cette priere eut bien-tost son effet. Elle tombe malade, & incontinent les semences de l'Eternité, qu'on auoit iettées dans son ame, commencerent à pousser des fruicts du Paradis. Elle demandoit pardon à Dieu d'vn cœur parfaitement contrit, elle le

remercioit amoureusement de ce qu'il auoit arresté les dereglemens de sa vie, elle le prioit auec vne tendresse de cœur merueilleuse qu'il ne luy rendit point la santé, dont peut-estre elle auroit abusé, mais plustost qu'il prolongeast ses douleurs & sa maladie. La mort suruenant là dessus, luy fut vne asseurance de son salut.

Elle auoit fait le mesme iour vne Confession generale. Vne sienne compagne craignāt qu'elle n'eust oublié quelqu'vn de ses pechez luy en renouuella la memoire. Elle auoit deja perdu la parole, ses yeux parlerent par ses larmes, & sa bouche ne peut parler que par les sanglots de son cœur. Le Pere qui estoit là present, luy aiant donné l'absolution qu'elle luy auoit demandée par signe, aussi-tost elle expira.

Vne bonne vieille Chrestienne n'auoit iamais pû apprendre d'autre priere que quatre mots, IESVS ayés pitié de moy, que i'aille au ciel apres la mort. Mais elle auoit vne telle habitude à les repeter iour & nuit, qu'ayant perdu la parole & le iugement pour toute autre chose,

elle continua cette priere iusques au dernier soûpir, d'vn visage si rempli de ioye, qu'à la voir leuer les yeux au ciel, on iugeoit bien qu'elle portoit là tous ses desirs.

Il y a vn an que cinq Iroquois Agnieronnõs, ayant esté pris à la guerre par les Algonquins & Hurons, furent bruslez, apres auoir receu le saint Baptesme: mais ce qui nous parut de plus aimable en leur connuersion, fut que quatre d'entre-eux se trouuerent suffisamment instruits d'abord qu'on leur parla. Nos Chrestiens dans leur captiuité, iettent par tout où ils sont des semences du Christianisme.

Vn d'eux ayant appris vne priere qui s'adressoit à IESVS-CHRIST, demanda de luy-mesme qu'on luy parlast de la Mere qui l'auoit enfanté estant demeurée Vierge: & la Mere & le Fils, disoit-il, sont entrez en mon cœur, ie ne veux pas les separer, & ie veux que ma langue les inuoque iusques à la mort. En effet il les inuoqua constamment iusques au dernier souspir.

L'année derniere vn François fut tes-

moin de l'heureuse mort de deux Hurons qui furent bruslez dans le païs des Iroquiois Agnieronnons, où ce François estoit captif. Il nous a asseuré que ces deux Hurons auant que d'estre attachés au poteau où ils deuoient estre bruslez, demanderẽt du temps pour prier Dieu, ce qui leur fut accordé. Le plus ieune des deux ayant apperceu ce François; Mon Frere, luy dit-il, si iamais tu vois Outsitsont(c'est le nom que les Hurons donnent à Monsieur de Becancourt, chez lequel ce ieune Huron auoit demeuré deux ans) tu luy diras que ie meurs Chrestien, que les tourmens ne m'estonnent point, à cause qu'ils ne me peuuent oster l'esperance du Paradis.

Vne pauure Chrestienne Algonquine qui auoit esté faite captiue en mesme temps, estant sur le poinct d'estre brûlée, fit aussi ses prieres auant que de mourir, & inuita le mesme François à prier auec elle: Le Dieu qu'adorent les Chrestiens n'estant pas moins adorable au milieu des feux & des flammes, & au milieu d'vn peuple infidele & barbare, que dans les Eglises les plus augustes de la terre.

Vne Chrestienne fuyant au bruit des Iroquois, auec deux petits enfants, qui à peine la pouuoient suiure; ils furent six iours égarez dans les bois. A leur retour vn de nos Peres interrogeant cette pauure femme dequoy elle auoit vescu dans les bois. I'ay vescu de prieres, respondit-elle tout simplement. Quand ie me sentois foible, ie disois mon Chapelet, & aussi-tost sentant mes forces reuenir, ie poursuiuois mon chemin. Pour mes enfans, ie leur cherchois de petites racines, & quelques bouts de branches de petits arbrisseaux, dont les bestes viuent dans les bois. La nuict, ie faisois dormir mes enfans, & moy ne pouuant m'endormir, ie les passois presque toutes entieres en prieres, & à dire mon Chapelet. C'est la saincte Vierge qui seule m'a sauué la vie, & c'est elle que ie veux seruir de tout mon cœur iusques à la mort. La deuotion de cette pauure femme, & sa pieté depuis plusieurs années meritoit ce secours du Ciel.

Vne ieune femme disoit il y a quelque temps, il me tarde dés le grand matin que ie ne sois à l'Eglise, & quand il faut

sortir, il me semble que nous ne faisons que d'y entrer.

Vn bon vieillard, ancien Chrestien, estant iniurié & n'en tesmoignant toutes-fois aucune indignation, comme on luy demanda d'où luy venoit cette égalité d'esprit: Si ie pechois, respondit-il, lors qu'on me calomnie, & que l'on me charge d'iniures, i'en deurois estre fasché. Mais n'y ayant point de ma faute, i'ay plus sujet de m'en réjouir, que de m'en attrister. Dieu qui voit le fond de mon cœur, sçait bien mon innocence, & c'est cela qui me console.

Vne veufue estant sollicitée au mal, par vn ieune homme riche, qui luy presentoit vne chose de prix, & luy promettoit de l'aider en sa pauureté. Malheureux que tu es, retire toy, & laisse moy ma pauureté, luy respond cette femme; Pourueu que ie meure Chrestienne, sans m'engager dans le peché, ie serai en peu de temps, mille fois plus riche que toy. Dieu m'en promet bien plus que toy, & me tiendra parole. Ie serois folle de prendre moins, & de m'engager dans le peché.

Vne autre veufue qui n'auoit point d'autre appuy au monde que son fils vnique, qu'elle aimoit tendrement, l'ayant perdu, & l'ayant veu enleuer à ses yeux par les Iroquois Agnieronnons, eut son recours à Dieu auec vne resignation vrayment Chrestienne. Mon Dieu, luy disoit-elle, vous auez voulu esprouuer ma fidelité, & si c'estoit de cœur que ie vous disois que ie vous preferois à toutes choses. Vous le voyez maintenant. Il est vray que ie songe à mon fils, & que ie le pleure nuict & iour: mais il est vray aussi que ie songe bien plus à vous, & qu'en pleurant ie vous dis que ie suis contente, à cause que ie sçay que c'est vous qui l'auez permis.

CHAPITRE XI.

De la nature & de quelques particularitez du pays des Iroquois.

LE pays des cinq Nations des Iroquois auant leurs conquestes estoit entre le 40. & le 50. degré d'eleuation;

maintenant on ignore l'estenduë de leur domination, qui s'est accreuë de tous costez par leur valeur militaire. Nostre demeure est entre le 42. & 43. degré sur les riues du petit Lac de Gannentaa, qui seroit vn sejour des plus commodes & des plus agreables du monde, sans le ceder mesme à la leuée de la Riuiere du Loire, s'il auoit des Habitans aussi polis, & aussi traitables.

Il a des auantages qui manquent au reste du Canada: car outre les raisins, les prunes, & plusieurs autres fruits qui luy sont communs auec les belles Prouinces de l'Europe, il en possede quantité d'autres qui surpassent les nostres en beauté, en odeur, & en saueur. Les forests sont presque toutes composées de chasteigners & de noyers. Il y a deux sortes de noix, dont les vnes sont aussi douces & agreables au goust, que les autres sont ameres: mais leur amertume n'empesche pas qu'on n'en tire d'excellente huile, en les faisant passer par les cendres, par le moulin, par le feu, & par l'eau, de la mesme façon dont les Sauuages tirent l'huyle du tournesol. On y

voit des cerises sans noyau, des fruits qui ont la couleur & la grosseur d'vn abricot, la fleur du lys blanc, l'odeur & le goust du citron : des pommes de la figure d'vn œuf d'oye, dont la graine apportée du pays des Chats est semblable aux febues, le fruit en est delicat, & d'vne odeur tres-soüefue, & le tronc de l'arbre de la hauteur & de la grosseur de nos arbres nains, se plaist aux lieux marescageux & en bonne terre. Mais la plante la plus commune, & la plus merueilleuse de ces contrées, est celle que nous appellons la plante vniuerselle, par ce que ses feüilles broiées referment en peu de temps toutes sortes de playes : ces fueilles de la largeur de la main ont la figure du lys peint en armoire, & ses racines ont l'odeur du laurier. L'écarlate la plus viue, le vert le plus riant, & le jaune & l'oranger le plus naturel de l'Europe, cedent aux couleurs diuerses que nos Sauuages tirent des racines. Ie ne parle point des arbres aussi hauts que des chesnes, dont les fueilles sont grandes & ouuertes comme celles des choux, non plus que de quantité d'autres plan-

tes particulieres à ce pays, parce que nous en ignorons encore les proprietez.

Les sources qui y sont aussi frequentes que merueilleuses, sont presque toutes minerales. Nostre petit Lac qui n'a que six ou sept lieuës de circuit, est presque tout enuironnée de fontaines salées, de l'eau desquelles on se sert pour saler & assaisonner les viãdes, & pour faire de fort bon sel, qu'on voit souuent se former de soy-mesme en belles glaces, dõt la nature se plaist à enuironner ces sources. Ce qui se forme d'vne autre source éloignée de deux iournées de nostre demeure vers le pays d'Oiogoen à bien plus de force que ce sel des sources de Gannentaa ; puis que son eau qui paroist blanche comme du laict & dont l'infection se fait sentir de fort loin, estant boüillie laisse vne espece de sel aussi mordicant que la pierre Caustique : & les roches qui enuironnent cette fontaine sont couuertes d'vne escume qui n'a pas moins de solidité que la cresme. La source qui se rencontre du costé de Sonnontoüan n'est pas moins merueilleuse : car ses eaux tenant de la

nature de la terre qui les enuironne, qu'il ne faut que lauer pour en auoir du souffre tout pur ; s'enflamment estant remuées auec violence, & rendent du souffre quand on les fait boüillir. Approchant dauantage du pays des Chats on voit vne eau dormante & espaisse, qui s'enflamme comme l'eau de vie, & qui s'agite par boüillons de flamme aussi-tost qu'on y a ietté du feu : aussi est-elle si huileuse qu'elle fournit à tous nos Sauuages dequoy s'oindre & se graisser la teste & le reste du corps.

Il ne faut pas s'estonner de la fertilité de ce païs, puis qu'il est par tout arrosé de Lacs, de Riuieres & de Fontaines, qui se trouuent mesme sur les plus hautes montagnes. Mais si ces eauës rendent la terre féconde, elles ne manquent pas elles-mesmes de la fecondité qui leur est propre. Les poissons qui y sont les plus communs, sont l'Anguille & le Saulmon, qu'on y pesche depuis le Printẽps iusques à la fin de l'Automne ; Nos Sauuages pratiquant si bien leurs digues & leurs escluses, qu'ils y prennent à mesme temps l'Anguille qui descend & le

Saulmon qui monte tousiours. Ils prennent le poisson d'vne autre façon dans les Lacs, le dardant auec vn trident à la lueur d'vn feu bitumineux, qu'ils entretiennent sur la pointe de leurs canots.

La temperature de l'air approchant de celuy de France, iointe à ces aduantages, que l'eau & la terre nous fournissent, facilitent beaucoup la conuersion des Sauuages; en sorte que nous auons lieu d'esperer que leur humeur phantasque & bizarre, dont nous allons parler, sera le seul obstacle à leur bonheur.

CHAPITRE XII.

Du naturel & des mœurs des Iroquois.

LEs Iroquois dont nous n'auons encore découuert que quatorze Bourgs, sont partagez en Superieurs & Inferieurs. Les premiers ne contiennent que les Anniehronnons qui sont les plus cruels, & auec lesquels nous

auons moins de cõmunication; & sous le nom des Iroquois Inferieurs sont compris les Sonnontouaehronnons, qui sont les plus nombreux; Les Onnontageh-ronnons, qui sont les plus considerables & nos plus fideles alliez; Les Oiogoenh-ronnons, qui sont les plus superbes; & les Onneionthronnons qui sont les plus foibles de tous.

L'humeur de toutes ces Nations est guerriere & cruelle; & faute d'auoir des voisins à combattre, pour les auoir tous subiugez, elles vont chercher dans d'autres contrées des nouueaux ennemis. Il n'y a que fort peu de temps qu'ils sont allez porter la guerre bien loin au delà du pays des Chats à des peuples qui n'ont pas la connoissance des Europeans, de mesme qu'ils leurs sont inconnus. La vertu de ces pauures Infideles estant la cruauté, comme la mansuetude est celle des Chrestiens, ils en font eschole dés le berceau à leurs enfans, & les accoustument aux carnages les plus atroces, & aux spectacles les plus barbares. Leurs premieres courses ne sont que pour répandre du sang humain

& se signaler par des meurtres, & leurs trouppes enfantines armées de haches & de fuzils ,qu'elles ont de la peine à soustenir, ne laissent pas de porter par tout l'épouuante & l'horreur. Ils vont à la guerre à deux & trois cents lieuës loin de leurs pays par des rochers inaccessibles, & des forests immenses, n'estant munis que d'esperance ; & ne laissant dans leurs Bourgs pendant des années entieres que leurs femmes & leurs petits enfans. Mais quelques cheuelures qu'ils remportent, ou quelques prisonniers de guerre destinez à leur boucherie, sont les trophées dont ils croient leurs trauaux heureusement recompensez.

Cependant ces victoires leur causant presque autant de perte qu'à leurs ennemis, elles ont tellement depeuplé leurs Bourgs, qu'on y compte plus d'Estrangers que de naturels du pays. Onnontaghé à sept nations differentes qui s'y sont venuës establir, & il s'en trouue iusqu'à onze dans Sonnontoüan ; en sorte que leur ruïne causée par leurs conquestes, nous donnent l'auantage de prescher la Foy à quantité de Nations diuerses que

nous ne pourions aller instruire chacune dans son pays.

Leurs mariages ne rendent que le lict commun au mari & à la femme, chacun demeurant pendant le iour chez ses propres parents, & la femme allant le soir trouuer son mari pour s'en retourner le lendemain de bon matin chez sa mere, ou chez son plus proche parent: sans que le mari ose aller dans la cabane de sa femme deuãt qu'elle ait quelques enfans de luy. La seule communication de biens qui est entre l'vn & l'autre, est que le mari donne tous les fruits de sa chasse à sa femme, qui luy rend en recompense quelques seruices, & est obligée de cultiuer ses champs, & d'en faire la recolte.

Ils rendent ridicules les plus fascheuses de leurs maladies par la superstition grossiere qu'ils apportent à leur guerison. Car se persuadant que toute leur incommodité vient de ce que l'ame manque de quelque chose qu'elle souhaitte, & qu'il ne faut que luy donner ce qu'elle desire pour la retenir paisiblement dans le corps; C'est à qui se mon-

strera le plus liberal, faisant au malade les presents qu'il souhaite, & ausquels il croit que sa vie est attachée. On voit vn moribond enuironné d'alesnes, de ciseaux, de cousteaux, de sonnettes, d'aiguilles, & de mille autres bagatelles, de la moindre desquelles il attend la santé. S'il se laisse enfin mourir on attribuë sa mort au defaut de quelque chose qu'il desiroit : il meurt, dit-on, parce que son ame desiroit manger d'vn chien, ou de la chair d'vn homme; parce qu'on ne luy à pas trouué vne certaine hache qu'il desiroit, ou parce qu'on n'a peu luy retrouuer vne belle paire de chausses qui luy ont esté derobées : si au contraire le malade recouure sa santé, il attribuë sa guerison au present qu'on luy a fait de la derniere chose qu'il souhaitoit pendant sa maladie, & le cherissant tousiours par apres, le conserue soigneusement iusqu'à la mort. En sorte que comme ils croient que toutes leurs maladies ont la mesme cause, ils ne reconnoissent aussi qu'vn seul remede pour les guerir.

Les Morts ne sont non plus exempts de leurs superstitions que les malades.

Aussi-

Auſſi-toſt que quelqu'vn a expiré dans vne cabane, on y entend des cris & des lamentations de la parenté aſſemblée, de tout âge & de tout ſexe, ſi effroiables qu'on prendroit ce tintamarre lugubre, qui dure les mois & les années entieres pour les hurlemens de l'Enfer. Cependant apres que le mort eſt enterré, qu'on a comblé ſon tombeau de viures pour la ſubſiſtance de ſon ame, & qu'on luy a fait vne maniere de ſacrifice, en brûlant vne certaine quantité de bleds; les anciens, les amis & les parents du deffunct ſont inuitez à vn feſtin, où chacun porte ſes preſents pour conſoler les plus affligez. C'eſt ainſi qu'ils en vſerent en preſence d'vn Pere de noſtre Compagnie, qui repreſentoit dans vne de ces ceremonies la perſonne de Monſieur le Gouuerneur. Vn Ancien des plus conſiderables ſe demarchant grauement, s'eſcrie d'vn ton lugubre ai, ai, ai, agatondichon, helas, helas, helas, mes chers parents, ie n'ay ny eſprit ny parole pour vous conſoler, ie ne peux autre choſe que de meſler mes larmes auec les voſtres, & me plaindre de la rigueur

de la maladie qui nous traite si mal, ai, ai, ai, agatondichon. Ie me console neantmoins de voir Onnontio & le reste des François pleurer auec nous: mais courage mes parens n'attristons pas plus long-temps vn hoste si honorable, essuyons les larmes d'Onnontio en essuyant les nostres; voilà vn present qui en tarira la source. Ce present qu'il fit à mesme temps, fut vn beau colier de Pourcelaine, qui fut suiuy des presens & des condoleances de tous les autres; la liberalité des femmes n'estant pas moindre que celle des hommes en cette rencontre. La ceremonie se termine par le festin, dont on tire les meilleurs morceaux pour les malades considerables du Bourg. Tout cela ne pouuant arrester les pleurs & les cris d'vne mere, quelqu'vn des parens, pour donner des marques de sa pieté, en la consolant, deterre le mort, & le reuestant d'vn habit neuf, iette au feu son habit mortuaire: ce qu'il fait iusqu'à deux ou trois fois en diuers temps; iusqu'à ce que ne trouuant plus que les os nuds, il les enueloppe dans vne couuerture pour les presen-

ter à l'affligée. Enfin quelque temps apres ces ceremonies, on reconnoist la liberalité de ceux qui auoient fait des presens de consolation, en leur distribuant les meubles du mort, ausquels on en adiouste d'autres, si ceux-là ne suffisent pas.

Il n'y a rien que ces peuples ayent plus en horreur que la contrainte: les enfans mesme ne la peuuent souffrir, & viuent à leur faitaisie dans la maison de leurs parents, sans crainte de reprimende ny de chastiment. Ce n'est pas qu'on ne les punisse quelquefois en leur frottant les leures & la langue d'vne racine fort amere; mais on le fait rarement, de peur que le depit ne les porte à se faire mourir, en mangeant de certaines herbes venimeuses, qu'ils sçauent estre vn poison, dont les femmes mariées vsent beaucoup plus souuent, pour se venger du mauuais traitement de leurs maris, en leur laissant ainsi le reproche de leur mort.

Au reste parmy tant de deffauts causez par leur aueuglement & leur education barbare, il ne laisse pas de s'y ren-

contrer des vertus capables de donner de la confusion à la pluspart des Chrestiens. Il ne faut point d'Hospitaux parmy eux, parce qu'il n'y a point de mendiants ny de pauures tant qu'il s'y trouue des riches, leur bonté, humanité & courtoisie ne les rend pas seulement liberaux de ce qu'ils ont; mais ne leur fait presque rien posseder qu'en commun. Il faut que tout vn bourg manque de bled deuant qu'vn particulier soit reduit à la disette: Ils partagent leurs pesches en égales portions auec tous ceux qui suruiennent, & ils ne nous font reproche que de nostre reserue à y enuoier souuent faire nos prouisions.

Nous auons dit dans nostre derniere Relation combien leur superstition les attachoit scrupuleusement à leurs songes; mais les exemples que nous en auons veu depuis, sont trop rares pour les omettre. Vne femme fort malade dans Onnontaghé auoit resvé qu'il luy falloit vne robbe noire pour la guerir; mais le massacre cruel de nos Peres que ces Barbares auoient fait tout recemment, leur ostant l'esperance d'en pou-

uoir obtenir de nous, ils eurent recours aux Hollandois, qui leur vendirent bien cher la pauure ſuranne du Pere Poncet, qui en auoit quelque temps auparauant eſté dépouillé par les Annienhronnons. Cette femme luy attribuant ſa gueriſon, la veut conſeruer toute ſa vie comme vne precieuſe relique, & c'eſt entre ſes mains que nous l'auons reconnuë. Il ne leur faut que reſuer à vne choſe pour leur faire entreprendre de grands voyages à ſa recherche. L'Eſté dernier vne femme n'ayant pas trouué à Kebec vn chien François qu'elle y eſtoit venu chercher, parce qu'vn ſien neueu l'auoit veu en ſonge, entreprit vn ſecond voyage de plus de quatre cens lieuës par les neiges, les glaces & les chemins les plus rudes, pour aller chercher cét animal ſi deſiré, au lieu où on l'auoit tranſporté. Pleuſt à Dieu que nous fiſſions autant d'eſtat des inſpirations du ciel que ces Barbares en font de leurs ſonges !

CHAPITRE XIII.

Des tesmoignages reciproques d'amitié entre nous & les Iroquois.

IL est difficile de trouuer d'exemple où Dieu se soit monstré Maistre plus absolu des cœurs que dans nostre reconciliation auec les Iroquois. Nous en receuons autant de caresses & de tesmoignages de bien-veillance que nous craignions d'effets funestes de leur cruauté. Nous logeons & nous mangeons en toute seureté auec ceux dont l'ombre il y a peu de temps, & le seul nom nous donnoit de la frayeur. La durée de cette vnion, qui semble croistre tous les iours, nous a fait perdre la crainte que nous eussions peu auoir au commencement, qu'vn premier accueil si ioyeux ne fust suiuy d'vne issuë également funeste. Ce n'est pas l'interest temporel qui cimente cette amitié; puis qu'elle ne leur a encore produit aucuns fruicts de la terre: mais c'est sans doute l'amour

Diuin qui leur donne ces douces pentes, ces complaisances & ces tendresses pour nous, dont il doit tirer leur salut. Il n'y a iamais de plus grande ioye, ny de plus grande feste dans leurs cabanes & leurs bourgs, que quand ils peuuēt nous y posseder. S'ils ne peuuent nous y retenir assez long-temps, ils tesmoignent ne pouuoir souffrir nostre absence, en nous suiuant par trouppes iusques dans nostre habitation, pour y viure auec nous ; & s'y comportent de telle sorte, que si Dieu leur fait trouuer des charmes dans nostre entretien, il ne nous laisse pas sans aucun sentiment de ioye dans leur compagnie.

Aucun de nous n'a esté malade cét hyuer qu'ils ne luy ayent témoigné prendre part à sa douleur, luy faisant largesse de leur gibier, comme ils témoignoient en suite par leurs presens de conjouyssance prendre part à sa guerison.

Les alliances que nous contractons à la façon du pays auec les Sauuages, est vn des plus excellens moyens que Dieu nous ait inspiré pour nous maintenir, &

auancer la foy parmy eux : ces pauures Barbares prenans pour nous des sentimens de peres, de freres, d'enfants & de neueux, lors que nous leur en accordons les noms. La plus aduantageuse de ces alliances est celle que le Pere Superieur appellé Achiendasé a contractée auec Sagochiendagesité, qui a la puissance & l'authorité Royalle sur toute la Nation d'Onontaghé, quoy qu'il n'en ait pas le nom : Le contract de leur vnion qui se fit en presence des deputez des cinq Nations leur ayant fait tousiours depuis considerer les François comme vne partie de leur peuple, qu'ils sont obligez de cherir & de defendre de tout leur pouuoir.

Aussi nous ont-ils tousiours depuis rendu les mesmes offices dont ils vsent enuers leurs plus fideles amis. Les principaux d'entr'eux estant venus auec de grands cris lugubres pour nous consoler de la mort de deux de nos François, celuy qui portoit les presens de condoleance adressant son discours au Pere Superieur luy dit: Les Anciens de nostre pays ayant coustume de s'entr'essuyer

les larmes, quand ils sont affligez de quelque malheur; Nous venons Achiendasé, pour te rendre ce deuoir d'amitié : Nous pleurons auec toy, parce que le malheur ne te peut toucher sans nous percer du mesme coup; & nous ne pouuons sans vne extreme douleur te voir si mal-traité en nostre pays, apres auoir quitté le tien où tu estois parfaitement à ton aise: La maladie iette tes neueux dans le fond d'vne terre dont tu ne connois pas encore la superficie. Ah! que le Demon cruel prend bien l'occasion pour affliger ceux qu'il hait! Il se sert iustement, pour faire ce mauuais coup, du temps auquel tu auois plus besoin de tes neueux, pour bastir tes cabanes, te fortifier, & cultiuer tes champs. Les ayant en vain harcelez sans relasche pendant tout l'Esté, & se reconnoissant trop foible pour t'attaquer, il a fait ligue auec les Demons de la fievre & de la mort, afin de ioindre nostre perte à la vostre, exerçant ses rauages chez nous encore plus que chez vous. Mais prens courage, nostre frere, nous essuyons les larmes de tes yeux, afin que

tu voyes que tous tes neueux ne sont pas morts ; nous t'ouurons les yeux par ce present, afin que tu consideres ceux qui te restent, & que par tes agreables regards tu leur rende la vie & la ioye à mesme temps. Pour nos deux neueux qui sont morts, il ne faut pas qu'ils aillent nuds en l'autre monde, voicy vn beau drap mortuaire pour les couurir. Voilà aussi de quoy les mettre dans la fosse, de peur que leur veuë ne renouuelle ta douleur ; & pour t'oster de deuant la veuë toute sorte d'objets lugubres. Ce present est pour applanir la terre dans laquelle ie les ay mis, & cet autre pour dresser vne palissade alentour de leur tombeau, afin que les bestes & les oyseaux carnassiers n'inquietent point leur repos. Enfin ce dernier est pour remettre ton esprit dans son repos & son assiette, afin que nostre paix continuant dans la mesme fermeté, aucun Demon ne la puisse alterer.

Ce furent les propres termes de la harangue de ce graue Barbare, qui fut accompagnée de huict beaux presens de coliers de Porcelaine qu'il nous fit au

nom du public. Plusieurs particuliers ont vsé des mesmes ciuilitez & de la mesme liberalité que nous auons reconnuë auec aduantage dans toutes les occasions que nous en auons pû trouuer.

L'vnion que nous auons contractée auec Sagochiendagesité nous faisant aussi freres des Sonnontouaehronnons, & peres des Oiogoenhronnons, ces trois Nations nous en sont venuës faire leurs remerciements : mais les Sonnontouaehronnons en ont plus témoigné de reconnoissance que les autres, nous ayant presenté, pour nous posseder chez eux, vne demeure fort auantageuse pour son abondance de toutes sortes de viures, & pour la communication qu'elle peut auoir facilement auec celle d'Onnontaghé.

CHAPITRE XIV.

Des dispositions que les Iroquois ont à la Foy.

L'Insolence, la superstition, & la dissolution extreme de ces peuples

iointes à la cruauté qui les a fait les vniques persecuteurs de la primitiue Eglise de ces contrées, nous donnoient lieu d'attendre vn succez de cette Mission tout different de celuy que la protection de Dieu nous y a fait éprouuer. Ces meurtriers des Predicateurs de l'Euangile, ces loups carnassiers qui auoient exercé leur rage sur le bercail de IESVS-CHRIST auec plus de fureur & des tourmens plus atroces que les Nerons & les Diocletians, embrassent nostre saincte Religion auec plus de ferueur que ceux qu'ils ont exterminé, & prennent le ioug de cette mesme foy dont ils estoiét il y a peu d'années les Tyrans. Ils repeuplent l'Eglise que leur cruauté auoit depeuplée : ils bastissent chez eux plus de Chapelles qu'ils n'en auoient destruit chez leurs voisins. La prouidence de Dieu leur fait prendre la place des pauures Chrestiens qu'ils ont exterminez; & les exhortations de nos Martyrs plus ardentes que les flammes & les brasiers du milieu desquels ils preschoient, ont maintenant de si merueilleux effets parmy leurs bourreaux, qu'il s'est fait plus

de Chreſtiens Iroquois en deux mois, qu'il ne s'eſtoit conuerti de Hurons en pluſieurs années : Ils demandent auec autant de ferueur & de veneration les eauës du Bapteſme ; qu'ils les auoient meſpriſées auec inſolence, verſans de l'eau boüillante ſur la teſte des Predicateurs en deriſion de ce Sacrement. S'ils demandent auec inſtance d'entrer au nombre des Fideles & de porter l'Illuſtre nom de Chreſtiens, ils n'apportent pas moins de ſoin à ne s'en pas rendre indignes & à en faire les fonctions. Leur ferueur feroit prendre cette Egliſe naiſſante pour vne Egliſe formée & eſtablie par pluſieurs années, ou par pluſieurs ſiecles : encore ſeroit-il aſſez difficile de trouuer dans les anciennes Egliſes vn auſſi grand empreſſement pour aſſiſter aux prieres & aux Inſtructions publiques, iointe à vne auſſi grande modeſtie, & vne auſſi parfaite ſoûmiſſion à tous les deuoirs d'vn Chreſtien.

Deux Peres de noſtre Compagnie qui ne quittent point la Miſſion d'Onnontaghé où la ferueur du Chriſtianiſme eſt plus grande, reconnoiſſent dans

les Onnontagehronnons vne douceur de conuersation, & vne ciuilité qui n'a presque rien de Barbare. Les enfans y sont dociles, les femmes portées à la deuotion la plus tendre, les anciens affables & respectueux, les guerriers moins superbes qu'ils ne le paroissent. Et en general la complaisance que le peuple témoigne pour nostre doctrine & nos pratiques ne nous fait pas esperer de petits progrez de nostre saincte Foy. Dieu se sert de leurs superstitions & de leur fausse pieté pour en tirer sa gloire, nous donnant le moyen de sanctifier l'inclination qu'ils ont à pratiquer quelque culte Diuin, & à vser de quelques ceremonies de Religion, en leur faisant changer d'obiet, & leur faisant adresser au vray Dieu les inuocations & les termes d'adorations dont ils se seruoient auparauant dans leurs sacrifices, quand ils offroient ce qu'ils croioyent auoir de meilleur à quelque Diuinité inconnuë.

La coustume qu'obseruent ces Nations de se faire chaque année reciproquement des presens d'amitié dans les

Conſeils & les Aſſemblées publiques, nous donnera dans ces occaſions, en y faiſant & receuant les preſents publics, vne fauorable ouuerture pour leur expliquer nos myſteres ; au lieu d'y faire le recit des choſes paſſées & les plus reculées de la memoire, ainſi qu'ils le pratiquent dans ces ceremonies.

C'eſt auſſi de cette meſme façon que nous nous ſeruons de la couſtume que les parens & les anciens ont de ſe tenir aſſemblez pendant la nuict qui ſuit le iour des funerailles, pour raconter des hiſtoires anciennes : car nous leur rendons leur curioſité vtile dans ces rencontres, & iettons inſenſiblement & à loiſir dans leurs ames les ſemences de la Foy, en leur expliquant dans ces recits d'hiſtoires nos myſteres, & les merueilles de noſtre Religion.

Qui n'admireroit la bonté de Dieu qui ſe ſert pour le bien de ces pauures Infideles, des meſmes moyens que le diable employoit pour les ſeduire ? Le ſonge qui eſtoit le Dieu & le grand Maiſtre de ces peuples en ayant ſouuent porté pluſieurs deuant la Predication de

l'Euangile à la pratique des vertus Morales, a mesme fait embrasser la Foy à quelques-vns; & vn des deux Peres employez à Onnontagé mande qu'vne ieune fille, sur l'esprit de laquelle ses exhortations ne pouuoient auoir aucun effect, a esté conuertie par vn songe, qui luy a, dit-elle, fait voir dans le Ciel la verité des choses qu'on leur presche.

Cependant nos trauaux ne sont pas sans obstacles, & l'Euangile trouue là ses ennemis qui la combattent, afin que les victoires de la Foy soient de veritables victoires. Car outre que l'humeur guerriere & boüillante, l'extreme libertinage & les courses continuelles de la ieunesse retardent la conuersion de ce païs; le diable y renouuelle toutes les calomnies dont il s'estoit autres-fois serui auec plus de succez, pour nous mettre mal dans les esprits des Hurons, & frustrer les trauaux des Peres de nostre Compagnie des fruits qu'ils en attendoient.

Nostre Compagnie qui tâche d'imiter celuy dont elle a l'honneur de porter le nom, & au seruice duquel elle s'employé

ploye par toutes les contrées du monde, fait gloire d'estre comme luy attaquée de calomnies. Aussi s'en trouue-t'il par tout en grand nombre qui luy procurent cét honneur, qui, quoy qu'il luy soit d'ordinaire auantageux, empesche neantmoins quelques-fois les fruicts qu'elle fait dans l'Eglise. Mais il est assez difficile de trouuer des calomnies plus grossieres que celles que l'esprit de mensonge suggere à ces pauures Sauuages. On nous y accuse de les exhorter souuent au Paradis pour les y brûler à nostre aise : & il s'en trouue quelques-vns qui disent estre ressuscitez, & auoir esté tesmoins de tout cela.

Mais vne seule femme en a peu trouuer, quoy qu'en petit nombre, d'assez foibles, pour estre intimidez par ces sortes de resueries. Nous taschions de disposer au Baptesme & à la mort cette pauure Infidelle qui auoit la machoire demise, lors qu'elle tomba en syncope, & bien-tost apres reuenant à soy, conta des nouuelles de l'autre monde. Elle auoit, disoit-elle, esté menée au pays des ames des François, mais estant

preste d'entrer, elle vit vne fumée bluaſtre qui s'eleuoit du milieu du Paradis, & qui luy donna de la defiance de ce qui s'y paſſoit : regardant en ſuite par deux diuerſes fois plus attentiuement, elle auoit veu pluſieurs de ſes compatriotes que les François bruſloient auec de grandes huées : ce qui l'auoit obligée de s'eſchaper des mains de ceux qui la conduiſoient au ciel, & de reuenir en vie, pour euiter vn pareil traitement, & donner aduis au public du danger qu'il y auoit de croire les François.

Nous n'auons pas tant de peine à nous purger de ces reproches ridicules, qu'à détromper le peuple des bruits que font courir quelques Hurons Apoſtats qui attribuent à la Foy toutes les guerres, les maladies & les ruynes du pays ; & apportent leur propre experience pour confirmation de leurs impoſtures, aſſeurant que leur changement de Religion a cauſé le changement de leur fortune, & que leur Bapteſme a eſté ſuiuy auſſi-toſt de toutes les miſeres poſſibles. Les Hollandois, diſent-ils, ont maintenu les Iroquois, en les laiſſant vi-

ure à leur mode, comme les Robbes noires ont perdu les Hurons en leur preſchant la foy. Enfin ils apportent pour la meilleure de leurs preuues l'exemple d'vne Cathecumene d'Onnontaghé, qu'ils diſent eſtre tombée malade à noſtre abord, & auoit eſté enſorcelée auec du poil d'vn chien de Kebec, ainſi que le Sorcier du pays l'auoit enfin découuert, apres auoir long-temps examiné les cauſes de ſa maladie.

Cette calomnie fit moins d'impreſſion ſur les eſprits que celle que le Diable ſuſcita contre le Pere qui partit l'Hyuer dernier d'Onnontaghé pour nous venir querir : car ſon voyage fit croire que la grande mortalité qui eſtoit alors en ce pays-là, eſtoit cauſée par la recherche des ames qu'il faiſoit, en voulant emporter vne caiſſe toute pleine. Neantmoins, quoy que l'opinion qu'ils ont par tradition que les Ames ſortent de temps en temps de leurs corps, ſur tout vn peu deuant la mort, ſemblaſt fauoriſer cette impoſture, ce bruit ſe diſſipa bien-toſt de ſoy-meſme, & n'eut aucune ſuite faſcheuſe.

Ainsi peut-on voir que les obstacles sont bien moindres que les moyens que nous auons là d'auancer la Foy, qui seroient plus grands, si la compassion & la charité des gens de bien estoit plus grande : car vn des fruicts les plus remarquables qu'on pourroit faire en ce pays, seroit de racheter des captifs Chrestiens qui sont entre les mains des Iroquois ; ce qui seroit vtile non seulement au salut des Ames & des corps de ces pauures esclaues, mais aussi à la conuersion des Iroquois, qui sont rauis par ces exemples. Il ne faut que découurir aux personnes zelées la misere des Hurons & des autres captifs, pour les porter à vne liberalité proportionnée à la pitié qu'ils en auront.

Les Iroquois ont trois sortes de captifs, dont les premiers ayant subi de leur gré le ioug des vainqueurs, & pris parti parmi eux, sont deuenus chefs de famille, apres la mort de leurs Maistres, ou se sont mariez. Quoy qu'ils meinent vne vie assez douce, ils sont considerez comme esclaues & priuez de voix actiue & passiue aux Conseils publics : Les

autres décheus dans l'esclauage apres auoir esté les plus opulents & les plus considerez de leurs bourgs, n'ont de leur Maistre pour recompense de leurs trauaux & de leurs sueurs continuelles, que la nourriture & le couuert. Mais le sort des derniers est bien plus deplorable : ce sont la pluspart des ieunes femmes ou filles, lesquelles n'ayant peu trouuer party parmy les Iroquois, sont incessamment exposées au danger de perdre l'honneur ou la vie par la lubricité brutale, ou par la cruauté de leurs Maistres ou de leurs Maistresses. Tous les moments leur sont à craindre ; leur repos n'est iamais sans inquietude & sans danger, leurs moindres fautes n'ont point d'autre chastiment que la mort ; & leurs actions les plus innocentes & les plus sainctes peuuent passer pour fautes : Quand vn Barbare a fendu la teste à son esclaue d'vn coup de hache, c'est vn chien mort, dit-on, il ne faut que le ietter à la voirie. C'est ainsi qu'vne pauure Chrestienne captiue appellée Magdelaine fut guerie d'vne maladie qui la faisoit languir, par sa Mai-

stresse, qui la massacra auec autant d'inhumanité qu'elle auoit auparauant fait paroistre de bonté, en l'adoptant pour sa mere. Nous n'auons que trop d'exemples de cette nature, & Dieu veüille tellement exciter la compassion de ceux à qui il a fait largesse des biens de la terre pour acquerir ceux du ciel, que leur liberalité tirant ces pauures captifs de ces dangers si grands & si manifestes, nous ne puissions plus les années prochaines en raconter de semblables.

CHAPITRE XV.

Des premieres semences de la Foy parmi les Iroquois.

QVoy que les deux Peres qui hyuernerent à Onnontaghé dés l'année 1656. y fussent allez comme Ambassadeurs, plustost que comme Predicateurs de l'Euangile : ils ne laisserent pas déslors de ietter les diuines semences dans ces terres en friche, & de les disposer à faire la paix auec Dieu, en les por-

tant à se reconcilier auec les hommes. Ils se seruirent de la facilité qu'ils trouuerent de pouuoirs sans choquer les esprits, enseigner la doctrine Chrestienne, faire les prieres dans vne petite Chapelle, & baptiser les enfans. Mais ils n'vsoient que moderément de leur zele, pour gaigner les occasions de l'exercer par apres auec plus de liberté, & ouurir vne plus grande porte à l'Euangile, en moyennant l'accord auec les François.

Ce fut donc l'Esté suiuant que les Peres s'estant establis, declarerent ouuertement la guerre à l'Infidelité non seulement dans Onnontaghé, mais aussi dans tous les autres pays des Iroquois, où ils ont peu auoir accez. En sorte que seize ou dix-sept Nations differentes de pays, de mœurs & de langage, ausquelles ils ont porté le flambeau de la Foy, ont ouuert les yeux aux veritez qu'ils leur ont annoncées: & Dieu qui a ramassé de quatre cens lieuës loin des enuirons ces captifs de plusieurs nations pour leur faire part de la liberté de ses enfans, leur rend l'Iroquois, qui est la langue seule dans laquelle on les pres-

che, assez intelligible pour en estre instruits dans nos mysteres.

Mais on remarque dans les Onnontagheronnons plus de ferueur que dans tous les autres, & plus d'inclination pour le Christianisme, auquel ils se maintiennent auec autant de constance qu'ils ont eu de zele en s'y attachant; les menaces & la crainte de la mort ne les en pouuant separer. Ainsi vne fille des plus considerables d'Onnontaghé, qui estoit fort malade, mesprisant les discours d'vne meschante femme, qui vouloit luy persuader que son baptesme ayant causé sa maladie, les visites de la Robe noire acheueroient de la faire mourir; attendit à declarer au Pere cette tentation, apres auoir receu ses Instructions & acheué ses prieres.

Vne captiue Huronne nommée Therese, qui auoit deuant son esclauage esté de bonne famille, & tenu rang de Princesse, fit encore paroistre plus de generosité, lors qu'vne indisposition ne luy ayant pas permis d'obeïr au commandement que son Maistre luy auoit fait d'aller querir de la viande à vne iournée

loin, & attendant d'heure en heure le coup de la mort, dont le Barbare furieux l'auoit menacée, & dont elle sembloit si asseurée, que chacun la consideroit déja comme morte; elle eut tant de courage & de confiance en nos mysteres, qu'apres s'estre confessée auec les sentiments d'vne Ame tout à fait Chrestienne, elle s'en alla aussi-tost pleine de joye trouuer son tyran & le prier qu'il hastast la mort qu'il luy auoit destinée, puis qu'il ne luy pouuoit rendre vn meilleur office. Le Barbare surpris aussi bien que tous les assistans de cette hardiesse, eut dés lors plus de confusion de son mauuais dessein que d'enuie de l'executer: tant la magnanimité Chrestienne a d'ascendant sur les esprits.

Il n'est pas croyable combien les exemples de generosité sont puissants pour gaigner ces Infidelles. La hardiesse que les Peres qui les instruisent témoignent, allant sans changer de visage dans les bourgs & les cabanes, où on leur dit que la mort & les supplices les attendent; cause autant de fruict dans les Ames que d'admiration dans les es-

prits, & a eu tant de pouuoir sur les cœurs des Anciens & des Capitaines, qui témoignoient au commencement toute l'indifference possible pour nos mysteres, qu'il y en a maintenant quelques-vns d'entre eux; Catechumenes cachez, & quelques autres qui font profession ouuerte de la Foy, sans qu'aucun d'eux s'oppose au progrez de l'Euangile. Il est vray que l'exemple funeste de Hondiatarase doit les en destourner. Ce pauure mal-heureux estoit vn homme d'esprit & d'intrigue, qui faisoit vne partie des affaires du pays, parloit le mieux dans les Conseils, & auoit seul d'entre tous les Anciens osé s'opposer ouuertement à l'Euangile, entrer en dispute sur nos mysteres, & deffendre les Fables du pays. Mais Dieu sceut bien renuerser cet obstacle de sa gloire, & punir les blasphemes de cet insolent. Vn sien neueu qui croioit en auoir receu quelque iniure luy fendit la teste d'vn coup de hache, au lieu mesme où on deuoit planter la Croix qu'il vouloit renuerser, & au temps que les Peres partoient de Kebec, pour y venir establir leur demeure.

Si Dieu a fait paroistre sa Iustice en cet exemple, il a fait voir sa misericorde infinie en plusieurs autres. Le Pere ne pouuant rien depuis long-temps sur l'esprit d'vne femme superbe & hautaine aussi difficile à conuertir que son frere Iean-Baptiste Achiongeras s'estoit monstré docile aux lumieres de l'Euangile, ayant eu l'honneur d'estre le premier Chrestien de son pays : il eut recours à Saincte Magdelaine auec tant de succez, que la Pecheresse conuertie dés le second iour de la neufuaine, venant demander le Baptesme, y receut le nom de sa bien-faictrice.

Le mesme Pere ayant aduis qu'vne Huronne Chrestienne fort malade estoit depuis vingt quatre iours dans le milieu d'vn bois où elle auoit esté conduite par quelques personnes qui luy estoient affectionnées, pour la sauuer de la cruauté de son Maistre ; il s'y transporta aussi-tost & n'y trouua pas la Chrestienne, mais vne autre pauure femme Infidelle aussi fort malade, qu'il luy fut si aisé de conuertir & d'instruire, qu'elle demanda & receut aussi-tost le Baptes-

me. Heureuse ! d'auoir fait vne rencontre si impreueuë de la vie de l'ame deux iours auant sa mort corporelle, & d'auoir appris si à propos le moyen de reparer la petite perte qu'elle alloit faire, par le gain du plus grand thresor, ou plustost de l'vnique thresor qui soit au monde.

Vne autre pauure femme de la Nation des Chats, condamnée par ses Maistres à estre deliurée par vne mort sanglante d'vne espece d'hydropisie dont elle estoit trauaillée depuis quelque temps, receut presque à mesme temps la guerison du corps & de l'Ame; car vne de ses parentes ayant prié le Pere de l'aller voir, il la deliura du danger de sa maladie & de la cruauté de ses Maistres, la guerissant en deux heures, en luy faisant prendre des pignons d'Inde, & la disposa en suite au Baptesme.

Dieu qui tourne tout à l'auantage de ses Eleuz, se seruit d'vne façon aussi admirable de la curiosité d'vne femme d'Onnontaghé, laquelle ne s'estant transportée à Gannentaa que pour voir nos François, entra par rencontre dans

la maison auec les Catechumenes, & prenant part aux petites charitez que nous y faisions, en prit encore dauantage à nos Instructions : en sorte qu'elle presenta sa fille pour estre baptisée, & demanda à prier Dieu parmy les Catechumenes.

CHAPITRE XVI.

De la publication de la Foy aux Iroquois Oiogoenhronnons.

AIant adopté incontinent apres nostre arriuée au pays, les Onnontagehronnons pour freres, & les Oiogoenhronnons, & les Onneiouthronnons pour enfans, il fallut pour garder les formes de cette alliance, nous transporter chez eux, pour leur faire nos presens ; ainsi que nous serons obligez de faire tous les ans, pour leur rendre nostre parenté plus vtile & plus souhaitable. Cette necessité ne nous peut estre que tres-agreable, puis qu'elle nous fournit les moyens de leur annoncer

l'Euangile en leur faisant nos presents, ainsi que nous auons heureusement commencé.

Ce fut à ce dessein que les Peres Chaumont & Menart partirent sur la fin du mois d'Aoust de l'année 1656. pour Oiogoen, où estant arriuez deux iours apres, & y ayant fait quelque seiour, le Pere Chaumont en partit pour Sonnontoüan, y laissant le Pere Menart, qui trauaille aux fondemens de cette Eglise naissante. Voici ce qu'il nous en mande.

L'auersion de la Foy & de nos personnes que les Hurons auoient donnée aux naturels du pays, leur persuadant que nous portions auec nous la maladie & le malheur du pays où nous entrions, nous fit ici receuoir auec vn accueil assez froid, & rendit méprisables les presens que nous fismes pour la Foy. Cependant les Anciens qui pour leur interest temporel ne vouloient pas rompre auec nous, croyant que l'essay de la Foy ne seroit pas dangereux sur la vie de leurs esclaues, nous firent bastir quatre iours apres nostre arriuée vne Chapelle, à laquelle ils s'emploierent eux-

mesmes de telle sorte, qu'elle fut en deux iours en estat d'y receuoir les Chrestiens. L'ayant tapissée des plus belles nattes, i'y exposé l'Image de nostre Seigneur, & celle de Nostre-Dame: Ce fut vn spectacle dont la nouueauté surprit si fort nos Barbares, qu'ils venoient en foule pour le considerer, & remarquer le visage & l'action des deux Images. I'eus sans cesse alors occasion de leur expliquer nos mysteres, lors qu'ils me faisoient diuerses questions sur les Images, en sorte que ie ne faisois chaque iour qu'vn Catechisme, qui duroit depuis le matin iusqu'au soir. Ce qui appriuoisa les esprits de telle sorte, que nous eusmes en peu de iours plusieurs Neophytes, non seulement des Hurons & des esclaues, mais aussi des naturels du pays.

Plusieurs m'apportoient leurs enfans pour les baptiser, & m'aidoient à leur apprendre les Prieres en les leur repetant auec moy: Et la grace fit en peu de temps de si merueilleux changemens, que les petits enfans qui m'auoient au commencement pour le plus ordinaire

objet de leurs railleries & de leurs huées, me rendoient par apres les offices de bons Anges, me conduisant dans les cabanes, m'attendant aux lieux où ie m'arrestois, & me disant les noms des enfans que ie baptisois, aussi bien que ceux de leurs parens; ce que ces Barbares ont coustume de nous celer soigneusement, croiant que nous escriuons leurs noms, pour les auoir en France, & y procurer leur mort par magie.

La prouidence de Dieu me pourueut de trois Maistres excellens pour apprendre la langue: ils estoient tous trois freres, originaires du pays, & d'vn excellent naturel: la bonté auec laquelle ils m'inuitoient souuent chez eux, & la patience & l'assiduité auec laquelle ils m'instruisoient, me mirent bien-tost en estat de les instruire eux mesmes, & de leur apprendre nos mysteres, en leur faisant voir quelques Images, dont ils estoient curieux au possible.

Le premier adulte que ie iugé capable du Baptesme, fut vn vieillard âgé de quatre-vingts ans, lequel ayant esté touché de Dieu, en m'entendant in-

struire

ſtruire vn Chreſtien, me fit appeller deux iours apres, eſtant, ce ſembloit malade à l'extremité. Ie ne fis pas de difficulté de luy accorder le Bapteſme, trouuant en luy toutes les diſpoſitions d'vne Ame choiſie pour le ciel, au chemin duquel il a encore eu depuis loiſir de ſe diſpoſer.

Le ſecond que ie baptiſay, fut vn eſtropiat qui auoit le viſage couuert d'vn chancre, qui faiſoit horreur à la veuë. Ce pauure affligé receut ma viſite auec autant de ioye qu'il l'auoit ſouhaittée auec ardeur, & s'appliqua de ſi bonne ſorte à retenir les prieres & les inſtructions, que ie luy conferay peu de temps apres le Bapteſme dans noſtre Chapelle. Peut-eſtre que ces graces que Dieu luy a fait, ſont des fruicts de la charité qu'il eut autresfois pour les Peres Brebeuf & l'Allemant. Il m'a dit qu'il auoit eſté teſmoin de leur mort, & que s'eſtant acquis du credit par ſa vaillance parmy ſes compatriotes en cette iournée, où il auoit tué huict Hurons de ſa main, & en auoit fait cinq autres priſonniers, il auoit eu compaſſion de ces

deux Peres captifs; & qu'il les auoit obtenu des Anniehronnons moyennant deux beaux colliers de Pourcelaine, à dessein de nous les renuoyer; mais que bien-tost apres on luy auoit rendu ces presents, pour retirer les deux prisonniers, & les brusler auec toute la fureur imaginable.

Ce pauure Lazare que i'ay ainsi nommé au Baptesme, est fort consideré dans le bourg, & le premier appuy que Dieu a voulu donner à cette petite Eglise, qu'il augmente sans cesse, en attirant d'autres à la Foy, par la ferueur de ses discours & de ses exemples.

L'ennemi de l'Euangile ne pouuant en souffrir les progrez, n'a pas manqué de calomnies pour les troubler. On accuse nostre Foy d'estre homicide de tous ceux qui la professent: & la mort de quelques Chrestiens d'Onnontagé ayant seruy d'occasion à cette erreur des Barbares, le discours qu'vn Capitaine ennemi de nostre Religion fit dans vne assemblée seruit à les abuser dauantage: en sorte que non seulement plusieurs des naturels du pays, iugeant qu'il

estoit plus seur de croire ce que disoit cet homme d'authorité parmi eux, que d'adjouster foy à l'experience toute contraire, dont se seruoient nos anciens Hurons, me prierent de trouuer bon qu'ils cessassent d'assister aux prieres, iusqu'à ce que la crainte qu'ils auoient de moy, fust diminuée : mais encore on accusoit la Foy des François de tous les maux dont le public ou les particuliers sembloient estre affligez. C'est ce qu'vn Apostat taschoit de persuader à ces Barbares, nommant les Hollandois pour les garands de ce qu'il disoit, quand il asseuroit que les enfans des Iroquois mouroient deux ans apres leur Baptesme, & que les Chrestiens, ou se rompoient la iambe, ou se blessoient le pied d'vne espine, ou deuenoient ethiques, ou vomissoient l'ame auec le sang, ou estoient attaquez de quelque autre malheur insigne.

Si nostre reputation est ici maltraitée, nostre vie n'y est pas plus en seureté. Vn guerrier de ma connoissance estant venu loger dans nostre cabane, ne nous donna pas peu d'exercice : car

estant entré trois nuits de suite dans vne espece de possession qui le rendoit furieux, il témoignoit en vouloir à ma vie, & il m'eust sans doute mal-traitté, s'il n'en eust esté empesché par nostre hoste.

Ie fus menacé de la mort d'vne façon plus fiere par vn ieune homme, lequel apres m'auoir entendu instruire vn Catechumene fort malade, que ie voulois disposer à la mort ; me dit que i'estois vn Sorcier dont il se falloit deffaire, que ie faisois viure & mourir qui ie voulois, & qu'il m'estoit aussi facile de guerir cet homme que de le mener au ciel. Ce reproche n'estoit-il pas agreable?

Toutes ces difficultez que le Diable nous suscite n'empeschent pas neantmoins que la Foy n'acquiere de iour en iour plus de credit parmi les peuples, que ie ne sois par tout bien escouté, que nostre Chapelle ne se remplisse de Catechumenes, & qu'enfin ie n'aye baptisé tous les iours des enfans ou des adultes.

Voilà ce que nous a mandé le Pere qui eut alors soin de cette Mission pen-

dant deux mois, & qui fut obligé de la quitter pour retourner ioindre ses trauaux à ceux de deux autres Peres à Onnontaghé, où ils establissent le fondement & le Seminaire de toutes les autres Missions des Iroquois.

Mais depuis ce temps là mesme le Pere y estant retourné accompagné de cinq ou six François, & du plus considerable du Bourg, qui l'estoit venu prier de retourner chez eux, il y fut receu auec tout l'accueil imaginable. Ayant trouué la Chapelle en mesme estat qu'il l'auoit laissée, il y fit commencer les prieres le iour de son arriuée, & les nouueaux Chrestiens & les Catechumenes firent bien-tost paroistre tant de zele, que le Pere escrit que cette Eglise n'est pas moindre dans sa naissance que celle d'Onnontaghé.

CHAPITRE XVII.

De la publication de la Foy aux Iroquois Sonnontouaehronnons.

LE pays de Sonnontoüan beaucoup plus fertile & plus peuplé que les autres Prouinces des Iroquois, contient deux gros bourgs & quantité de bourgades, outre le Bourg des Hurons, appellé de Sainct Michel, qui s'y est refugié, pour euiter le malheur commun de leur Nation. Ils y gardent leurs coustumes & leurs façons particulieres, & viuent separément des Iroquois, se contentant d'estre vnis de cœur & d'amitié auec eux. N'ayant pas vn nombre suffisant d'ouuriers pour cultiuer vne vigne si spacieuse, nous nous contentons de leur prescher l'Euangile, quand ils nous apportent leurs presens de ceremonie, & d'alliance, ou quand nous leur portons les nostres. Car aussi-tost que le Pere Chaumont vn peu apres nostre arriuée en ce pays, eut adopté les Oio-

goenhronnons pour enfans d'Onnontio, il alla à Sonnontoüan pour adopter ces peuples pour freres, & les faire nos freres en effet par le moyen de la Foy, à laquelle il les vouloit diſpoſer.

Ayant aſſemblé tous les Anciens de Gandagan principal bourg de Sonnontoüan, & fait les preſens d'alliance à l'ordinaire : Il commença d'expliquer auec vn ton feruent & eſleué les veritez principales de l'Euangile, qu'il ſcela des trois plus beaux preſens qu'il auoit reſeruez pour cela. Et pour les preſſer dauantage, moy-meſme, dit-il, ie me donne auec ces preſens pour garand des veritez que ie vous preſche, & ſi ma vie que ie vous conſacre, ne vous ſemble pas aſſez conſiderable, ie vous offre celle de tant de François qui m'ont ſuiui iuſqu'à Gannentaa, pour eſtre les témoins de la Foy que ie vous preſche. Ne vous fierez-vous pas à ces preſens viuans, & à ces braues courages ? Et feriés-vous bien aſſez ſimples pour croire qu'vne ſi leſte trouppe euſt quitté ſon pays natal le plus beau & le plus agreable du monde, & ſouffert tant de fati-

gues, pour porter si loin vn mensonge ? L'éuenement fit voir que ces Barbares furent touchez par le discours du Pere: Car aprés auoir bien deliberé, ils firent responce qu'ils croioient volontiers, & embrassoient la Foy qu'on auoit la bonte de leur presenter ; & prierent auec instance le Pere de s'habituer chez eux, pour les mieux instruire de nos mysteres. Il y en eut vn touché plus viuement que les autres , qui ne voulut pas laisser partir le Pere , qu'il ne s'en fust fait instruire & baptiser, & qu'il n'eust procuré le mesme bon heur à sa femme. Dieu benit les trauaux de ce Pere des mesmes succez dans les autres Bourgs.

Annonkenritaoui , qui est le Chef de ces peuples, a voulu les surpasser tous en ferueur, & a esté vn des premiers Chrestiens. Vn chancre qui luy mangeoit la cuisse l'ayant alitté, le Pere, quoy qu'indisposé , le fut voir, & le conuertit à la Foy, dont il sera sans doute vn grand appuy dans son pays , puis que Dieu semble ne l'auoir gueri que pour ce dessein d'vn mal, que tout le monde croioit incurable.

Entre plusieurs Hurons qui ont là conserué leur Foy dans la captiuité, ce Pere y fit rencontre d'vne femme qui auoit conserué toute la ferueur d'vne bonne Chrestienne, de laquelle il apprit que les Hurons de l'Isle d'Orleans continuoient dans l'exercice de nostre Religion auec autant de zele que iamais, & qu'vn d'eux appellé Iacques Otsiaouens auoit estonné par sa constance les Iroquois qui le brusloient, n'obmettant rien de ses prieres ordinaires, & inuoquant incessamment le nom de IESVS dans ses tourmens.

Les Hurons de Sainct Michel ne témoignerent pas moins de pieté, estant rauis d'aise de reuoir vn de leurs chers Pasteurs, & chacun demandant d'abord ou l'absolution pour soy, ou le Baptesmes pour ses enfans. Les vieillards mesme qui auoient mesprisé la lumiere de l'Euangile pendant que leur pays estoit florissant, la recherchoient alors soigneusement, demandant instamment le Baptesme : Tant il est vray que l'affliction donne de l'entendement, & que l'aduersité ouure les yeux de ceux que la

prosperité auoit aueuglez. Cependant quelques doux que fussent ces fruicts de l'Euangile, le Pere fut obligé de s'en seurer bien-tost, des affaires plus pressantes l'appellant ailleurs.

Il eût vne belle occasion en chemin de se mocquer de la superstition des Infidelles, son guide luy ayant presenté vn morceau de bois pour ietter sur deux pierres rondes qu'on rencontre en chemin enuironnées des marques de la superstition de ces pauures peuples; qui iettent en passant vn petit baston sur ces pierres en façon d'hommage, & y adioustent ces paroles Kouë askennon eskatongot, c'est à dire, tien, voilà pour payer mon passage, afin que i'auance en seureté.

Ie ne peux omettre la mort de Dauid le Moyne, qui doit sembler precieuse aux yeux des gens de bien, comme nous croyons qu'elle l'a esté aux yeux de Dieu. C'estoit vn ieune-homme de Diepe âgé d'enuiron vingt ans, que son zele auoit mis à la suite du Pere dans cette Mission, apres s'y estre disposé par vne confession generale. Vn flux de

ſang qui fit languir long temps ſon corps, ne pût attiedir vn moment ſa deuotion, & il mourut ſur le bord du Lac de Tlohero auec vne douceur & vne reſignation de Predeſtiné, beniſſant Dieu de ce qu'il mouroit ſur les terres des Iroquois, & dans l'employ du zele pour l'augmentation de la Foy. Cette mort n'eſtoit-elle pas vne belle recompenſe d'vne vie employée au ſalut des Ames, & vn effet illuſtre de la protection de la Sainte Vierge, à laquelle ce ieune homme auoit vne deuotion tres-particuliere?

CHAPITRE XVIII.

De la publication de la Foy aux Iroquois Onneiouthronnons.

ON ſe preparoit à partir pour le voyage d'Onneiout, lors qu'on receut nouuelle qu'il n'y faiſoit pas ſeur, & qu'on y tramoit la mort des François. Ce bruit eſtoit fondé ſur ce qu'vn guerrier reuenu recemment des Trois Riuieres, où il auoit tué quelques Hurons par

trahiſon, receuant des ſiens reproche de cette action, & quelques-vns luy ayant dit qu'il euſt autant valu tuer les François, puis que l'vnion eſtoit ſi eſtroitte entre le François & le Huron, qu'ils ne faiſoient qu'vne meſme choſe: ce Braue reſpondit, que s'il ne tenoit qu'à cela il trouueroit bien le moyen d'en tuer, & que les Ambaſſadeurs François ne luy pouroient échapper.

Nous ne laiſſaſmes pas de paſſer outre, apres en auoir deliberé auec les Anciens d'Onnontaghé, qui deuoient auoir part à l'Ambaſſade. Les Peres Chaumont & Menart accompagnez de deux François, furent ceux qui entreprirent ce voyage.

Leur premier giſte fut dans vne foreſt, où le Capitaine harangua toute la bande à l'ordinaire. Ah mes freres, diſoit-il, que vous eſtes las! que de peine de marcher ſur la neige, ſur la glace & dans l'eau! Mais, courage, ne nous plaignons pas de ce trauail, puis que nous l'entreprenons pour vne ſi belle cauſe. Demons qui habitez ces foreſts, gardez-vous de nuire à aucun de ceux qui compoſent cette Ambaſſade. Et vous Ar-

bres chargez d'années, & que la vieillesse doit bien-tost ietter par terre, suspendez vostre cheute, & n'enuelopez pas dans vostre ruïne ceux qui vont empescher la ruïne des Prouinces & des Nations. Il fit aussi vne harangue de complimens aux femmes qui portoient les prouisions du voyage, loüant leur courage & leur constance.

A leur arriuée au Bourg apres les harangues & les complimens de part & d'autre, on les fit entrer dans les cabanes qui leur auoient esté destinées; où on leur dit d'abord, que l'Onnouhouaroia, qui est vne espece de Carnaual parmy ces peuples, empeschoit qu'on ne peust leur presenter quelque chose à manger, & qu'on tascheroit d'abreger cette ceremonie en leur faueur: ce qu'on fit bien-tost apres, les Anciens ayant obtenu qu'on la remist à vn autre temps.

Le premier iour se passa à receuoir les visites des anciens Chrestiens Hurons, & les ciuilitez des Onneiouthronnons, qui repetoient souuent ce compliment aux François. O mes Peres que vous

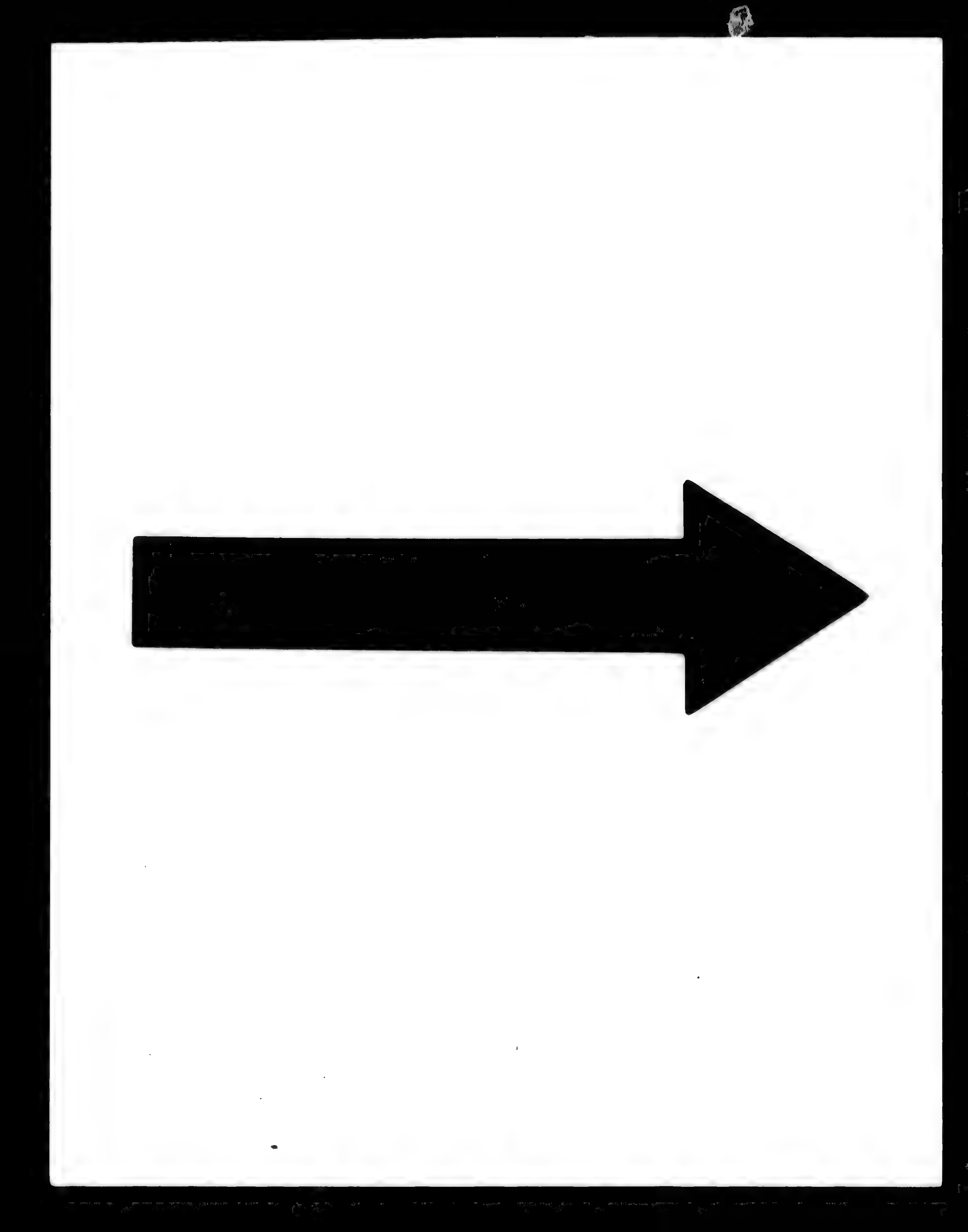
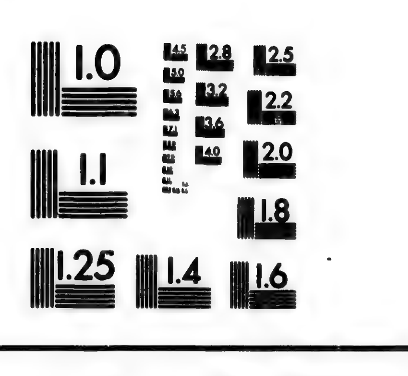


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



auez pris de peine de venir voir vos enfans ! Ils firent & receurent ce mesme iour diuers petits presens de peu d'importance, & qui ne se faisoient qu'entre des particuliers.

Le iour suiuant estant destiné aux presents solennels, le Pere qui portoit la parole, en estala vingt, adioustant l'explication à chacun, sur tout aux trois plus beaux, dont l'vn se faisoit pour adopter les Onneiouthronnons pour enfans d'Onnontio, & les deux autres pour les instruire de la Foy. Ce fut à lors que le Pere leur expliqua nos mysteres, les exhortant à reconnoistre la belle lumiere de l'Euangile qui venoit les éclairer: ce qu'il fit au long, sans estre interrompu; ceux qui parlent dans ces Assemblées, ayant droit de dire tout ce qu'il leur plaist, sans qu'aucun ait droit de les interrompre. Cette semence fut si heureusement receuë, qu'on auoit lieu d'en esperer vne heureuse recolte, si les Anciens d'Onnontaghé, qui craignoient encore quelque surprise, n'eussent trop pressé le depart des Peres.

Il ayma-mieux toutesfois leur laisser

prendre le deuant, que de manquer à baptiser deux vieillards qu'il auoit déja disposez à receuoir ce Sacrement, qu'il confera à plusieurs petits enfans auec eux, apres auoir bien payé son escot à son hostesse, en l'instruisant & la confessant.

CHAPITRE XIX.

De la publication de la Foy aux Iroquois Onnontagehronnons.

IL suffiroit, pour faire entendre au Lecteur quels sont les progrez de l'Euangile dans cette Nation, chez laquelle est nostre principale Mission des Iroquois, de dire qu'on y fait l'Office diuin, qu'on y administre les Sacremens, qu'on y pratique les vertus Chrestiennes auec autant de modestie, autant de soin, & autant de ferueur, que dans les Prouinces les plus Catholiques & les plus deuotes de l'Europe. Plus de deux cents baptisez en peu de temps, entre lesquels il y en a cinq des plus conside-

rables de cette nation ; sont les pierres-viues qui composent les premiers fondements de cette Eglise: en sorte que ces peuples sont maintenant si éloignez d'auoir honte de l'Euangile, ou de la persecuter, qu'ils font tous gloire de la suiure, ou de la desirer ; & si l'vn ou l'autre des deux Peres emploiez à cette Mission demande entrant dans les cabannes, qui sont les Chrestiens, on luy respond qu'il n'y a plus parmy eux que des Chrestiens, depuis que les anciens sont deuenus Predicateurs de la Loy Chrestienne; tant l'exemple des premiers des Prouinces & des villes, a de pouuoir sur les esprits, & sur la conduite des peuples.

Pleust à Dieu que tous ceux qui ont authorité parmi les peuples, éclairez de la lumiere de la Foy, depuis plusieurs siecles, eussent le mesme zele pour porter à la vertu par leurs exemples, par leurs actions, & par leurs discours, ceux au dessus desquels la puissance de Dieu les a éleuez! Voici comme s'acquita de ce deuoir vn des principaux Iroquois dans vne nombreuse assemblée, l'exhortant

hortant en ces termes à la pieté.

Courage, mes neueux, courage: croyons tous, qu'il n'y ait pas vn Infidele parmy nous: & puis qu'il ne faut que quitter le peché pour estre bon Chrestien, il faut cesser, ieunes hommes, de vous demarier; il ne faut plus, ieunes femmes, fausser la foy à vos maris. Qu'on n'entende plus parmy nous parler de larcins, plus de meurtres, plus de sacrileges. Ah que nostre bonheur seroit grand, si nous auions banni de nostre pays tous ces vices, qui nous ont consommé si grand nombre de guerriers, & qui nous ont fait vne plus cruelle guerre que tous nos autres ennemis! Croyons donc mes neueux, mais croyons tout de bon, puis qu'il n'y a que la Foy, qui puisse nous faire heureux en cette vie & en l'autre. Ce genereux Chrestien fut escouté auec vne attention merueilleuse, en sorte que son discours ne fut interrompu que par des acclamations, par lesquelles ses auditeurs temoignoient leur approbation vniuerselle.

Les femmes ayant beaucoup d'authorité parmi ces peuples, leur ver-

tu y fait d'autant plus de fruict qu'autre-part, & leur exemple en trouuent d'autant plus d'imitateurs. La saincte mort de Madeleine Tiotonharason, precedée de la profession de Foy qu'elle auoit esté faire à Kebec, en a esté vne heureuse preuue : puis qu'ayant méprisé dans sa maladie les discours de ceux qui luy vouloient persuader de quitter nostre Religion pour guerir, & ayant conserué iusqu'au dernier soupir cette Foy, à laquelle on attribuoit sa mort, son fils, sa mere, ses oncles, & ses tantes conuerties vn peu deuant leur decez, dans vne extreme vieillesse, & plusieurs autres de ses proches ont suiui son exemple mourans peu de temps apres elle, auec le mesme zele pour la Foy, les mesmes tendresses pour le ciel, & le mesme mépris de la mort & de la superstition.

L'empressement, les cris, & les larmes auec lesquelles les petits enfans obligent leurs meres de les mener ou de les porter à la Chapelle, pour y faire leurs prieres, nous font assez voir que le Royaume des cieux est pour les enfans, & que Dieu tire sa gloire de ces petites

creatures, aussi bien que de ceux qui sont dans des âges plus auancez.

Il n'y à personne qui ne doiue estre touché de ce que mande vn des deux Peres qui trauaillent à Onnontaghé. Voicy les termes de sa Lettre. La bonne Chrestienne Huronne dont ie vous mandé hier la mort, ayant laissé au berceau vn enfant de trois ou quatre mois, que nous auions baptisé dans nostre Chapelle; nous n'auons peu empescher qu'on ne l'enterrast tout vif auec le corps mort de sa mere, par vn motif de compassion trop ordinaire à nos Sauuages, qui aiment mieux faire mourir tout d'vn coup vn enfant à la mammelle, que de luy laisser traisner vne vie languissante & miserable apres la mort de sa mere, qui seule luy doit seruir de nourrice. On a eu plus de compassion de l'enfant d'vne autre Chrestienne captiue, morte depuis quelque temps: car on l'a nourri depuis, en sorte neantmoins qu'il est tombé en chartre, ayant trop tost esté priué du laict de sa mere. Ce pauure petit predestiné donne tous les marques possibles de ioye quand il me voit: on

diroit à luy voir ioindre les mains, quand on l'exhorte à prier Dieu, qu'il dit de cœur les prieres qu'il ne peut encore dire de bouche: luy voyãt vn iour donner vne espece de consentement des yeux & des levres, pendant que ie l'exhortois à prendre le chemin du ciel, pour y suiure sa mere; ie me persuadé facilement qu'il auoit quelque chose pardessus la portée de son âge, & que comme il pouuoit conceuoir ce que ie luy disois, il pourroit aussi reconnoistre & inuoquer son Sauueur: Ce fut pourquoy ie luy dis, Charles, prions Dieu ensemble, repetez auec moy ces paroles; IESVS ayez pitié de moy, & me faites aller au ciel. Mais que ie fus raui d'oüir cet innocent encore à la mamelle, qui n'auoit iamais parlé auparauant, repeter intelligiblement ces mots, *IESVS ayez pitié de moy*, & acheuer le reste en beguayant du mieux qu'il pouuoit. Que cet enfant moribond me sembloit heureux, quand ie le comparois auec tant d'autres enfans nais dans la soie, dont les premieres paroles sont souuent les blasphemes, & les mots infames qu'ils ont

ouy de la bouche de leurs parens ou de leurs domeſtiques!

Ceux qui ont veu dans les Relations des années paſſées, qu'elle eſtoit la ferueur de la Congregation, erigée pour les Hurons de l'Iſle-d'Orleans, admiroient ce fruict de pluſieurs années de trauaux: mais perſonne n'euſt oſé eſperer que le ſemblable ſe peuſt faire en peu de temps parmi les Iroquois. Dieu a commencé d'operer cette merueille, nous donnant de la facilité à eſtablir trois Congregations, entre leſquelles nous voyons naiſtre la ſaincte emulation que nous y ſouhaittions, les faiſant des trois Nations differentes, des Hurons, de la Nation neutre, & des Iroquois. Ceux qui y ont eſté admis qui ſont tous des plus anciens & de probité connuë, firent paroiſtre leur f. rueur dés le iour des Rameaux de l'an. ee 1657. qui fut celuy de leur premiere Aſſemblée; ſe trouuant tous dans la Chapelle vne heure auant le iour, & y recitant publiquement le Chapellet deuant qu'on commençaſt la Meſſe.

Enfin pour iuger des heureux progrez

de la Foy dans la nouuelle Eglise d'Onnontaghé, il ne faut que sçauoir qu'il n'y a dans Onnontaghé aucune famille qui ne nous reçoiue auec ioye, & ne se plaise à nous ouïr parler de nos mysteres: Qu'aucun des Anciens ne s'oppose ouuertement à la Foy. Qu'il n'y à aucun esclaue pauure ou estranger qui ne se fasse instruire: Qu'il y a fort peu d'enfans dans le bourg qui ne sçachent le Catechisme: Que les calomnies n'ont pas empesché que la plus part de ceux qui sont morts n'ayent profité de nos soins mourãt dans le Christianisme: Que dans vne grande mortalité qui a esté dans le pays depuis que nous y sommes, d'vn grand nombre d'enfants qui en ont esté enleuez, il n'en est mort que deux sans Baptesme: Que nous auons le bonheur d'auoir mis dans le ciel, depuis que nous sommes icy des Ames de plus de douze sortes de Nations: Enfin qu'il n'y a point de cabane dont on ne vienne tous les iours prier à la Chapelle, & qu'il n'y a presque personne qui n'ait quelque connoissance des articles de nostre Foy, & quelque disposition au Baptesme.

Ces fruicts de l'Euangile qui surpassent tout ce qu'on en peut exprimer, n'auroient peut-estre pas esté moindres parmy les autres Nations Iroquoises, si nous eussions pû nous transporter en mesme temps en diuers lieux, ou si nous eussions eu le secours de bons ouuriers Euangeliques que nous esperons.

CHAPITRE XX.

Des nouuelles esperances du progrez de la Foy dans les Missions de la Nouuelle-France

VNe recolte si abondante faite en si peu de temps, par vn si petit nombre d'ouuriers, suffiroit pour donner lieu d'en esperer vne beaucoup plus grande, les dispositions de la Foy estant déja dans les esprits de tous ces peuples, & le nombre de ceux qui y trauailleront deuant croistre dans peu de temps, ainsi que nous l'esperons; leur ayant déja preparé vn Dictionnaire Iroquois pour leur rendre la langue plus facile.

Il n'y a rien qui gaigne & rauiſſe dauantage en admiration les Sauuages, que le zele, qui a fait quitter à vn bon nombre de François les commoditez & les douceurs de la France, pour embraſſer leurs miſeres, & s'abandonner à leur merci. Le peu de crainte que nous témoignons leur entendant dire: c'eſt moy qui ay maſſacré vne telle Robbe-noire, c'eſt moy qui ay bruſlé cette autre, leur fait prendre vne idée auantageuſe des veritez que nous annonçons, & qui nous font ainſi mépriſer les dangers de la mort & des ſupplices.

Il y a fort peu de nos Sauuages qui aillent à Kebec qui n'en reuiennent auec plus d'eſtime & d'affection pour nos myſteres, & auec vn deſir de ſe faire inſtruire, & d'embraſſer la Foy, experimentant à ce qu'ils diſent des ſentimens tout contraires quand ils reuiennent des habitations des Hollandois. Mais ſans aller ſi loin: la pieté qui regne ici parmi les François, qui nous y ont accompagné, a donné de la pieté & de l'inclination pour la Foy à pluſieurs Iroquois, qui nous l'ont depuis auoüé: en ſorte

qu'vne bonne Chrestienne disoit il y a peu de temps : quel contentement deuons-nous esperer dans le ciel de la veuë de Dieu & des Bien-heureux, puis que nous ressentons tant de ioye, voyant la pieté des François !

Nostre situation au centre de ces Nations est fort aduantageuse pour la conuersion des Sauuages, tant à cause des Missions qui se peuuent facilement faire de là dans les Prouinces voisines, qu'à cause du grand abord de passans, qui rendent incessamment ce lieu fort peuplé. Ceux qui n'ont pas encore la hardiesse de se declarer Chrestiens chez eux, y viennent faire leur apprentissage des vertus & des deuoirs d'vn Chrestien, ils ne manquent pas de moyens pour le bien faire; puis qu'on y fait tous les iours le Catechisme commun à tout le monde, les prieres, les ceremonies de l'Eglise, les Instructions publiques; & on y presche les Festes en Iroquois.

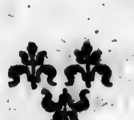
Il y a de bons Hurons qui viennent en ce lieu de trente & de quarante lieuës loing pour se renouueller, & reprendre leur ancien esprit de ferueur, tant par

les instructions qu'ils y reçoiuent, que par l'exemple des François & des Iroquois conuertis. Il y en a mesme qui s'y arrestent le plus long-temps qu'ils peuuent, pour auoir part à nos aumosnes spirituelles & corporelles; du nombre desquels sont de pauures esclaues, dont la Foy a esté bien éprouuée par les miseres qu'ils ont souffertes; qui esperent que la liberalité & la charité des François sera assez forte pour rompre les liens de leur esclauage. Nous les assistons le mieux qu'il nous est possible, en attendant qu'on leur procure ce bon heur; en en sorte qu'auec l'entretien d'vn bon nombre de François, qui nous ont accompagné dans ce pays, nous soulageons la misere de tous ces pauures miserables, tenant pour ainsi dire table ouuerte aux Sauuages. Nous auons tout suiet de reconnoistre que c'est la seule liberalité de Dieu, qui nous donne le moyen de faire paroistre la nostre, & attirer les Sauuages à la Foy par ces aumosnes, puis que nous n'auons apporté aucunes subsistances dans ce pays, où nous ne possedons pas encore vn poul-

ne de terre qui soit en estat de nous nourrir. Si nous pouuions nous habituer dans le pays des Sonnontouaehronnons, qui nous en sollicitent, & y vser de la mesme liberalité, nous auriõs tout suiet d'esperer que tous les Sauuages, non seulement de cette Nation, mais aussi de toutes les autres contrées circonuoisines donneroient bien-tost les mains aux veritez de l'Euangile, la voyant publiée auec cet éclat. Nous irions par ce moyen establir la Croix de Iesvs-Christ en d'autres pays au delà de ceux des Iserois, & parmy des Nations; qui semblent nous tendre les bras, & nous inuiter à leur aller aussi rompre & distribuer le pain de vie.

Car nos Iroquois ont découuert au delà de la Nation du Chat, d'autres Nations nombreuses, qui parlent la langue Algonquine. Il y a plus de trente bourgs qui n'ont iamais eu connoissance des Europeans, & qui ne se seruent encore que de haches & de cousteaux de pierre, & des autres choses dont vsoient les Sauuages auant leur commerce auec les François. Puis que

les Iroquois leur vont porter le feu & la guerre, pourquoy n'irions nous pas leur porter le feu & la paix que IESVS-CHRIST a apporté au monde? Nous esperons le secours necessaire pour ces entreprises, pour lesquelles nous serions heureux de pouuoir respandre nostre sang iusqu'à la derniere goutte, & vser nostre vie iusqu'au dernier soûpir. Nous auons lieu d'esperer que la France ne manquera pas de nous fournir les moyens d'executer ces desseins, & de nous aydera accomplir de si glorieuses expeditions; puis qu'on doit attendre d'vn Royaume tres-Chrestien, tout le zele possible pour l'accroissement de la Foy & de la Chrestienté.



CHAPITRE XXI.

Lettre escrite au R. P. Louys Cellot Prouincial de la Compagnie de IESVS de la Prouince de France, par le P. François le Mercier de la mesme Compagnie.

LA saincte curiosité du Lecteur aura beaucoup de satisfaction voyant vne Lettre qui ne pût estre imprimée l'année passée, parce qu'elle fut receuë trop tard ; aussi bien que les Memoires dont les premiers Chapitres de cette Relation ont esté tirez. Le Pere qui estoit alors superieur de ces Missions escriuit cette Lettre de Montreal, y passant pour aller aux pays des Iroquois.

MON R. P.

Pax Christi,

Apres auoir dressé tous nos vœux au Ciel pour implorer son ayde, nous auons recours à vostre R. pour luy demander sa saincte benediction, auant que de nous embarquer dans la plus dangereu-

se, mais aussi la plus glorieuse de toutes les entreprises qu'on puisse faire en ce païs. Nous sommes sur les termes de nostre depart pour aller ramasser le reste du sang du Fils de Dieu parmi des peuples, où nous auons eu le bon-heur de verser le nostre ; & leur porter le flambeau de la Foy, quoy qu'ils n'ayent eu iusqu'à present autre dessein que de l'esteindre : c'est pour nous aller establir chez les Iroquois : ie crois tous dire en nommant ces Barbares, & leur nom seul monstre assez le danger que nous courons, & la gloire qui reuient à Dieu de l'execution de ce dessein.

Nous n'ignorons pas que ce sont des Sauuages, qui nous ont mangés auec delices, & beu auec plaisir le sang des Peres de nostre Compagnie, qu'ils en ont encore les mains & les leures teintes, & que les feux dont ils ont rostis leurs membres, ne sont pas tout à fait esteins : nous n'auons pas oublié les embrasemens qu'ils ont allumez dans nos maisons, & la cruauté qu'ils ont exercée sur nos corps, qui en portent encore les marques : Nous sçauons que toute leur

politique consiste à sçauoir bien tramer vne trahison, & en couurir tous les desseins; que les Nerons & les Diocletians ne se sont pas tant declarez contre les Chrestiens, que ces sanguinaires contre nous; que la Foy seroit à present receuë parmy plusieurs Nations Infideles, s'ils n'eussent pas surpassé en rage & en fureur les plus grands persecuteurs de Iesvs-Christ : Nous n'auons encore pû secher nos larmes, qui baignent nos yeux depuis six ans, quand nous les iettons sur l'estat florissant, ou estoit l'Eglise Huronne auant que ces Tyrans en eussent sappé les fondemens, faisant des Martyrs de ses Pasteurs, & des Saints de la pluspart de ses membres, & n'en laissant que des restes bien pitoyables, qui se sont refugiez soubs l'aisle des François, qui est l'vnique azile qui leur est resté dans leur mal-heur : Nous voyons que depuis ce premier debris ils ont tousiours auancé leurs conquestes, & se sont rendus si redoutables dans ce païs, que tout plie sous leurs armes : Ils ont encore la force en main, & peut-estre la trahison au cœur, & nos alliez

sont affoiblis & diminuez de telle sorte, qu'à peine en reste-t'il assez pour conseruer les noms de quantité de nations tres nombreuses, & tres considerables. Nonobstant tout cela, nous croyons estre tellement conuaincus de la volonté de Dieu, qui a fait autre-fois ses plus illustres Apostres, de ses plus grands persecuteurs, que nous ne doutons point qu'il n'ouure à present la porte à ses Predicateurs, pour aller planter la foy iusques dás le sein de ses ennemis, triompher de leur barbarie, & changer ces Loups, & ces Tygres, en Agneaux, pour prendre leur place dans le bercail de IESVS-CHRIST.

Ce n'est pas sans fondement que nous conceuons de si belles esperances, les traits de la prouidence Diuine, & les ressorts de sa conduite, qui a sçeu si bien conduire les affaires iusqu'au point où elles sont, nous font auoüer qu'on ne peut sans vne extreme lâcheté, manquer aux attentes que Dieu nous fait naistre du costé que nous pensions le moins. Si nous n'auions pas remarqué le doit diuin, dans le commencement, dás

le

le cõmencement & dans la suite de cette entreprise, nostre zele nous seroit suspect, & nous pourrions craindre d'agir auec plus de ferueur que de prudence, puis que toutes les apparences humaines semblent combattre nostre resolution. Mais Dieu opere si manifestement dans toute cette affaire, qu'on ne peut douter qu'elle ne soit vn ouurage de sa main, dont l'execution & la gloire luy appartient vniquement. Car quelle puissance autre que la sienne auroit obligé ces peuples enflez de leurs victoires, non seulement de nous venir rechercher d'vne paix dont ils sembloient n'auoir aucun besoin, mais aussi de se mettre sans armes entre nos mains, & de se ietter à nos genoux pour nous coniurer de les agréer pour nos amis, lors que nous estions si foibles que nous ne pouuions plus les auoir pour ennemis? Il ne tenoit qu'à eux de continuer à massacrer le reste de la Colonie Françoise, ne trouuant presque point de resistance, ny du costé des François, ny du costé des Sauuages nos Confederez, & neanmoins depuis plus de trois ans, ils nous

enuoyent ſans ceſſe des preſens & des ambaſſades pour entrer dans nos eſprits & nous ſolliciter à la paix. Les anciens & les ieunes, les femmes & les enfans ſe mettent à noſtre diſcretion : ils entrent dans nos forts, agiſſent confidemment auec nous, & n'épargnent rien pour nous ouurir leur cœur, & nous y faire lire que toutes les pourſuites qu'ils font, ſont autant ſinceres que preſſantes.

Ils ne ſe contentent pas de venir chez nous ; mais ils nous inuitent depuis long temps d'aller chez eux, & nous font offre de la plus belle terre qu'ils ayent, & qui ſoit en ce Nouueau monde. Ce n'eſt ny la neceſſité de la traitte, ny l'eſperance de noſtre protection qui les oblige à tout cela, puis qu'ils ont eu iuſqu'à preſent, & ont encore du coſté des Hollandois l'vn & l'autre bien plus auantageuſement qu'ils ne le peuuent eſperer des François ; mais c'eſt vn coup de Dieu, qui ſans doute a preſté l'oreille au ſang des Martyrs, qui eſtant la ſemence des Chreſtiens, en fait germer maintenant ſur ces terres, qui en ſont arroſées. Car outre que ces plus grands ennemis de la

Foy ont fait des presens pour declarer qu'ils vouloient l'embrasser, outre qu'ils ont demandé des Predicateurs pour estre instruits, & qu'ils ont fait profession publique en plein Conseil d'estre Croyans; les Peres de nostre Campagnie qui ont passé cet hyuer chez eux, ont remarqué tant de belles dispositions pour y planter vne nouuelle Eglise, non seulement par les choses miraculeuses qui s'y sont passées, comme Vostre R. verra dans le Iournal, mais aussi par les premices nõbreuses qui en ont esté déja consacrées au ciel, que c'est auec toute asseurance que nous partons pour aller faire retentir le nom de IESVS-CHRIST dans ces terres, où le Diable a tousiours esté le maistre depuis le commencement du monde.

Si ces peuples font tant les empressez pour nous auoir en leur pays, nous n'auons pas moins de passion de quitter le nostre pour aller chez eux; & c'est vne autre marque de la volonté de Dieu, qui dispose toutes choses si à propos, que ie me vois egalement & agreablement importuné de deux costez bien differents; d'vne part des Iroquois qui pressent; de l'autre

de nos Peres & Freres qui font instance pour estre de la partie. Le desir des premiers & le zele des autres m'oblige à les contenter tous, & quoy que ceux-là n'ayẽt iusqu'à present fait paroistre que de la cruauté, ceux-cy n'ont pour eux que de la tendresse qui leur fait mepriser leur vie, & la prodiguer genereusement pour le salut de ceux qui ont si souuent tasché de leur donner la mort. Ie ne doute pas que Dieu qui gouuerne luy mesme son ouurage & inspire cet esprit de ferueur aux Peres de nostre Compagnie qui sont en ces contrées, ne le fasse aussi en nos Maisons de France, & n'en porte plusieurs à venir prendre part à de si belles Conquestes, quoy qu'auec des trauaux incroyables, & de tres grands dangers, ou plustost de belles esperances de mourir dans le lict d'honneur. Ie m'imagine bien qu'on se iette aux pieds de Vostre R. comme ie vois qu'on embrasse icy les miens pour obtenir la plus grande grace que puisse esperer vn veritable membre de la compagnie de IESVS, qui n'aura iamais plus d'honneur que de se consommer, pour porter dans la barbarie le nom de son chef & le

faire adorer par des Iroquois.

C'est encore vn trait de la prouidence diuine de nous donner maintenant bon nombre de nos Peres qui n'ont pas seulement le courage de s'exposer à tout, mais aussi la capacité d'instruire ces Barbares dont la langue aussi bien que de plusieurs autres Nations plus eloignées n'est pas beaucoup differente de celle des Hurons: & c'est ce qui r'anime leur ferueur & donne le courage à des vieillards cassez de glorieux trauaux, de vouloir aller parmi ces peuples vser le reste de leurs iours auec le mesme zele qu'ils faisoient paroistre il y a quinze ou vingt ans, quand ils trauailloient dans les Missions Huronnes. Il n'est pas iusqu'à ceux de dehors qui ne ressentent en eux des étincelles de cette ardeur, & qui ne s'offrent à mettre la main à vn si bel ouurage: & qui voudroit les croire, ou la Nouuelle France seroit presque toute Iroquoise, ou nous n'aurions plus de François que parmy les Iroquois: tant est grand le preiugé qu'on a de la sincerité de ces peuples, qui fait qu'apres auoir bien imploré l'assistance du S. Esprit, & deliberé sur toutes les circonstan-

ces de cette paix, il n'y a personne qui puisse raisonnablement douter que ce ne soit tout de bon qu'ils font tant d'instance pour l'obtenir.

Il est vray que la pierre d'achoppement qui pouroit arrester nostre dessein, nous vient de la part des Iroquois d'en-bas nommez Anniengehronnons, chez qui nous n'allons pas nous habituer, & qui peuuent presumer que si nous nous lions si estroitement auec les quatre Nations Superieures, ce sera pour nous mettre en estat de ne les plus craindre: mais quand ils s'opposeroient à nostre establissement nous aimons bien mieux les auoir seuls pour ennemis que les quatre Nations ensemble, qui seroient irritées par le refus que nous leur ferions de nostre amitié, & nous feroient ressentir de funestes effets du depit qu'ils auroient de se voir decheus de leurs iustes pretensions, & trompez si manifestement apres de si solemnelles promesses tant de fois reiterées icy & chez eux, d'aller nous establir en leur pays: En sorte qu'vn refus ou vn delay seroit suiuy de la ruine totale de cette nouuelle France, laquelle ayant esté reduite aux abois

par vne seule Nation, ne pourroit long-temps soustenir l'effort des cinq ensemble, si elles conspiroient contre elle. Le bien de la paix que nous commençons à gouster est si doux & si necessaire pour la publication de la Foy, que quand il y auroit beaucoup de danger, nous nous immolerions volontiers comme des victimes publiques pour coniurer l'orage qui fondroit infailliblement sur nos François, & pour detourner les miseres qui accompagneroient vne guerre plus dangereuse que celles d'auparauant. Mais quand nous n'aurions pas toutes les asseurances morales que Dieu a touché les cœurs des Iroquois, nous nous croirions suffisamment obligez à d'exposer iusques à la derniere goutte de nos sueurs & de nostre sang, voyant qu'en peu de temps qu'on a esté chez eux, on en a desia mis quantité dans le ciel & dans l'Eglise; qu'on y a presché l'Euangile à cinq ou six peuples differents qui s'y trouuent; que plusieurs sçauent déja les principaux mysteres de nostre Religion; que leur grande plainte est qu'on ne peut estre par tout pour les enseigner; & enfin que ce n'est pas seu-

lement à eux que la Foy se va publier, mais qu'ils sont l'entrée & comme le passage pour aller porter la Foy à quantité d'autres Nations qui n'ont iamais eu la connoissance de IESVS-CHRIST, ny de ses Apostres.

Voila l'estat des affaires & les effets de tant de prieres, de mortifications, de ieûnes, d'aumosnes & de bonnes œuures qui se font dans les deux Frances, & qui ont fait eclore vn si beau dessein: mais l'entreprise en estant epineuse & l'execution tres-difficile, nous coniurons ces saintes Ames de continuer leur ferueur, afin que Dieu continuë ses benedictions sur ce pays. Et pour mon particulier ie prie Vostre R. & tous nos Peres & Freres de sa Prouince de leuer les mains au ciel, pendant que nous allons declarer la guerre à l'Infidelité & liurer le combat au Diable iusque dans le cœur de ses terres. Ie suis auec tout le respect & la soumission possible

De Vostre R.

Le tres-humble & tres-obeyssant seruiteur en N. S
FRANCOIS LE MERCIER
de la Compagnie de Iesus.

A Montreal ce 6. Iuin 1656.

CHAPITRE XXII.

Dernieres Nouuelles de ce qui s'est passé en la Nouuelle France.

IE ne puis differer de faire part de nostre ioye au Lecteur, luy apprenant l'heureuse nouuelle que nous auons receuë par le vaisseau arriué le dernier, lors qu'on trauailloit à l'impression du dernier cahier de cette Relation. C'est la conuersion de plus de quatre cens Barbares, pour laquelle Dieu s'est serui du zele du P. Menard Religieux tres-feruent de nostre Compagnie. Mais comme il n'est point de ioye sans meslange: nous auons receu par la mesme voie vne Lettre qui ne nous donne pas peu d'affliction, nous apprenant la perfidie des Sonnontoueronnons, ainsi que vous verrez lisant auec douleur cette mesme Lettre, dont ie n'ay pas creu deuoir differer l'impression à l'année prochaine.

Du chemin de Kebec à Onnontaghé ce 9. d'Aoust 1657.

MON R. P.
Pax Christi,

Ie puis dire auec verité, *propter verba labiorum tuorum ego custodiui vias duras*. Depuis nostre depart de Montreal le 26. Iuillet, en compagnie de quinze ou seize Sonnontoerronons, de trente Onnontagheronons, & d'enuiron cinquãte Chrestiens Hurons tant hommes que femmes & enfans; Le chemin d'Onontaghé a esté semé de croix bien fascheuses pour nous : mais l'obeyssance m'y ayant engagé, i'ay éprouué que IESVS-CHRIST est en la Croix, & qu'il la rend aymable à ceux qui la veulent rechercher. Ie conçeus que ie deuois auoir beaucoup de peines en ce voyage par le peu d'affection que ie remarquay d'abord en nos Onontagheronnons pour l'embarquement tant de nos François que des pacquets, dont nous fusmes obligez de quitter la plusgrande partie à cinq lieuës au dessus de Montreal. I'eus de la peine à trouuer qui voulust

m'embarquer moy-mesme, & ie me vis contraint de me ietter dans vn dernier canot abandonné sur le riuage, auec nostre Frere Louis de Boesme, deux François & deux Sauuages, qu'il me fut difficile de gaigner: Pour toutes prouisions ie ne pris qu'vn petit sac de farine. Chaque iour i'ay eu de nouuelles difficultez, voyant ou quelques-vns de nos François degradez en chemin, ou des pacquets laissez : à quoy il falloit que ie pourueusse ; & n'eust esté nos bons Chrestiens Hurons, qui estoient mon refuge, ie ne trouuois par tout que des froideurs. Nous craignions la rencontre de cent Agnieronons, qu'on disoit nous attendre à l'entrée du grand Lac des Iroquois, pour se rendre les Maistres de nos Chrestiens Hurons, & les faire captifs. Ie les auois disposez à tout ce qui pouuoit arriuer de ce costé-là: tous s'estoient confessez, & leur cœur y estoit preparé. Les voyes de Dieu sont adorables, quoy qu'elles nous soient inconnuës. Le malheur de nos Hurons est arriué de la part de nos Onontagheronons mesmes, ausquels ils s'estoient

confiez, & qui leur auoient promis vne fidelité si inuiolable par tant de pourparlers de paix, tant d'ambassades de part & d'autre, & par tant de presents si solemnels.

Le troisiéme iour de ce mois sur les quatre à cinq heures du soir, nos canots estant arriuez à vne Isle où nous deuions nous arrester, vn Capitaine qui venoit dans le dernier canot, commença le premier Acte de cette Tragedie, fendant d'vn coup de hache le derriere de la teste à vne Huronne, parce qu'elle auoit refusé constamment de consentir à son impudicité, en ayant esté sollicitée pendant quatre iours. La nouuelle en estant venuë où nous estions, les Onnontagheronnons se mirent sous les armes, comme s'ils eussent eu volonté de se battre contre les Sonnontouerronons, pour vanger cet assassinat. Ce Capitaine lascif des Onnontagheronons fait ranger les Hurons au milieu de ses gens, hommes, femmes & enfants, allant de part & d'autre, comme pour appaiser les esprits. I'allois & ie venois aussi tantost aux vns, tantost aux autres, ayant

aduerti nos François de ne point s'engager en toute cette affaire; mais de demeurer paisibles. Ce Capitaine & moy nous auions des desseins bien differents: ie taschois de calmer l'orage, & ce malheureux l'excitoit, & y disposoit malicieusement toutes choses, iusqu'à ce qu'enfin le foudre qui auoit causé ce tonnerre, sortit de la nuë où il estoit caché, & tomba sur ces pauures victimes innocentes qu'on massacra à la veuë des femmes & des enfants: il y eut sept Chrestiens assommez à coups de haches & de cousteaux: les femmes & les enfants furent faits captifs, & on les despoüilla de tout leur butin, des Robes de castor, peaux d'Orignac Matachiées, colliers de Pourcelaine, & des aumosnes qu'on leur auoit fait à Kebec: Mes yeux furent contraints de voir ce spectacle d'horreur, & mon cœur en estoit transpercé. Ce fut alors que ie vis combien la Foy a de fortes consolations au milieu des douleurs les plus ameres. Il n'y eut aucunes de ces pauures captiues qui ne receust auec amour les aduis que ie leur donnois, les faisant resouuenir

que Dieu n'auoit pas promis aux Chre-
ſtiens les ioyes pour cette vie, mais pour l'eternité, & que ſouffrans en patience les miſeres ſur terre, nous ſerons heureux dans le ciel. Elles offroient à Dieu leurs peines & leurs craintes, le beniſſant de ce qu'on ne pouuoit pas leur oſter la Foy, ny l'eſperance qu'elles auoient de mourir. La nuict eſtant venuë i'aſſemblay en vn Conſeil public les Onnontagheronnons & les Sonnontoüerronnons pour leur parler ſur ce qui eſtoit arriué : ie leur declaray hautement que les coups qui eſtoient tombez ſur la teſte de nos Hurons, auoient fendu mon cœur, & que ie ne pouuois retenir mes larmes dans vn tel obiet de pitié ; qu'vn pere & vne mere ne pouuoient voir leurs enfans maſſacrez, & reduits en captiuité, ſans ſouffrir dans leurs ſouffrances ; que ie voulois bien qu'ils ſceuſſent que i'auois vn cœur de Pere & des tendreſſes de mere pour ces pauures Chreſtiens Hurons, que ie conduiſois depuis vingt ans, qui auoient de l'amour pour moy, & pour leſquels ie conſerue-
rois vne amitié inuiolable iuſqu'à la mort.

Oüy, leur disois-ie, tuez-moy, bruslez-moy, & qu'ils viuent, si par ma mort ie les puis ressusciter : mais puis que ces souhaits ne peuuent pas auoir d'effect, i'ay trois paroles à vous porter.

La premiere, que vous arrestiés vôtre fureur & vostre hache, & que vous ne continuiés pas vostre cruauté sur ceux qui sont restés. C'est desia trop de sang innocent respãdu; Dieu qui l'a veu, en tirera vengance, si vous l'irrités dauantage.

La deuxiéme, afin que vous traitiez fauorablement ces pauures femmes & ces enfants captifs, ne les considerant plus comme vne nation differente de la vostre, mais comme vn mesme peuple auec vous.

La troisiéme, afin que nous continuions nostre voyage, comme si rien n'estoit arriué. I'emploiay pour cela six milles grains de Porcelaine. Ils me firent response qu'ils y auroient esgard.

Mais ce Capitaine mal-heureux & perfide eut bien le front de me dire publiquement, que Monsieur le Gouuerneur, le P. Mercier & le P. Chaumonot leur auoient donné commission de faire ce coup de cruauté: ie luy repartis hau-

tement, que cela estoit faux, & que ces trahisons estoient éloignées de nostre esprit, autant que le ciel de la terre : sur quoy il n'eut point de replique, sinon que ie ne sçauois pas tout ce qu'il sçauoit.

On nous auoit donné secretement aduis que cette nuict là mesme, on deuoit acheuer sur nous le dernier acte de la tragedie : toutes choses y sembloient disposées, & nous y estions preparés: mais il a pleu à Dieu se contenter iusqu'à present, de nostre volonté ; ce sera quand il luy plaira : mais nous voyons de tous costés des tempestes qui se preparent, & des orages qui semblent ne deuoir fondre que sur nous. Trop heureux que nos vies soient consommées au seruice de Dieu, & que nous mourions pour sa gloire : car à la vie & à la mort, nous sommes tous à luy.

Ie recommande aux prieres de tous nos bons amis cette Eglise captiue, & cette Eglise souffrante, auec les Pasteurs & le troupeau.

M. R. P.

De V. R.

Le tres-humble & obeyssant seruiteur en N. S.
Paul Ragueneau de la Comp. de IESVS.

Extraict

Extraict d'vne autre Lettre enuoyée par la mesme voye.

IE louë Dieu de ce que V. R. continuë encore dans le soin de nos affaires; mais ie suis vn peu surpris de ce que vous nous parlez neantmoins d'vn autre air qu'à l'ordinaire. Où est le temps que vous nous escriuiez que nous n'auions rien à craindre, & que Dieu vous enuoyoit dequoy nous secourir en ce bout du monde? D'où vient que maintenant vous vous plaignez de nos dépenses excessiues? Nous sommes en vn païs où les frais sont bien plus grands qu'aux Hurons, où nous ne deuons attendre aucun soulagement de ces contrées, parmy des traistres & des fourbes qui sont en possession de nous mal-traitter depuis long-temps. C'est vn ramas de captifs amenez de tous costez, qui apres tout sont capables d'estre faits enfans de Dieu. I'en ay baptisé pour ma part plus de quatre cens depuis vn an. Nous marchons, la teste

leuée au milieu des dangers, au trauers des iniures, des huées, des calomnies, des haches & des cousteaux auec lesquels on nous poursuit assez souuent pour nous mettre à mort. Nous sommes presque tous les iours à la veille d'estre massacrez : *Quasi morientes, & ecce viuimus*. Et vous nous dites que vous ne sçauriez plus soustenir cette Mission. I'ayme mieux, mon Reuerend Pere, me tenir aux dernieres parolles de vostre Lettre, qui dit qu'apres tout si nous faisons bien de nostre costé, Dieu fera du sien ce qu'il faut. Oüy asseurément il nous secourra, si nous cherchons sa gloire, si nous exposons nos vies pour l'application de son sang sur ces pauures Ames abandonnées. C'est ce que font icy tous nos Peres auec des peines & des traueaux incroyables. Si Dieu qui nous a amené en cette Barbarie, nous y fait égorger, qu'il soit beny à iamais, c'est IESVS-CHRIST, c'est son Euangile, c'est le salut de ces pauures Ames qui nous tient & qui nous arreste presque au milieu des flames. Nos yeux sont accoustumez à voir brusler &

manger les hommes. Priés Dieu qu'il face des Chreſtiens de ces Antropophages & qu'il nous fortifie de plus en plus ; & nous le prierons de toucher les cœurs de ceux qui l'ayment, afin qu'ils vous aydent à nous ſecourir.

FIN.